



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



**OEUVRES
SPIRITUELLES**

DE FEU MONSIEUR

**FRANÇOIS DE SALIGNAC
DE LA MOTHE-FENELON.**

TOME QUATRIÈME.

THE
UNIVERSITY OF
CHICAGO
LIBRARY
1215 EAST 58TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637
U.S.A.
TEL. 733-7321

ŒUVRES
SPIRITUELLES
DE FEU MONSEIGNEUR
FRANÇOIS DE SALIGNAC
DE LA MOTHE-FENELON,

Précepteur de Messeigneurs les Enfans de
France ; & depuis Archevêque Duc de
Cambray , Prince du S. Empire , &c.

NOUVELLE EDITION ;
Revue & considérablement enrichie.

TOME QUATRIEME,
Suite de ses Lettres Spirituelles.



M D C C X L.

THE UNIVERSITY OF

CHICAGO

LIBRARY

3121 EAST 57TH STREET

CHICAGO, ILL. 60647

TEL. 773-707-1234

WWW.CHICAGO.EDU

CHICAGO, ILL. 60647

CHICAGO, ILL. 60647

CHICAGO, ILL. 60647

CHICAGO, ILL. 60647

CHICAGO, ILL. 60647

CHICAGO, ILL. 60647

CHICAGO, ILL. 60647

CHICAGO, ILL. 60647

CHICAGO, ILL. 60647

CHICAGO, ILL. 60647



LETTRÉS

SPIRITUELLES

DE FEU MONSEIGNEUR
FRANÇOIS DE SALIGNAC
DE LA MOTHE-FENELON,
Archevêque Duc de Cambray, &c.

LETTRE CLXXX.

*Dieu proportionne les souffrances &
l'épreuve aux forces qu'il donne.*

JE prens toujours grande part
aux souffrances de votre chère
malade, & aux peines de ceux
que Dieu a mis si près d'elle,
pour lui aider à porter sa croix. Qu'elle
ne se défie point de Dieu, & il saura me-
surer ses douleurs avec la patience qu'il

Tome IV.

A

lui donnera. Il n'y a que celui qui a fait les cœurs , & qui les refait par sa grace , qui sache ces justes proportions. L'homme en qui il les observe , les ignore ; & ne connoissant ni l'étendue de l'épreuve future , ni celle du don de Dieu préparé pour la soutenir , il est dans une tentation de découragement & de desespoir. C'est comme un homme qui n'auroit jamais vu la mer , & qui étant sur un rivage sans pouvoir-fuir à cause d'un rocher escarpé , s'imagineroit que la mer qui remontant pousseroit ses vagues vers lui , l'engloutiroit bien-tôt. Il ne verroit pas qu'elle doit s'arrêter à une certaine borne précise que le doigt de Dieu lui a marquée , & il auroit plus de peur que de mal.

Dieu fait de l'épreuve du juste , comme de la mer : il l'enfle , il la grossit , il nous en menace , mais il borne la tentation. * *Fidelis Deus , qui non patietur vos tentari supra id quod potestis.* Il daigne s'appeller lui-même fidèle. O qu'elle est aimable cette fidélité ! Dites-en un mot à votre malade , & dites-lui que sans regarder plus loin que le jour présent , elle laisse faire

* 1. Cor. X. v. 13.

Dieu. Souvent ce qui paroît le plus las-
sant & le plus terrible, se trouve adouci.
L'excès vient, non de Dieu qui ne donne
rien de trop ; mais de notre imagination
qui veut percer l'avenir, & de notre amour
propre qui s'exagère ce qu'il souffre.

Ceci ne sera pas inutile à N..., qui se
trouble quelquefois par la crainte de se
troubler un jour. Tous les momens sont
également dans la main de Dieu ; celui de
la mort comme celui de la vie. D'une pa-
role il commande aux vents & à la mer :
ils lui obéissent & se calment. Que crai-
gnez-vous , ô homme de peu de foi ?
Dieu n'est-il pas encore plus puissant que
vous n'êtes foible ?

LETTRE CLXXXI.

*En venir enfin à la pratique. Sim-
plicité & ses effets.*

VOS dispositions sont bonnes ; mais
il faut réduire à une pratique con-
stante & uniforme , tout ce qu'on a en
spéculation & en desir. Il est vrai qu'il faut
avoir patience avec soi-même comme avec

A ij

autrui , & qu'on ne doit ni se décourager ni s'impatienter , à la vue de ses fautes : mais enfin , il faut se corriger ; & nous en viendrons à bout , pourvu que nous soyons simples & petits dans la main toute-puissante qui veut nous façonner à sa mode , qui n'est pas la nôtre. Le vrai moyen de couper jusques à la racine du mal en vous , est d'amortir sans cesse votre excessive activité par le recueillement , & de laisser tout tomber , pour n'agir qu'en paix & par pure dépendance de la grace.

Soyez toujours petit à l'égard de N... , & ne laissez jamais fermer votre cœur. C'est quand on sent qu'il se resserre , qu'il faut l'ouvrir. La tentation de rejeter le remède , en augmente la nécessité. N.... a de l'expérience ; elle vous aime , elle vous soutiendra dans vos peines. Chacun a son Ange gardien ; elle sera le vôtre au besoin : mais il faut une simplicité entière. La simplicité ne rend pas seulement droit & sincère , elle rend encore ouvert & ingénu jusqu'à la naïveté. Elle ne rend pas seulement naïf & ingénu , elle rend encore confiant & docile.

LETTRE CLXXXII.

*Règles générales pour une ame qui ;
après une confession exacte des fau-
tes de sa vie passée , désire d'em-
ployer le présent & l'avenir selon
la volonté de Dieu.*

LA lettre que vous m'avez écrite , ne me laisse rien à desirer. Elle dit tout pour le passé : elle promet tout pour l'avenir. A l'égard du passé , il ne reste qu'à l'abandonner à Dieu avec une humble confiance , & qu'à le réparer par une fidélité sans relâche. On demande des pénitences pour le passé. En faut-il de plus grandes & de plus salutaires , que de porter les croix présentes ? C'est bien réparer les vanités passées , que de devenir humble , & de consentir que Dieu nous rabaisse. La plus rigoureuse de toutes les pénitences , est de faire en chaque jour & en chaque heure la volonté de Dieu plutôt que la sienne , malgré ses répugnances , ses dégoûts , ses lassitudes. Ne songeons donc qu'au présent , & ne nous per-

A iij

mettons pas même d'étendre nos vues avec curiosité sur l'avenir. Cet avenir n'est pas encore à nous : il n'y fera peut-être jamais. C'est se donner une tentation que de vouloir prévenir Dieu , & de se préparer à des choses qu'il ne nous destine point. Quand ces choses arriveront, Dieu nous donnera les lumières & les forces convenables à cette épreuve. Pourquoi vouloir en juger prématurément , lorsque nous n'en avons encore ni la force ni la lumière ? Songeons au présent qui presse : c'est la fidélité au présent , qui prépare notre fidélité pour l'avenir.

A l'égard du présent , il me semble que vous n'avez pas un grand nombre de choses à faire. Voici celles qui me paroissent les principales.

I. Je crois que vous devez retrancher toute société qui pourroit, non seulement vous porter à quelque mal grossier , mais encore réveiller en vous le goût de la vanité mondaine , vous dissiper , vous amollir , vous attiédir pour Dieu , vous dessécher le cœur pour vos exercices , & altérer votre docilité pour les conseils dont vous avez besoin. Heureusement vous vous trouvez dans un lieu éloigné du

monde, où vous pouvez facilement rompre vos liens, & vous mettre dans la liberté des enfans de Dieu.

II. Il ne convient néanmoins, ni à la bien-séance de votre état, ni à votre besoin intérieur, que vous vous jettiez dans une profonde solitude. Il faut voir les gens qui ne donnent qu'un amusement modéré, aux heures où l'on a besoin de se délasser l'esprit. Il ne faut fuir que ceux qui dissipent, qui relâchent, qui vous embarquent malgré vous, & qui r'ouvrent les playes du cœur : pour ces faux amis-là, il faut les craindre, les éviter doucement, & mettre une barrière qui leur bouche le chemin.

III. Il faut nourrir votre cœur par les paroles de la foi ; il faut faire chaque jour une lecture courte & longue : courte, par le nombre de paroles qu'elle contient ; mais longue, par la lenteur avec laquelle vous la ferez. En la faisant, raisonnez peu, mais aimez beaucoup : c'est le cœur, & non la tête qui doit agir. Ne lisez rien que pour l'appliquer d'abord à vos devoirs qu'il faut remplir, & à vos défauts qu'il faut corriger pour plaire à Dieu. Ne craignez point de laisser tomber votre livre,

A iv

dès qu'il vous mettra en recueillement. Vous ne sauriez lire rien de plus utile , que les livres de St. François de Sales. Tout y est consolant & aimable , quoiqu'il ne dise aucun mot que pour faire mourir. Tout y est expérience , pratique simple , sentiment & lumière de grace. C'est être déjà avancé , que de s'être accoutumé à cette nourriture.

IV. Pour l'oraison , vous ne sauriez la faire mal dans les bonnes dispositions où Dieu vous met , à moins que vous n'ayez trop l'ambition de la bien faire. Accoutumez-vous à entretenir Dieu , non des pensées que vous formerez tout exprès avec art pour lui parler pendant un certain tems , mais des sentimens dont votre cœur sera rempli. Si vous goutez sa présence , & si vous sentez l'attrait de l'amour , dites-lui que vous le goûtez , que vous êtes ravie de l'aimer , qu'il est bien bon de se faire tant aimer par un cœur si indigne de son amour. Dans cette ferveur sensible , le tems ne vous durera guères , & votre cœur ne tarira point : il n'aura qu'à épancher de son abondance , & qu'à dire ce qu'il sentira. Mais que direz-vous dans la sécheresse , dans le dégoût , dans le refroi-

dissement ? Vous direz toujours ce que vous aurez dans le cœur. Vous direz à Dieu que vous ne trouvez plus son amour en vous , que vous ne sentez qu'un vuide affreux , qu'il vous ennuye , que sa présence ne vous touche point , qu'il vous tarde de le quitter pour les plus vils amusemens , que vous ne ferez à votre aise , que lorsque vous serez loin de lui & pleine de vous-même. Vous n'aurez qu'à lui dire tout le mal que vous connoîtrez de vous-même. Vous demandez de quoi l'entretenir. Eh ! N'y a-t-il pas là beaucoup trop de matière d'entretien ? En lui disant toutes vos misères , vous le prierez de les guérir. Vous lui direz : O mon Dieu , voilà mon ingratitude , mon inconstance , mon infidélité. Prenez mon cœur , je ne sais pas vous le donner. Retenez-le après l'avoir pris ; je ne sais pas vous le garder. Donnez-moi au dehors les dégoûts & les croix nécessaires pour me rappeler sous votre joug. Ayez pitié de moi malgré moi-même. Ainsi vous aurez toujours amplement à parler à Dieu , ou de ses miséricordes , ou de vos misères ; c'est ce que vous n'épuiserez jamais. Dans ces deux états , dites-lui sans réflexion tout ce qui vous vien-

dra au cœur, avec une simplicité & une familiarité d'enfant dans le sein de sa mère.

V. Occupez-vous pendant la journée de vos devoirs ; comme , de régler votre dépense selon votre revenu , veiller sur votre domestique pour ne permettre aucun scandale , travailler avec une douce autorité à achever l'éducation de vos enfans , satisfaire aux bienséances , enfin édifier tous ceux qui vous voyent , sans leur parler jamais de dévotion.

Tout cela est simple , uni , modéré ; tout cela rentre dans la vie la plus commune : mais tout cela ramène sans cesse à Dieu. O que vous aurez de consolation , si vous le faites ! * *Un jour dans la maison de Dieu , vaut mieux que mille dans les tabernacles des pécheurs.*

* Ps. LXXXIII. vs. 11.



LETTRE CLXXXIII.

Importance de s'ouvrir de petites choses, & de renoncer à ce qu'on appelle esprit.

IL y a une chose dans votre lettre qui ne me plaît point ; c'est de croire qu'il ne faut point me dire les petites choses qui vous occupent , parce que vous supposez que je les méprise , & que j'en serois fatigué. Non , en vérité , je ne méprise rien , & je serois moi-même bien méprisable , si j'étois méprisant. Il n'y a personne qui ne soit , malgré soi , occupé de beaucoup de petites choses. La vertu ne consiste point à n'avoir pas cette multitude de pensées inutiles ; mais la fidélité consiste à ne les suivre pas volontairement , & la simplicité demande qu'on les dise telles qu'elles sont. Ces choses , il est vrai , sont petites en elles-mêmes ; mais il n'y a rien de si grand devant Dieu , qu'une ame qui s'apetisse pour les dire sans écouter son amour propre. D'ailleurs ces petites choses feront bien mieux connoître votre

fonds que certaines choses plus grandes , qui sont accompagnées d'une plus grande préparation , & de certains efforts où le naturel paroît moins. Un malade dit tout à son médecin, & il ne se contente pas de lui expliquer les grands accidens ; c'est par quantité de petites circonstances , qu'il le met à portée de connoître à fond son tempérament , les causes de son mal , & les remèdes propres à les guérir. Dites donc tout , & comptez que vous ne ferez rien de bon , qu'autant que vous direz tout ce que la lumière de Dieu vous découvrira pour vous le faire dire.

Je trouve que vous avez raison de ne souhaiter pas de lire présentement sainte Thérèse : ce qui vous en empêche , est très-bon. Vous ne ferez jamais tant selon le bon plaisir de Dieu , que quand vous renoncerez à ce qu'on appelle esprit , & que vous negligerez le vôtre , comme une femme bien détrompée du monde renonce à la parure de son corps. L'ornement de l'esprit est encore plus flatteur & plus dangereux. Lisez bien S. François de Sales. Il est au dessus de l'esprit , il n'en donne point , il en ôte , il fait qu'on n'en veut

plus avoir ; c'est une maladie dont il guérit. * *Bienheureux les pauvres d'esprit ! cette pauvreté est tout-ensemble leur trésor & leur sagesse,*

LETTRE CLXXXIV,

SUR LE MESME SUJET.

Et touchant les distractions involontaires & les secheresses.

VOUS ne sauriez me dire les choses trop simplement. Ne vous mettez point en peine des pensées de vanité qui vous importunent , par rapport aux dispositions de votre cœur , que vous m'expliquez. Dieu ne permettra pas que le venin de l'orgueil corrompe ce que vous faites par nécessité , pour aller droit à lui. De plus , il y a toujours plus à s'humilier & à se confondre , qu'à se plaire & à se glorifier , dans les choses qu'on est obligé de dire de soi. Il en faut dire avec simplicité le bien comme le mal ; afin que la personne à qui on se confie sache tout , comme un médecin , & puisse donner

* Matth. V, v^l, 3,

des remèdes proportionnés aux besoins.

Il ne s'agit point de ce que vous sentez malgré vous , ni des pensées qui se présentent à votre esprit , ni des distractions involontaires qui vous fatiguent dans votre oraison : il suffit que votre volonté ne veuille jamais être distraite , c'est-à-dire , que vous ayez toujours l'intention droite & sincère de faire oraison , & de laisser tomber les distractions , dès que vous les appercevez. En cet état , les distractions ne vous feront que du bien : elles vous fatigueront , vous humilieront , vous accoutumeront à vivre du pain sec & noir , dans la maison de Dieu ; vous demeurerez fidèle à servir Dieu , à l'aimer , & à vous unir à lui dans la prière , sans y goûter les consolations sensibles , qu'on y cherche souvent plus que lui-même. L'illusion est à craindre , quand on ne cherche Dieu qu'avec un plaisir goûté. Ce plaisir peut flater l'amour propre : mais , quand on demeure uni à Dieu dans les ténèbres de la foi , & dans les sécheresses des distractions , on le suit en portant la croix pour l'amour de lui. Quand les douceurs viendront , vous les recevrez pour ménager votre foiblesse, Quand Dieu vous en

SPIRITUELLES. 15
sèvrera , comme on sèvre un enfant du lait pour le nourrir de pain , vous vous passerez de cette douceur sensible , pour aimer Dieu dans un état humble & mortifié. Gardez-vous bien en cet état , de reculer sur vos communions. L'oraison & la communion marcheront d'un pas égal , sans plaisir , mais avec une pure fidélité. Dieu n'est jamais si bien servi , que quand nous le servons , pour ainsi dire , à nos dépens , sans en avoir sur le champ un profit sensible.

LETTRE CLXXXV.

Souffrir la tiédeur & ses propres dégoûts. Silence interieur.

J E ne suis point étonné de votre tiédeur. On n'est point toujours en ferveur ; Dieu ne permet pas qu'elle soit continuelle ; il est bon de sentir par des inégalités , que c'est un don de Dieu , qu'il donne & qu'il retire comme il lui plaît. Si nous étions sans cesse en ferveur , nous ne sentirions , ni les croix , ni notre faiblesse ; les tentations ne seroient plus des

tentations réelles. Il faut que nous soyons éprouvés par la révolte intérieure de notre nature corrompue , & que notre amour se purifie par nos dégoûts. Nous ne tenons jamais tant à Dieu , que quand nous n'y tenons plus par le plaisir sensible , & que nous demeurons fidèles par une volonté toute nue, étant attachés sur la croix. Les peines du dehors ne seroient point de vraies peines , si nous étions exemts de celles du dedans. Souffrez donc en patience vos dégoûts , & ils vous seront plus utiles , qu'un goût accompagné de confiance en votre état. Le dégoût souffert par une volonté fidèle , est une bonne pénitence. Il humilie , il met en défiance de soi , il fait sentir combien on est fragile , il fait recourir plus souvent à Dieu. Voilà de grands profits. Cette tiédeur involontaire , & cette pente à chercher tout ce qui peut flater l'amour propre , ne doivent pas vous empêcher de communier.

§.

Vous voulez courir après un goût sensible de Dieu , qui n'est , ni son amour , ni l'oraison. Prenez ce goût , quand Dieu vous le donne ; & quand il ne vous le donne pas , aimez , & tâchez de faire oraison

oraison, comme si ce goût ne vous manquoit pas. C'est avoir Dieu que de l'attendre. D'ailleurs, vous faites très-bien de ne demander à Dieu les goûts & les consolations, qu'autant qu'il lui plaira de vous les donner. Si Dieu veut vous sanctifier par la privation de ses goûts sensibles, vous devez vous conformer à ses desseins de miséricorde, & porter les sécheresses : elles serviront encore plus à vous rendre humble, & à vous faire mourir à vous-même ; ce qui est l'œuvre de Dieu.

§.

Vos peines ne viennent que de vous-même : vous vous les faites en vous écoutant. C'est une délicatesse & une sensibilité d'amour propre, que vous nourrissez dans votre cœur en vous attendrissant sur vous-même. Au lieu de porter fidèlement la croix, & de remplir vos devoirs en portant le fardeau d'autrui pour lui aider à le porter, & pour redresser les personnes que Dieu vous confie, vous vous resserrez en vous-même, & vous ne vous occupez que de votre découragement. Espérez en Dieu ; il vous soutiendra, & vous rendra utile au prochain ; pourvu que vous ne

doutiez point de son secours , & que vous ne vous égarniez point dans ce travail.

Gardez-vous bien d'interrompre votre oraison : vous vous feriez un mal infini. Le silence dont vous me parlez , vous est excellent , toutes les fois que vous y sentez de l'attrait. Sortez-en pour vous occuper des vérités plus distinctes , quand vous en avez la facilité & le goût : mais ne craignez point ce silence , quand il opère en vous pour la suite , une attention plus fidèle à Dieu dans le reste de la journée. Demeurez libre avec Dieu de la manière que vous pourrez , pourvu que votre volonté soit unie à lui , & que vous cherchiez ensuite à faire sa volonté aux dépens de la vôtre.

L E T T R E C L X X V I .

Usage salutaire des peines intérieures , quand on est fidèle à les déclarer.

JE ne suis nullement surpris de vos peines. Il est naturel que vous les ressentiez. Elles doivent seulement servir à vous

faire sentir votre impuissance, & à vous faire recourir humblement à Dieu. Quand vous sentez votre cœur vaincu par la peine, soyez simple & ingénue pour le dire. N'ayez point de honte de montrer votre foiblesse, & de demander du secours dans ce pressant besoin. Cette pratique vous accoutumera à la simplicité, à l'humilité, à la dépendance. Elle détruira beaucoup l'amour propre, qui ne vit que de déguisemens, pour faire bonne mine quand il est au désespoir. D'ailleurs, cherchez à vous amuser à routes les choses qui peuvent adoucir votre solitude, & vous garantir de l'ennui, sans vous passionner, ni dissiper par le goût du monde. Si vous gardiez sur le cœur vos peines, elles se grossiroient toujours, & elles vous surmonteroient enfin. Le faux courage de l'amour propre vous causeroit des maux infinis. Le venin qui rentre, est mortel : celui qui sort, ne fait pas grand mal. Il ne faut point avoir de honte de voir sortir le pus qui sort de la plaie du cœur. Je ne m'arrête nullement à certains mots qui vous échapent, & que l'excès de la peine vous fait dire contre le fond de votre véritable volonté. Il suffit que ces faillies

vous apprennent que vous êtes foible ,
& que vous consentiez à voir votre foiblesse & à la laisser voir à autrui.

LETTRE CLXXXVII.

Pourquoi , & comment on doit s'ouvrir de ses peines. Manière de converser avec Dieu.

Rien n'est meilleur que de dire tout. On ouvre son cœur : on guérit ses peines en ne les gardant point : on s'accoutume à la simplicité & à la dépendance ; car on ne réserve que les choses sur lesquelles on craint de s'assujettir : enfin on s'humilie ; car rien n'est plus humiliant , que de développer les replis de son cœur pour découvrir toutes les misères ; mais rien n'attire tant de bénédiction.

Ce n'est pas qu'il faille se faire une règle & une méthode de dire avec une exactitude scrupuleuse, tout ce qu'on pense : on ne finiroit jamais , & on seroit toujours en inquiétude , de peur d'oublier quelque chose. Il suffit de ne rien réserver par défaut de simplicité & par une mauvaise

honte de l'amour propre, qui ne voudroit jamais se laisser voir que par ses beaux endroits. Il suffit de n'avoir nul dessein de ne dire pas tout selon les occasions : après cela, on dit plus ou moins sans scrupule, suivant que les occasions & les pensées se présentent. Quoique je sois fort occupé & peut-être souvent fort sec, cette simplicité de grace ne me fatiguera jamais : au contraire, elle augmentera mon ouverture & mon zèle. Il ne s'agit point de sentir, mais de vouloir. Souvent le sentiment ne dépend pas de nous ; Dieu nous l'ôte tout exprès pour nous faire sentir notre pauvreté, pour nous accoutumer à la croix par la sécheresse intérieure, & pour nous purifier, en nous tenant attachés à lui sans cette consolation sensible. Ensuite il nous rénd ce soulagement de tems en tems, pour compatir à notre foiblesse.

Soyez avec Dieu ; non en conversation guindée, comme avec les gens qu'on voit par cérémonie & avec qui on fait des complimens mesurés ; mais comme avec une bonne amie qui ne vous gêne en rien, & que vous ne gênez point aussi. On se voit, on se parle, on s'écoute, on ne se dit rien, on est content d'être en-

semble sans se rien dire : les deux cœurs se reposent & se voyent l'un dans l'autre , ils n'en font qu'un seul : on ne mesure point ce qu'on dit , on n'a soin de rien insinuer , ni de rien amener : tout se dit par simple sentiment & sans ordre : on ne réserve , ni ne tourne , ni ne façonne rien : on est aussi content le jour qu'on a peu parlé , que celui qu'on a eu beaucoup à dire. On n'est jamais de la sorte qu'imparfaitement avec les meilleurs amis : mais c'est ainsi qu'on est parfaitement avec Dieu , quand on ne s'enveloppe point dans les subtilités de son amour propre. Il ne faut point aller faire à Dieu des visites, pour lui rendre un devoir passager ; il faut demeurer avec lui dans la privauté des domestiques, ou pour mieux dire, des enfans. Soyez avec lui comme Mad. votre fille est avec vous : c'est le moyen de ne s'y point ennuyer. Essayez-le avec cette simplicité , & vous m'en direz des nouvelles.



LETTRE CLXXXVIII.

Suivre Dieu sans égard aux sentimens. - Bonté des croix & utilité à tirer des fautes , même après qu'elles sont faites.*

JE m'en tiens à ce que vous dites , qui est , que vous résistez sans cesse à la volonté de Dieu. L'impression qu'il vous donne est d'être occupée de lui : mais les réflexions de votre amour propre ne vous occupent que de vous-même. Puisque vous connoissez que vous seriez plus en repos , si vous ne vouliez pas sans cesse par vos efforts atteindre à une oraison élevée , & briller dans la dévotion , pourquoi ne cherchez-vous pas ce repos ? Contentez-vous de suivre Dieu , & ne prétendez pas que Dieu suive vos goûts pour vous flater. Faites l'oraison comme les commençans les plus grossiers & les plus imparfaits , s'il le faut ; accommodez-vous à l'attrait de Dieu & à votre besoin. Il est vrai qu'il ne faut pas se troubler , quand on sent en soi les goûts cor-

rompus de l'amour propre. Il ne dépend pas de nous de ne les sentir point ; mais il n'y faut donner aucun consentement de la volonté , & laisser tomber ces sentimens involontaires , en se tournant d'abord simplement vers Dieu. Moyennant cette conduite , il faut communier , & il faut même communier pour la pouvoir tenir. Si vous attendiez à communier que vous fussiez parfaite , vous n'auriez jamais ni la communion ni la perfection : car on ne devient parfait qu'en communiant , & il faut manger le pain descendu du ciel , pour parvenir peu à peu à une vie toute céleste.

Pour vos croix , il faut les prendre comme la pénitence de vos péchés , & comme l'exercice de mort à vous-même , qui vous menera à la perfection. O que les croix sont bonnes ! O que nous en avons besoin ! Eh , que ferions-nous sans croix ! Nous serions livrés à nous-mêmes , & enivrés d'amour propre. Il faut des croix , & même des fautes que Dieu permet pour nous humilier. Il faut mettre tout à profit ; éviter les fautes dans l'occasion , & s'en servir pour se confondre dès qu'elles sont faites. Il faut porter les
croix

croix avec foi , & les regarder comme des remèdes très-salutaires.

Craignez la hauteur : défiez-vous de ce que le monde appelle la bonne gloire ; elle est cent fois plus dangereuse que la plus forte. Le plus subtil poison est le plus inortel. Soyez douce , patiente , compatissante aux foiblesses d'autrui , incapable de toute moquerie & de toute critique. La charité croit tout le bien qu'elle peut croire , & supporte tout le mal qu'elle ne peut s'empêcher de voir dans le prochain. Mais , pour être ainsi morte au monde , il faut vivre à Dieu , & cette vie intérieure ne se puise que dans l'oraison. Le silence & la présence de Dieu sont la nourriture de l'ame.



LETTRE CLXXXIX.

*Recevoir les rebuts de Dieu , quand
il retire ses consolations , comme
un effet de sa jalousie contre nos
infidélités , qui se fait sentir par
miséricorde.*

J'Ai reçu votre dernière lettre. Il m'y paroît que Dieu vous fait de grandes graces ; car il vous éclaire & poursuit beaucoup : c'est à vous à y correspondre. Plus il donne , plus il demande ; & plus il demande , plus il est juste de lui donner.

Vous voyez qu'il retire ses consolations & l'attrait du recueillement , dès que vous vous laissez aller au goût des créatures qui vous dissipent. Jugez par là de la jalousie de Dieu , & de celle que vous devez avoir contre vous-même , pour n'être plus à vous , & pour vous livrer toute à lui sans réserve.

Vous avez bien raison de croire que le renoncement à soi-même , qui est demandé dans l'Evangile , consiste dans le sacri-

fice de toutes nos pensées & de tous les mouveimens de notre cœur. Le *moi* auquel il faut renoncer, n'est pas un je ne sai quoi, ou un fantôme en l'air ; c'est notre entendement qui pense, c'est notre volonté qui veut à sa mode, par amour propre. Pour rétablir le véritable ordre de Dieu, il faut renoncer à ce *moi* déréglé, en ne pensant & en ne voulant plus, que selon l'impression de l'esprit de grace.

Voilà l'état où Dieu se communique familièrement. Dès qu'on sort de cet état, on résiste à l'esprit de Dieu, on le contriste, & on se rend indigne de son commerce. C'est par miséricorde que Dieu vous rebute & vous fait sentir sa privation, dès que vous vous tournez vers les créatures. C'est qu'il veut vous reprocher votre faute & vous en humilier, pour vous en corriger, & pour vous rendre plus précautionnée. Alors, il faut revenir humblement & patiemment à lui. Ne vous dépitez jamais : c'est votre écueil : mais comptez que le silence, le recueillement, la simplicité & l'éloignement du monde, sont pour vous ce que la mammelle de la nourrice est pour l'enfant.

L E T T R E C X C.

*De l'instinct du fonds : de la présence
de Dieu : des amusemens innocens.*

JE crois que vous devez être en repos pour votre oraison : elle me paroît bonne, & vous n'avez qu'à la continuer avec confiance en celui d'où elle vient, & avec qui vous y êtes. Pour ce que vous nommez *instinct*, c'est un germe secret d'amour & de présence de Dieu, qu'il faut avoir soin de nourrir, parce que c'est lui qui nourrit tout le reste dans votre cœur. La maniere de cultiver cet instinct est toute simple. Il faut 1°. éviter la dissipation qui l'affoiblirait : 2°. le suivre par le retour au silence & au recueillement, toutes les fois que ce fonds se réveille & vous fait appercevoir votre distraction ; 3°. céder à cet instinct, en lui faisant les sacrifices qu'il demande en chaque occasion, pour vous faire mourir à vous-même.

Il ne faut pas croire que la présence de Dieu soit imaginaire, à moins qu'elle ne nous donne de grandes lumières pour dire de belles choses. Cette présence n'est

jamais plus réelle & plus miséricordieuse, que quand elle nous enseigne à nous taire, à nous humilier, à n'écouter point notre amour propre, & à demeurer avec petitesse & fidélité dans les ténèbres de la foi. Ce goût intime de renoncement à soi & de petitesse, est bien plus utile que des lumières éclatantes & des sentimens vifs.

Pour cette présence sensible de Dieu que vous avez moins qu'autrefois, elle ne dépend pas de vous. Dieu la donne & l'ôte comme il lui plaît. Il suffit que vous ne tombiez point dans une dissipation volontaire. Il y a des amusemens de passion ou de vanité, qui dissipent & qui mettent quelque entre-deux entre Dieu & nous. Il y a d'autres amusemens, qu'on ne prend que par simplicité & dans l'ordre de Dieu, pour se délasser, pour occuper l'activité de son imagination, pendant que le cœur a une autre occupation plus intime. On peut s'amuser de cette seconde façon, dans les tems de la journée où l'on ne pourroit pas continuer l'oraison sans se fatiguer : alors, c'est une demi-oraison, qui vaut quelquefois autant que l'oraison même qu'on fait exprès.

L E T T R E C X C I.

Il ne s'agit pas des sentimens qui se réveillent en nous , mais du fond de la volonté. Se contenter , dans le desir des croix , de bien porter celles qui se présentent.

IL faut songer à réparer le dérangement, dont vous vous plaignez dans votre intérieur. Les manières trop naturelles d'autrui , réveillent tout ce qu'il y a en nous de trop naturel : elles nous font sortir d'un certain centre de la vie de grace ; mais il faut y rentrer avec simplicité & défiance de soi. La dureté, l'injustice , la fausseté , se trouvent dans notre cœur quant aux sentimens , lorsque nous nous trouvons avec des personnes qui piquent notre amour propre : mais il suffit que notre volonté ne suive pas ce penchant. Il faut mettre ses défauts à profit par une entière défiance de notre cœur.

Je suis fort aisé de ce que vous ne trouvez en vous aucune ressource , pour soutenir le genre de vie que vous avez em-

brassé. Je craindrois tout pour vous , si vous vous sentiez affermie dans le bien , & si vous vous promettiez d'y persévérer ; mais j'espère tout , quand je vois que vous désespérez sincèrement de vous-même. O qu'on est foible , quand on se croit fort ! O qu'on est fort en Dieu , quand on se sent foible en soi !

Le sentiment ne dépend pas de vous : aussi l'amour n'est-il pas dans le sentiment. C'est le vouloir qui dépend de vous , & que Dieu demande. Il faut que la volonté soit suivie de l'action ; mais souvent Dieu ne demande pas de grandes œuvres de nous. Régler son domestique , mettre ordre à ses affaires , élever ses enfans ; porter ses croix , se passer des vaines joies du siècle ; ne flater en rien son orgueil , réprimer la hauteur naturelle ; travailler à devenir simple , naïve , petite ; se taire , se recueillir , s'accoutumer à une vie cachée avec JESUS-CHRIST en Dieu ; voilà les œuvres dont Dieu se contente.

Vous voudriez , dites-vous , des croix pour expier vos péchés , & pour témoigner votre amour à Dieu. Contentez-vous des croix présentes ; avant que d'en chercher d'autres , portez-bien celles-là :

C iv

n'écoutez , ni vos goûts, ni vos répugnances ; tenez-vous dans cette disposition générale de dépendance sans réserve de l'esprit de grace , en toute occasion. C'est la mort continuelle à soi-même. Ne refusez rien à Dieu , & ne le prévenez sur rien , pour les choses où vous ne voyez point encore sa volonté. Chaque jour apportera ses croix & ses sacrifices. Quand Dieu voudra vous faire passer dans un autre état , il vous y préparera insensiblement. Je serai volontiers votre instrument de mort , par cette dépendance de la grace. Je souhaite que Dieu poursuive sans relâche en vous, toute vie de l'amour propre.

L E T T R E C X C I I.

*Recevoir également de Dieu , la
tranquillité & la sécheresse
dans l'oraison.*

Vous ne devez point être en peine sur la tranquillité , que Dieu vous donne dans l'oraison. Quand elle vient , il la faut prendre sans aucun scrupule. Ce seroit résister à Dieu , que de vouloir ,

Sous prétexte d'humilité & de pénitence, rejeter cet attrait de grace pour vous occuper de vos misères. La vue de vos misères reviendra assez à son tour. Mais, quand vous trouvez un penchant & une facilité à être dans une douce présence de Dieu, rien n'est si bon que d'y demeurer. Vous avouez que, hors de cette tranquillité en la présence de Dieu, vous ne savez ce que c'est qu'oraison. Gardez-vous bien donc de sortir par votre propre choix, d'une disposition, hors de laquelle vous dites que votre oraison se perd.

D'un autre côté, quand une certaine douceur vous manque en cet état là, ne croyez point que tout soit perdu. Dieu ne vous ôte ce plaisir, que pour vous sevrer peu à peu comme un enfant, & pour vous accoutumer à du pain sec en la place du lait. Il faut sevrer l'enfant : & l'enfant crie : mais il vaut mieux le laisser crier & le sevrer, pour le mieux nourrir & le faire croître. La privation de cette douceur sensible ne détruit pas l'oraison ; au contraire, elle la purifie. C'est avoir Dieu sans Dieu, comme vous le disiez hier, c'est-à-dire, Dieu seul sans ses dons qui

rendent sa présence douce , sensible & consolante : c'est Dieu même dans un état de plus pure foi : c'est Dieu caché , mais Dieu pourtant : c'est Dieu qui éprouve notre amour : ce n'est plus Dieu qui charme notre goût & qui épargne notre foiblesse. Il faut éprouver la vicissitude de ces deux états , pour ne tenir point à l'un , & pour n'être pas découragé de l'autre. Il faut être détaché de l'un , & ferme dans l'autre. Il faut être indifférent pour tous les deux , & ne changer point dans ces changemens. Il faut croire que nous ne pourrons nous donner le goût consolant : c'est Dieu seul qui le donne , comme & quand il lui plaît. Il faut s'en laisser priver , & sacrifier à Dieu ses dons quand il les retire , comme une fidèle épouse se laisseroit patiemment priver des bijoux & des caresses de son époux , pour se conformer à sa volonté. Il est encore plus parfait de tenir à Dieu qui nous rabaisse , qui nous dépouille , qui nous éprouve , que de tenir à Dieu qui nous enrichit , qui nous charme , & qui nous caresse.

Laissez vos fautes : il suffit de les voir quand la lumière s'en présente , & de ne

vous épargner point sur leur correction. Vos tentations se tourneront à profit. La véritable union à Dieu, qui est un amour simple & humble, diminue les imperfections. Demeurez donc unie à Dieu, & souffrez tout ce qu'il donne de croix & d'épreuves.

LETTRE CXCIIL.

*On n'a point la paix ; en s'écoulant
soi-même.*

CE que je vous ai dit, ne vous a fait une si grande peine, qu'à cause que j'ai touché l'endroit le plus vif & le plus sensible de votre cœur. C'est la plaie de votre amour propre, que j'ai fait saigner. Vous n'êtes point entrée avec simplicité, dans ce que Dieu demande de vous. Si vous aviez acquiescé à tout sans vous écouter vous même, & si vous eussiez communiqué pour trouver en Notre-Seigneur la force qui vous manque dans votre propre fonds, vous auriez eu d'abord une véritable paix avec un grand fruit de votre acquiescement. Ce qui n'a

pas été fait, peut se faire; & je vous conjure de le faire au plutôt.

L E T T R E C X C I V.

L'oraison est bonne à tout : le propre esprit fait tout le contraire. Perseverer dans la voie de la perfection.

Vous ne garderez jamais si bien M... que quand vous serez fidèle à faire oraison. Notre propre esprit, quelque solide qu'il paroisse, gâte tout : c'est celui de Dieu, qui conduit insensiblement à leur fin les choses les plus difficiles. Les traverses de la vie nous surmontent; les croix nous abbattent; nous manquons de patience & de douceur, ou d'une fermeté douce & égale; nous ne parvenons point à persuader autrui. Il n'y a que Dieu qui tient les cœurs dans ses mains : il soutient le nôtre, & ouvre celui du prochain. Priez donc, mais souvent & de tout votre cœur, si vous voulez bien conduire votre troupeau. * *Si le Seigneur*

* Ps CXXVI. vs. 1.

ne garde pas la ville , celui qui veille , la garde en vain. Nous ne pouvons attirer en nous le bon esprit , que par l'oraison. Le tems qui y paroît perdu , est le mieux employé. En vous rendant dépendante de l'esprit de grace , vous travaillerez plus pour vos devoirs extérieurs , que par tous les travaux inquiets & pressés. Si votre nourriture est de faire la volonté de votre Père céleste , vous vous nourrirez souvent , en puisant cette volonté dans sa source,

Pour l'oraison , vous pouvez la faire en divers tems de la journée , parce que vous avez beaucoup de tems libre , & que vous pouvez être souvent en silence. Il faut seulement prendre garde de ne faire point une oraison avec contention d'esprit , qui fatigue votre tête.

Je remercie Dieu de ce que vous êtes fatiguée de votre propre esprit. Rien n'est plus fatiguant que ce faux appui. Malheur à qui s'y confie ! Heureux qui en est lassé , & qui cherche un vrai repos dans l'esprit de recueillement & de renoncement à l'amour propre !

Si vous retourniez à une vie honnête selon le monde , après avoir goûté Dieu

dans la retraite , vous tomberiez bien bas , & vous le meriteriez , dans un relâchement si infidèle à la grace. J'espère que ce malheur ne vous arrivera point. Dieu vous aime bien , puisqu'il ne vous laisse pas un moment de paix dans ce milieu entre lui & le monde. Dieu nous demande à tous la perfection , & il nous y prépare par l'attrait de sa grace : c'est pourquoi JESUS-CHRIST dit à tous ses disciples : * *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* : & c'est pour cela qu'il nous a enseigné cette prière : † *Que votre volonté se fasse , sur la terre comme dans le ciel*. Tous sont invités à cette perfection sur la terre : mais la plupart s'effarouchent , & reculent. Ne soyez pas du nombre de ceux qui ayant mangé la manne au désert , regrettent les oignons d'Egypte. C'est la persévérance qui est couronnée.

* Matth. V. v. 48.

† Matth. VI, v. 10.



LETTRE CXCV.

*Avis pour conserver la tranquillité,
& l'égalité en toutes choses.*

Dieu vous aime, puisqu'il a tant de jalousie à votre égard, & qu'il a soin de vous faire sentir jusqu'aux moindres fautes que vous commettez. Quand vous appercevrez quelque faute qui vous indispose pour l'oraison, contentez-vous de vous humilier sous la main de Dieu, & de recevoir cette interruption des grâces sensibles, comme la pénitence que vous avez méritée. Ensuite, demeurez en paix ; ne recherchez point par amour propre, ce plaisir qui peut vous venir de la société des bonnes gens qui vous honorent : mais aussi ne vous faites point un scrupule de recevoir cette consolation, quand la providence vous l'envoie. Laissez tomber l'excès de sensibilité que vous éprouvez dans de telles consolations. Il suffit que votre volonté ne s'y livre pas, & que vous soyez sincèrement déterminée à vous en passer, toutes les fois qu'elles cesseront.

Vous voulez savoir ce que Dieu demande de vous là-dessus ; & je vous réponds , que Dieu veut que vous preniez ce qui vient , & que vous ne couriez point au-devant de ce qui ne se présente point : recevez avec simplicité ce qui vous est donné , n'y regardant que Dieu seul , qui vous le donne pour soutenir votre foiblesse , & portez avec foi la privation de toutes les choses dont Dieu vous prive pour vous détacher. Quand vous prendrez ainsi également les inégalités des hommes à votre égard , que Dieu permet tout-expres pour vous éprouver par ces espèces de secousses , vous verrez que les consolations ne vous saisiront pas jusqu'à vous dissiper & à troubler votre oraison , & que les privations ne se tourneront plus en découragement & en dépit.

Ne quittez point vos deux tems réglés d'oraison , pour le matin & pour le soir. Ils sont courts ; vous les passerez facilement , moitié ennui & distractions involontaires , moitié retour à votre occupation de Dieu. Pour le reste de la journée , laissez-vous aller au recueillement , à mesure que vous vous y trouverez disposée. Il faut seulement y mettre deux bornes ;

bornes ; l'une , qu'il ne vous détournera d'aucuns de vos devoirs extérieurs ; l'autre , que vous prendrez garde que ce recueillement n'épuise peu à peu votre tête, & ne mine insensiblement votre très-délicate santé.

Marchez avec confiance & sans crainte. La crainte resserre le cœur ; la confiance l'élargit : la crainte est le sentiment des esclaves ; l'amour de confiance est le sentiment des enfans.

Pour vos misères , il faut vous accoutumer à les voir avec une sincère condamnation , sans vous impatienter ni décourager. Pour un travail paisible , par rapport à la correction , ramenez votre cœur , autant que vous le pourrez , au calme de l'oraison & à la présence familière de Dieu pendant la journée.



L E T T R E C X C V I.

L'expérience de nos faiblesses doit servir à nous rendre de bonne composition dans le support du prochain , à nous humilier & nous déprendre de nous-mêmes.

JE suis véritablement attristé d'avoir vu hier votre cœur si malade. Il me semble que vous devez faire également deux choses. L'une est , de ne suivre jamais volontairement les délicatesses de votre amour propre : l'autre est , de ne vous décourager jamais , en éprouvant dans votre cœur ces dépits si déraisonnables. Voulez-vous bien faire ? Demandez à Dieu qu'il vous rende patiente avec les autres & avec vous-même. Si vous n'aviez que les autres à supporter , & si vous ne trouviez de misères qu'en eux , vous seriez violemment tentée de vous croire au dessus de votre prochain. Dieu veut vous réduire par une expérience presque continuelle de vos défauts , à reconnoître combien il est juste de supporter dou-

cement ceux d'autrui. Eh , que ferions-nous , si nous ne trouvions rien à supporter en nous , puisque nous avons tant de peine à supporter les autres , lors même que nous avons besoin d'un continuel support !

Tournez à profit toutes vos foiblesses , en les acceptant , en les disant avec une humble ingénuité , & en vous accoutumant à ne compter plus sur vous. Quand vous serez bien sans ressource , & bien dépossédée de vous-même par un absolu desespoir de vos propres forces , Dieu vous apprendra à travailler dans une entière dépendance de sa grace pour votre correction. Ayez patience avec vous-même ; rabaissez-vous ; rapetissez-vous ; demeurez dans la boue de vos imperfections , non pour les aimer , ni pour négliger leur correction ; mais pour en tirer la défiance de votre cœur , & l'humiliation profonde , comme on tire les plus grands remèdes des poisons mêmes. Dieu ne vous fait éprouver ces foiblesses , qu'afin que vous recouriez plus vivement à lui. Il vous délivrera peu à peu de vous-même. O l'heureuse délivrance !

L E T T R E C X C V I I .

La désoccupation de soi-même perfectionne la vigilance pour se corriger , loin de l'exclure. Dieu doit être aimé purement.

JE comprends que toutes vos peines viennent de ce que vous voulez trop juger de vous-même , & de ce que vous en jugez par une fausse apparence , qui est votre sentiment. Dès que vous ne trouvez point un certain goût & un attrait sensible dans l'oraison , vous êtes tentée de vous décourager. Comme vous êtes dans une solitude sèche , triste & languissante , vous n'y avez guères d'autre soutien que le plaisir de goûter la piété : ainsi , il n'est pas étonnant que vous vous trouviez abbatue , dès que cet appui vient à vous manquer. Voulez-vous être en paix ? Occupez-vous moins de vous-même , & un peu plus de Dieu. Ne vous jugez point ; mais laissez-vous juger avec une entière démission d'esprit , par celui que vous avez choisi pour vous

conduire. Il est vrai qu'on est souvent occupé de son ~~soi~~ le vouloir, & que l'imagination nous fait souvent retomber dans cette occupation pénible : mais je ne vous demande point l'impossible. Je me borne à vouloir que vous ne soyez point occupée de vous-même par choix, & que vous n'entrepreniez point volontairement de juger de votre état par vos propres lumières. Dès que vous appercevrez en vous cette occupation & ce jugement, détournez-en votre vue comme d'une tentation, & ne rendez pas volontaire par une continuation de propos délibéré, ce qui commence par pure surprise d'imagination.

Au reste, ne croyez point que cette conduite que je vous conseille, vous empêche de pratiquer la vigilance sur vous-même, que JESUS-CHRIST recommande dans l'Evangile. La plus parfaite manière de veiller sur soi, est de veiller devant Dieu, contre les illusions de l'amour propre. Or une des plus dangereuses illusions de l'amour propre, est de s'attendrir sur soi, d'être sans cesse autour de soi-même, d'être occupée de soi d'une occupation empressée & inquiète.

te , qui trouble , qui dessèche , qui ref-
sère le cœur , qui ôte la présence de Dieu ,
enfin qui nous fait juger de nous-mêmes
jusqu'à nous jeter dans le décourage-
ment. Dites comme St. Paul : * *Et même
je ne me juge point ;* vous n'en veillerez que
mieux sur vos défauts pour les corriger ,
& sur vos devoirs pour les remplir ,
quoique vous ne soyez point volontai-
rement dans ces occupations inquiètes
d'amour propre. Ce sera par amour pour
Dieu , que vous retrancherez d'une ma-
nière simple & paisible , tout ce que cet
amour vigilant & jaloux vous fera ap-
percevoir d'imparfait & d'indigne du
Bien-aimé. Vous travaillerez à vous cor-
riger sans impatience & sans dépit d'a-
mour propre contre vos faiblesses. Vous
vous supporterez humblement , sans vous
flater. Vous vous laisserez juger , & vous
ne ferez qu'obéir.

Cette conduite va bien plus à mourir
à soi-même , que celle de suivre les déli-
catesse , les dépits , les impatiences de
l'amour propre sur la perfection. De
plus , c'est prendre une fausse règle pour
juger de soi , que d'en juger par les sen-

* I. Cor. IV. v. 3.

timens que l'on trouve au dedans de soi-même. Dieu ne nous demande que ce qui dépend de nous : c'est précisément notre volonté, qui dépend d'elle-même. Le sentiment n'est point en notre pouvoir : nous ne pouvons ni nous le donner, ni nous l'ôter, comme il nous plaît. Les plus endurcis pécheurs ont quelquefois malgré eux de bons mouvemens. Les plus grands saints ont été violemment tentés par des sentimens corrompus dont ils avoient horreur. Ces sentimens ont même servi à les humilier, à les mortifier, à les purifier : * *La vertu, dit St. Paul, se perfectionne dans l'infirmité.* Ce n'est donc pas le sentir, mais le consentir, qui nous rend coupables.

Pourquoi donc croyez-vous être loin de Dieu, quand vous ne pouvez pas le goûter ? Sachez qu'il est tout auprès de ceux qui ont le cœur en tribulation & en sécheresse. Vous ne pouvez point vous donner par industrie ce goût sensible. Qu'est-ce que vous voulez aimer ? Est-ce le plaisir de l'amour, ou le Bien-aimé ? Si ce n'est que le plaisir de l'amour que vous cherchez, c'est votre propre

* 2. Cor. XII. v. 9.

plaisir, & non celui de Dieu, qui est l'objet de vos prétentions. On impose souvent à soi-même dans la vie intérieure. On se flatte de chercher Dieu, & on ne cherche que soi dans le culte divin. On ne quitte les plaisirs du monde, que pour se faire un plaisir raffiné dans la dévotion : & comme on ne tient à Dieu que par le plaisir, on ne tient plus à lui, quand la source du plaisir tarit. Il ne faut jamais se priver de ce plaisir, par une recherche volontaire des autres plaisirs qui rendent indigne de celui-là ; mais enfin quand ce plaisir manque, il faut continuer à aimer sans plaisir, & mettre la consolation à servir Dieu à ses dépens, malgré les dégoûts qu'on éprouve. O que l'amour est pur, quand il se soutient sans aucun goût sensible ! O que tout s'avance, quand on est tenté de croire tout perdu ! O que l'amour souffrant sur le Calvaire, est au-dessus de l'amour enivré sur le Tabor ! On ne peut guères compter sur une ame, qui n'a point encore été sevrée du lait des consolations spirituelles.

Je ne veux plus que vous soyez une Dame sage, forte, & vertueuse en grand :

je

je veux tout en esprit. Soyez une bonne petite enfant.

LETTR E CXCVIII.

Usage de nos laideurs , que Dieu nous fait appercevoir en nous.

Vous vous réjouissez par jalousie des défauts de M..., que vous supportez le plus impatiemment : vous êtes plus choquée de ses bonnes qualités , que de ses défauts. Tout cela est bien laid & bien honteux. Voilà ce qui sort de votre cœur , tant il en est plein. Voilà ce que Dieu vous fait sentir , pour vous apprendre à vous mépriser & à ne compter jamais sur la bonté de votre cœur. Votre amour propre est au désespoir , quand d'un côté vous sentez au dedans de vous une jalousie si vive & si indigne , & quand d'un autre côté vous ne sentez que distraction , que sécheresse , qu'ennui , que dégoût pour Dieu. Mais l'œuvre de Dieu ne se fait en nous , qu'en nous dépouillant de nous-mêmes , à force d'ôter toute ressource de confiance & de com-

Tome IV,

E

plaisance à l'amour propre. Vous voudriez vous sentir bonne, droite, forte & incapable de tout mal. Si vous vous trouviez ainsi, vous seriez d'autant plus mal, que vous vous croiriez assurée d'être bien. Il faut se voir pauvre, se sentir corrompue & injuste, ne trouver en soi que misère, en avoir horreur, désespérer de soi, n'espérer plus qu'en Dieu, & se supporter soi-même avec une humble patience sans se flater. Au reste, comme ces choses ne sont que des sentimens involontaires, il suffit que la volonté n'y consente point. Par là, vous en tirerez le profit de l'humiliation, sans avoir l'infidélité d'adhérer à des sentimens si corrompus.

Ne cessez point de communier : la communion est le remède à la foiblesse des ames tentées, qui veulent vivre de JESUS-CHRIST, malgré tous les soulèvemens de leur amour propre. Communiez, & travaillez à vous corriger. Vivez de JESUS-CHRIST, & vivez pour lui. Le point le plus capital pour vous, n'est point la force; c'est la petitesse. Laissez-vous donc apétisser; ne réservez rien par courage & par sagesse humaine. Soyez docile, sans

S P I R I T U E L L E S. 51

écouter votre propre raison. Apprenez à supporter autrui , à force d'être réduite à vous supporter vous-même. Vous pensiez vous posséder ; mais l'expérience vous montrera que c'est un amour propre , ombrageux , dépiteux & bizarre , qui vous possède. J'espère que dans la suite vous ne songerez plus à vous posséder vous-même , & que vous vous laisserez posséder de Dieu.

L E T T R E C X C I X.

La simplicité à s'ouvrir doit être sans réserve d'amour propre. Ne se point depiter à la vue de ses défauts , & les mettre à profit.

IL ne faut pas délibérer , pour savoir si vous devez tout dire. On ne peut rien faire de bon , que par une entière simplicité & par une ouverture de cœur sans réserve. Il n'y a point d'autre règle , que celle de ne rien réserver volontairement , par la répugnance que l'amour propre auroit à dire ce qui lui est désavantageux. D'ailleurs , il seroit hors

Eij

de propos de s'appliquer pendant l'oraison , aux choses qui se présentent pour les dire ; car ce seroit suivre la distraction. Il suffit de dire dans les occasions , avec épanchement de cœur , tout ce qu'on connoît de soi. Je comprends bien qu'un certain trouble de l'amour propre fait que diverses choses que l'on comptoit de dire , échappent dans le moment où l'on en doit parler. Mais , outre qu'elles reviennent un peu plus tard , & qu'on ne perd pas toujours les choses importantes que l'on connoît de soi-même , de plus , Dieu bénit cette simplicité , & il ne permet pas qu'on ne fasse point connoître ce que sa lumière nous montre en nous de contraire à sa grace. Le principal point est , de ne pas trop subtiliser par les réflexions , & de dire tout sans façon , selon la lumière qu'on en a , quand l'occasion vient. Il n'y a que les enveloppes de l'amour propre , qui puissent cacher le fond de notre cœur. Ne vous écoutez point vous-même : alors , vous vous ouvrirez sans peine , & vous parlerez de vous avec facilité , comme d'autrui.

Tout ce que vous m'avez mandé de votre oraison , est très-bon. J'en remer-

tie Dieu , & je vous conjure de continuer. N'oubliez jamais cette bonne parole de votre première lettre : *J'expérimente que la grace ne me manque point , quand je desespère bien de moi.* Celle-ci est encore excellente : *J'e sens que la croix m'attache à Dieu.* Enfin , en voici une troisième que je goûte fort : *Il me semble que Dieu ne veut pas que j'examine tant mes dispositions , qu'il demande que je m'abandonne à lui.* Tenez-vous dans cet état , & revenez-y ; dès que vous appercevez que vous en êtes déchue.

La seconde lettre marque que cet état est altéré. Il faut le rétablir , en laissant doucement & peu à peu tomber vos réflexions , qui ne vont qu'à vous distraire & à vous troubler. Les tentations de vaine complaisance ne doivent pas vous empêcher , ni de me parler , ni de m'écrire. Il ne faut point s'occuper curieusement de soi ; mais il faut dire simplement tout ce que la lumière de Dieu en fait voir.

Je ne m'étonne point de ce que Dieu permet que vous fassiez des fautes , dans le tems même des ferveurs & du recueillement , où vous voudriez le moins en

faire. La providence qui permet ces fautes , est une des graces que Dieu vous fait en ce tems-là : car Dieu ne permet ces fautes , que pour vous faire sentir votre impuissance de vous corriger par vous-même. Qu'y a-t'il de plus convenable à la grace , que de vous desabuser de vous-même , & de vous réduire à recourir sans cesse en toute humilité à Dieu ? Profitez de vos fautes , & elles serviront plus en vous rabaisant à vos propres yeux , que vos bonnes œuvres en vous consolant. Les fautes l'ont toujours fautes : mais elles mettent dans un état de confusion & de retour à Dieu , qui nous fait un grand bien.

Je ne m'étonne point que vous ayez des faillies de chagrin : mais il faut se taire , dès que l'esprit de grace avertit & impose silence. Alors , c'est résister à Dieu , contrister le St. Esprit , que de continuer à suivre son chagrin. La crainte de déplaire à Dieu devrait vous retenir plus que la crainte de déplaire aux créatures. Quand vous avez fait une faute par amour propre , n'espérez pas que l'amour propre la répare par ses dépits , par la honte , & par les impatiences con-

tre soi-même. Il faut se supporter , en se voyant sans se flater dans toute son imperfection. Il faut vouloir se corriger par amour de Dieu , sans se soulever contre son imperfection par amour propre. Il vaut bien mieux travailler paisiblement à se corriger , que de se dépiter à pure perte sur ses misères. Il faut retrancher par tout les retours de sagesse pour soi , & surtout en confession. Mais Dieu permet qu'on trouve la boue au fond de son cœur , jusques dans les plus saints exercices.

L E T T R E C C.

Mettre à profit nos imperfections pour nous en humilier. Ne regarder que Dieu , dans la créature.

IL est vrai que vous observez trop , que vous vous voulez trop deviner par amour propre , délicat & ombrageux , & que vous vous piquez facilement : mais il faut porter cette croix intérieure, comme les extérieures. Elle est bien plus rude , que celle du dehors. On souffre

bien plus volontiers de la déraison d'autrui , que de la déraison propre. L'orgueil en est au desespoir , il se pique de s'être piqué : mais cette double piquure est un double mal. Il n'y a qu'un seul remède , qui est , de mettre à profit nos imperfections , en les faisant servir à nous humilier , à nous confondre , à nous désabuser de nous mêmes , & à nous mettre en défiance de notre cœur.

Vous devez remercier Dieu , de ce qu'il vous fait sentir que le travail nécessaire pour gagner M...., est un de vos premiers devoirs. Mourez à vos répugnances , pour vous mettre à portée de lui apprendre à mourir à tous ses défauts. Vous ne vous trompez nullement , quand vous me regardez comme un ami sincère & à toute épreuve : mais vous faites un obstacle à la grace , de ce qui en doit être le pur instrument , si vous n'êtes pas fidèle à chercher Dieu seul en moi , & à n'y voir que sa lumière , comme les rayons du Soleil au travers d'un verre vil & fragile.

Vous ne trouverez la paix ni dans la société ni dans la solitude , quand vous y voudrez trouver des ragoûts & des

soûlage-mens de votre amour propre dé-pité. Alors, la solitude d'un orgueil bou-deur est encore pis, qu'une société un peu dissipée. Quand vous serez simple & petite, les compagnies ne vous gêneront, ni ne vous dépitent pas : alors, vous ne chercherez la solitude, que pour Dieu seul.

L E T T R E C C I.

Mélange de la sensibilité de la nature dans l'oraison. Variation des sentimens, & comment s'y conduire.

IL faut supposer qu'il se mêle beaucoup d'imagination, de sentimens, & même de sensibilité d'amour propre, dans notre oraison. De là vient que nous sommes dans une espèce d'ivresse, quand notre imagination nous donne de belles images avec des sentimens de plaisir ; & que nous sommes découragés, dès que ces images & ces sentimens flatteurs nous manquent. Mais cette confiance dans le bon tems, & ce découragement dans le mauvais, ne sont que pure illusion. Il

ne faudroit , ni s'élever quand l'oraison est douce , ni s'abbattre quand elle devient sèche & obscure. Le fonds de l'oraison demeure toujours le même , pourvu qu'on ait toujours la même volonté d'être uni à Dieu , sans s'élever des dons sensibles , & sans s'abbattre de leur privation. Dieu , par ces dons sensibles , soulage quelquefois notre imagination , il aide notre esprit , il soutient notre volonté foible & prête à succomber. Il retire aussi assez souvent ses secours , pour nous empêcher de nous les approprier avec une vaine confiance , & pour nous accoutumer à sa présence malgré les distractions & les sécheresses. L'oraison n'est jamais si pure , que quand on la continue par fidélité , sans plaisir , ni goût.

Il est vrai que , si cette présence vous est facilitée par la considération méthodique de quelques vérités particulières , il faut vous appliquer à ces vérités pour en nourrir votre cœur : mais , si ces vérités ne servent point à faciliter la présence de Dieu , & si ce n'est qu'une inquiétude scrupuleuse , vous ne ferez que vous embrouiller en vous écoutant.

Il ne dépend point de vous de dissiper les distractions involontaires , l'ennui , le dégoût & l'obscurité. Ce qui dépend de vous moyennant la grace de Dieu , est la patience dans cet ennui , le retour paisible à la présence de Dieu , quand vous appercevez la surprise des distractions , & la fidélité pour demeurer attachée à Dieu sans plaisir , par une volonté sèche & nue.

Laissez tomber les pensées de vaine complaisance , comme celles de découragement ; & allez toujours votre train. Le Tentateur ne cherche qu'à vous arrêter ; en ne vous arrêtant point , vous vaincrez la tentation d'une façon simple & paisible.



L E T T R E C C I I.

Ne point boucher son cœur par résistance sur ce qu'on désespère de pouvoir prendre sur soi. Acquiescer & attendre tout de Dieu.

Vous voyez à la lumière de Dieu au fond de votre conscience, ce que la grace demande de vous ; mais vous résistez à Dieu. De là vient votre trouble. Vous commencez par dire en vous-même : il est impossible que je prenne sur moi de faire ce qu'on veut. C'est une tentation de désespoir. Désespérez de vous tant qu'il vous plaira ; mais non pas de Dieu. Il est tout bon & tout puissant. Il vous donnera suivant la mesure de votre foi. Si vous croyez tout, tout vous sera donné, & vous transporterez ces montagnes. Si vous ne croyez rien, rien ne vous sera donné, mais ce sera votre faute. Regardez Abraham, qui espéra contre toute règle d'espérance. Ecoutez la sainte Vierge, on lui propose ce qu'il y a de plus incroyable, &

sans hésiter elle s'écrie : * *Qu'il me soit fait selon votre parole,*

Ne fermez donc pas votre cœur. Non seulement vous ne pouvez point faire ce qu'on vous demande, tant votre cœur est resserré; mais encore vous ne voulez pas le pouvoir; vous ne voulez pas laisser élargir votre cœur, & vous craignez qu'on ne l'élargisse. Comment voulez-vous que la grace entre dans un cœur si bouché contre elle? Tout ce que je vous demande, est d'acquiescer par docilité en esprit de foi, & de ne vous point écouter vous-même. Pourvu que vous acquiesciez avec petitesse, & que vous rentriez dans la paix par le recueillement, tout ce fera peu à peu en vous; & ce qui vous paroît impossible dans votre état de tentation, s'applanira insensiblement. Alors vous direz : quoi ! N'étoit-ce pas cela ? Falloit-il tant de dépits & de desespoir, pour une chose si juste que Dieu prépare & facilite par son amour ? Craignez qu'en lui résistant, vous ne vous éloigniez de lui. Toute votre piété ne seroit qu'illusion, si vous manquiez à ce point essentiel, Il n'y au-

* Luc. I. vs. 38.

roit plus en vous que délicatesse , hauteur & art pour flater vos goûts. Je prie Dieu qu'il ne permette pas que vous preniez ainsi le change.

Je suis occupé de vos peines. Je suis encore plus touché de ce qui se tourne en tentation & en danger de résister à Dieu , que des croix les plus pesantes. Les croix qu'on porte en pure souffrance avec petitesse , simplicité , démission de son propre esprit & abandon , unissent à JESUS-CHRIST crucifié , & elles opèrent des biens infinis : mais les croix repoussées par attachement à sa propre pensée , & par retranchement dans sa propre volonté , éloignent JESUS-CHRIST, dessèchent le cœur , & font insensiblement tarir la grace. Au nom de Dieu , cédez par petitesse , & dites sans compter sur vous , qui n'êtes qu'un roseau brisé : *Rien n'est impossible à celui qui est tout-bon & tout-puissant.* Dieu ne demande de vous qu'un *oui* en pure foi. Consolez-moi, en me mandant que ce *oui* est prononcé au fond de votre cœur. Vous me ferez sentir une vraie joie dans ma tristesse.

LETTRE CCIII.

*Se relever du relâchement où l'on
est tombé.*

JE ne puis, ma chère Fille, vous rien dire de plus convenable que ces paroles de St. Jean à l'Ange, c'est-à-dire, à l'Evêque de l'église d'Ephèse, qui étoit, selon les apparences, Timothée : * *J'ai contre vous que vous avez quitté votre première charité : souvenez-vous donc d'où vous êtes déchu : faites pénitence, & reprenez vos premières œuvres. Si vous y manquez, je viendrai à vous, & j'ôterai votre chandelier de sa place.* C'est ainsi que l'Esprit de Dieu aime les hommes sans les flater, Il aime & il menace. Il ne menace même que par amour. Il montre la peine, afin que l'homme ne le contraigne pas de la lui faire souffrir. Voyez combien les personnes les plus parfaites déchoient facilement & peu à peu sans y prendre garde. Voilà Timothée que St. Paul appelle l'homme de Dieu : voilà l'Ange d'une des plus saintes églises de tout l'o-

* Apoc. XII. v. 4. 5,

rient, dans ces beaux jours où la religion étoit si florissante ; cet Ange tombe : il oublie son ancien amour , son recueillement , son oraison , ses œuvres ; il se relâche : il se dissipe. Il n'apperçoit pas d'abord son égarement & sa chute. Il dit en lui-même : que fais-je de mal ? Ma conduite n'est-elle pas honnête & régulière aux yeux du monde ? N'a-t-on pas besoin de quelque consolation ? Seroit-ce vivre , que de n'avoir jamais rien qui soutienne & qui ranime le cœur ?

C'est ainsi qu'on est ingénieux à se tromper , & à déguiser son relâchement. Hâtez-vous , dit le St. Esprit, d'ouvrir les yeux & de voir d'où vous êtes déchu. O que vous êtes au dessous de votre ancienne place ! Souvenez-vous de la ferveur de vos oraisons , de votre solitude paisible , de votre jalousie pour le recueillement , & de la fidélité avec laquelle vous vouliez fuir tout ce qui pouvoit l'altérer. Si vous ne vous en souvenez plus , les autres ne l'ont pas oublié , & ils ne manquent pas de dire : qu'est devenue cette ferveur ? On ne voit plus qu'amusement au-dehors & qu'ennui au-dedans. Dès que les amusemens sont finis ,

nis, ce n'est plus la même personne. Croit-elle être encore dévote?

C'est ainsi qu'on tombe par degrés insensibles, & sous de beaux prétextes, d'un état de sincère mort à foi, jusques dans un relâchement où l'on voit renaître toutes les vies les plus grossières de l'amour propre. Au moins faut-il se souvenir de l'état d'où l'on est déchu. Il faut regretter ce premier amour qui nourrissoit le cœur. Il faut reprendre ces premières œuvres, qu'on a abandonnées si lâchement pour des œuvres de vanité. Il faut regarder de loin la solitude, où l'on étoit en paix avec le véritable consolateur. Il faut dire comme l'enfant prodigue: * *Je sais ce que je ferai : je retournerai chez mon père ; je lui dirai : O père, j'ai péché contre le ciel & contre vous ; je ne suis plus digne d'être nommé votre enfant.* S'il vous fait sentir d'abord quelque froideur & quelque sécheresse, recevez humblement cette pénitence dont vous avez un besoin infini. Si vous manquez à rentrer promptement dans son sein paternel, voici ce qu'il feroit. *Je viendrai, dit-il, à vous ; & j'allumerai votre chandelle de sa place.*

* Luc. XV. vl. 18. 19.

Tome IV.

F

Il vous ôteroit le flambeau dont vous ne faites aucun usage, & il vous laisseroit dans les ténèbres : il transporterait ses graces si précieuses & si longtems foulées aux pieds, à quelque autre ame plus simple, plus docile & plus fidèle. Il faut reprendre vos lectures, votre oraison, votre silence, votre première simplicité & petitesse.

L E T T R E C C I V.

Faire servir la solitude à rentrer dans le recueillement, & reprendre l'oraison.

Mettez à profit votre solitude, pour rentrer dans le recueillement. Vous ne pouvez, hors de ce centre, ni vous soutenir dans une vraie piété, ni modérer la sensibilité de votre cœur, ni adoucir vos croix, ni jouir d'aucune paix. Vous commencerez par une violence pénible, pour vous ramener à cette vie intérieure & à cette dépendance de l'esprit de grace, qui est jaloux de toutes les vies secrètes de l'amour propre, & qui les éteint

peu à peu : mais cette gêne se changera enfin en liberté. Elle mérite bien d'être achetée par une sujettion constante. Ce travail est moins pénible , que celui de se livrer aux vaines délicatesses d'un amour propre toujours dépité.

C'est vous-même que vous cherchez , en cherchant l'amitié des créatures ; mais vous n'y trouverez point ce que vous y cherchez. Vos délicatesses d'amitié ne sont que des raffinemens d'amour propre : mais les créatures ont une amour propre aussi-bien que vous. Chacun veut tout pour soi. D'ailleurs , vous ne trouverez jamais ni paix ni consolation , dans un amour propre affamé d'amitié : il n'aura pour vous que douleurs & qu'épines. Ne le méritez-vous pas , puisque l'infini même ne vous suffit point , & que vous ne trouvez point Dieu assez aimable , à moins que vous n'y joigniez les amusemens les plus frivoles ? Revenez au recueillement ; mais ne tardez pas. Chaque moment où vous retardez , est une grande infidélité. Il faut que l'oraison soit votre pénitence , en attendant qu'elle redevienne votre nourriture.

L E T T R E C C . V .

*Revenir à Dieu par l'oraison.
Se desoccuper des projets
qui desséchent.*

REmettez-vous , quoi qu'il vous en puisse coûter , à l'oraison , & à la communion. Vous avez desséché votre cœur par votre vivacité à vouloir une affaire , sans savoir si Dieu la vouloit. C'est la source de tout votre mal. Vous avez passé des tems infinis dans l'infidélité , à former des projets qui étoient des toiles d'araignée. Un souffle de vent les dissipe. Vous vous êtes retirée insensiblement de Dieu ; & Dieu s'est retiré de vous. Il faut retourner à lui , & lui abandonner tout sans aucune réserve. Vous n'aurez de paix que dans cet abandon. Laissez tous vos desseins : Dieu en fera ce qu'il voudra. Quand même ils réussiroient par des voies humaines , Dieu ne les bénirait pas : mais , si vous lui en faites l'entier sacrifice , il tournera tout selon ses conseils de miséricorde , soit qu'il fasse

ce que vous avez désiré , ou qu'il ne le fasse jamais. L'essentiel est de recommencer l'oraison , quelque sécheresse , distraction & ennui que vous y éprouviez d'abord. Vous méritez bien les rebuts de Dieu , après l'avoir si long-tems rebuté pour les créatures. Cette patience le rapprochera de vous.

LETTRE CCVI.

*Demeurer fidèle dans les sécheresses ;
pour vivre de la vraie vie de
J. C. en Dieu.*

Vous ne devez point douter que votre santé ne me soit fort chère. Ce qui m'est encore plus cher , est votre fidélité à Dieu. Il ne s'agit point des douceurs & des consolations qu'on voudroit goûter en le servant. Il ne dépend pas même de notre travail , de nous procurer toujours une ferveur sensible. Quoiqu'il ne faille jamais s'attirer cette privation par la moindre dissipation ou négligence volontaire , il faut néanmoins se passer de ces soutiens si consolans , &

continuer avec une humble patience au milieu des ténèbres & des sécheresses, quand Dieu nous y met. C'est même un grand profit pour une ame constante dans le bien, que de voir toute sa pauvreté & toute son impuissance. Il importe bien plus de sentir sa misère pour recourir à Dieu, que de goûter une consolation qui tente de vaine complaisance.

O mon cher enfant, toute la vie Chrétienne consiste à mourir à soi pour vivre à Dieu. Il faut donc mourir sans cesse à toutes les vies secrètes & flatueuses de l'amour propre. Il faut être jaloux contre l'amour propre, pour l'amour de Dieu. Il faut s'exécuter à tout moment, pour préférer la volonté de Dieu aux goûts naturels. Voilà le vrai contrepoison de l'illusion dans la vie spirituelle. On ne s'égare sous de beaux prétextes de perfection, qu'en recherchant ce qui nous flatte, au lieu de contenter Dieu; & qu'en voulant accommoder la piété à nos arrangemens, au lieu d'assujétir tous nos goûts à la croix de JÉSUS-CHRIST. La vie qui résiste à Dieu, est une vie fausse & douloureuse: au contraire; la mort qui cède à Dieu, est une mort de paix &

d'union avec la véritable vie. Cette bienheureuse mort est une vie cachée avec JESUS-CHRIST en Dieu ; & la vie des consolations mondaines est une vie trompeuse. O mon cher enfant , laissons-nous mourir à tout , afin que JESUS-CHRIST seul vive en nous.

L E T T R E C C V I I.

Ne point augmenter ses peines intérieures par trop de contention sur soi-même. Tourner vers Dieu la tendresse que nous avons pour nous.

JE suis bien touché de vos peines ; & je desire de tout mon cœur , tout ce qui peut soulager le vôtre. Il me semble que vous souffririez moins , si vous étiez moins en contention perpétuelle contre un danger imaginaire de pécher , & si vous cherchiez moins à vous convaincre de votre résistance sensible par des efforts empressez. Une paix toute unie en présence de Dieu , en souffrant humblement un sentiment involontaire , vous épuise-

roit moins , & seroit d'une beaucoup plus grande fidélité , parce qu'elle seroit plus conforme à votre grace. Je prie Notre-Seigneur qu'il vous ouvre le cœur à l'intelligence & à la pratique d'un si simple moyen.

Je ne suis point surpris de ce que votre intérieur est sec & obscurci. Il faut être sevré des consolations sensibles & des lumières qui flatent l'amour propre. Marchez avec patience dans les ténèbres de la foi : servez Dieu sans goût & sans plaisir : humiliez-vous sous la main. Le goût ne dépend pas de vous. Il suffit de ne suivre aucun goût contraire , qui vous rende indigne de celui de Dieu. Suivez votre attrait avec simplicité. Occupez-vous librement des choses qui nourrissent votre cœur. Ne raisonnez pas trop sur votre prière : elle sera bonne , pourvu que vous soyez devant Dieu en disposition de vous taire pour l'écouter , d'ouvrir votre cœur pour le recevoir , & de tourner tout en pratique pour mourir à vos défauts. Le principal est , la délicatesse & la tendresse pour vous-même : c'est de quoi vous ne sauriez trop vous défier. Mettez Dieu en la place du *moi* qui veut tant

SPIRITUELLES. 73
tant être aimé ; & vous aimerez Dieu
comme vous le devez.

LETTRE CCVIII.

*Moyen de trouver la paix dans les
peines qu'on souffre.*

IL y a par tout à souffrir ; & les pei-
nes d'une communauté , quoique vi-
ves , si on les comparoit aux peines des
personnes engagées dans le siècle , ne
seroient presque rien ; mais on s'échauffe
la tête dans la solitude , & les croix de
paille y deviennent des croix de fer ou
de plomb. Le remède à un si grand mal ,
c'est de ne compter point de pouvoir
être heureux en aucun état de cette vie ,
& de se borner à la paix qui vient de la
conformité à la volonté divine, lors mê-
me qu'elle nous crucifie. Par là , on ne
trouve jamais de mécompte ; & , si la na-
ture n'est pas contente , du moins la foi
se soutient & s'endurcit contre la nature.

Si vous aviez le courage de vous aban-
donner ainsi , & de sacrifier vos irrésol-
utions , vous auriez plus de paix en un
Tome IV. G

jour, que vous n'en goûteriez autrement en toute votre vie. Moins on se cherche, plus on trouve en Dieu tout ce qu'on a bien voulu perdre. Une occupation douce & réglée vous garantira de l'ennui. Dieu vous adoucira les dégoûts inévitables dans tous les états. Il vous fera supporter les esprits incommodes, & vous soutiendra par lui-même, quand il vous ôtera les autres soutiens. Mais ne comptez que sur lui, si vous ne voulez point vous mécompter.

Pendant votre retraite, nourrissez-vous de la viande de JESUS-CHRIST, qui est la volonté du Père céleste. Vous trouverez, en vous abandonnant aux desseins de Dieu, tout ce que votre sagesse inquiète & irrésolue ne trouveroit jamais. Ne craignez point de manquer de consolation, en vous jettant entre les bras du vrai consolateur.



LETTRE CCIX.

*Trouble d'une ame qui s'en prend à
sa voie, au lieu de s'en prendre
à ses résistances.*

JE prie la Sagesse éternelle qui s'est fait chair, mais chair d'enfant, & chair cachée sous les apparences du pain, de vous arracher votre fausse sagesse qui vous trouble & qui vous tourmente, pour vous donner son enfance, la petitesse, & la paix. Pourquoi voulez-vous vous éloigner du lieu où vous êtes ? C'est pour soulager votre amour propre. Espérez-vous qu'en le soulageant, vous trouverez Dieu ? Ne voyez-vous pas que c'est vouloir vous guérir, en flatant le fond de votre mal ? Pourquoi croyez-vous que vous êtes loin de Dieu, puisque vous savez qu'on ne travaille qu'à vous faire mourir à vous-même, & que vous ne pouvez vous plaindre que d'une trop douloureuse mort ? Mais d'où vous vient cette douleur accablante ? Avouez la vérité. Elle ne vient que de

G ij

vos réflexions volontaires. Vous vous en prenez à Dieu & à la personne qui vous conduit , de tout ce que vous vous faites souffrir malgré Dieu & malgré elle , en vous écoutant , en vous croyant , en vous livrant à la séduction de votre amour propre. C'est s'en prendre au médecin , du poison qu'on avale contre sa défense. Si vous étiez loin du lieu où vous êtes , vous seriez dans un trouble à mourir. Dieu vous poursuivroit par tout , & votre propre cœur ne vous laisseroit point en repos. Les réflexions qui vous tentent , se tourneroient alors contre vous pour venger Dieu. La paix ne se trouve qu'en cédant , & en cédant sans retarder ni hésiter. O que vous vous faites de maux ! Vous en accusez la voie , & c'est contre la voie que vous vous les faites.



LETTRE CCX.

*Inquiétude & activité spirituelle
à contretems.*

ON ne peut pas dire qu'une personne est malade , quand elle n'a besoin pour se bien porter , que de n'user d'aucun remède. Une santé est bonne , quand on n'a besoin pour l'entretenir , que de n'y rien faire. Alors , on n'a point d'autres maux , que ceux qu'on se fait à soi-même , en voulant se guérir de ceux qu'on n'a pas. Voilà votre véritable état. Si vous demeuriez sans vous croire malade , & sans vouloir vous guérir , vous vous porteriez bien. Mais vous voulez vous écouter & vous tâter le poux. Vous vous faites malade par vos retours inquiets sur vous-même. Les remèdes spirituels auxquels vous avez recours sans besoin & contre votre grace , ne font que troubler votre santé & votre paix intérieure. Pourquoi n'êtes-vous pas fidèle à couper court dans les commencemens ? Ce qui se grossit , & qui vous coûte tant dans

G iij

les suites , ne feroit rien , si vous ne le laissiez pas croître dansvotre cœur. Ne vous embarrassez point de l'avenir.

L E T T R E C C X I.

Demeurer paisible à la vue des misères qui humilient , est le seul chemin pour trouver la paix.

Toutes vos infidélités se réduisent à ne pouvoir vous résoudre à voir dans votre cœur des impressions humiliantes , & des sentimens qui font honte à votre amour propre. En quelque terre inconnue que vous allassiez * chercher le repos avec cette délicatesse d'amour propre , vous ne l'y trouveriez jamais. L'Écriture nous dit : * *Qu'est-ce qui a eu la paix en résistant à Dieu ?* Vous porteriez par tout cet amour délicat , & inconsolable sur les misères : vous y ajouteriez le dessèchement , le vuide & le trouble d'un cœur égaré de sa voie , avec le reproche intime d'avoir manqué à Dieu , pour donner du soulagement à votre orgueil. Dieu

* Job. IX. vs. 4.

vous poursuivroit sans relâche : dussiez-vous fuir devant sa face , comme Jonas , vous seriez plutôt jettée dans la mer & engloutie par un monstre. Il vous faudroit revenir au point où Dieu vous veut. Il n'y a qu'à consentir de se voir dans toute sa laideur. La laideur des misères est comme la beauté des dons de Dieu : l'une & l'autre dispa- roît , dès qu'on la regarde. Le regard de complaisance fait dispa- roître le bien , & le regard d'humilité paisible fait dispa- roître le mal. Souffrez de vous voir , & tout sera guéri.

Ne me cherchez que comme le simple instrument de Dieu , ne voyant que lui seul en moi. Regardez-moi comme la roche qui donnoit de l'eau dans le désert au peuple d'Israël. Moins je contente la nature , plus je sers à la faire mourir & à faire mourir la pure grace. La tentation est évidente ; mais vous avez les yeux fermés pour ne la pas voir , & vous vous roidissez contre Dieu.



L E T T R E C C X I I .

En quoi consiste le vrai sacrifice de soi-même à Dieu ; le faire sans rien réserver, & s'abandonner à lui avec toutes nos imperfections.

IL me tarde de savoir de vous, comment vous vous trouvez dans votre retraite, en approchant du jour que vous craignez tant, & qui est si peu à craindre. Vous verrez que les fantômes qui épouvantent de loin, ne sont rien de près. Quand Ste. Thérèse fit son engagement, elle dit qu'il lui prit un tremblement comme des convulsions, & qu'elle crut que tous les os de son corps étoient déboités. Apprenez, dit-elle, par mon exemple, à ne rien craindre, quand vous vous donnez à Dieu. En effet, cette première horreur fut suivie d'une paix & d'une sainteté qui ont été la merveille de ces derniers tems.

J'aime mieux que vous dormiez huit heures la nuit, & que vous payiez Dieu pendant le jour, d'une autre monnoie. Il

n'a pas besoin de vos veilles au-delà de vos forces : mais il demande un esprit simple, docile & recueilli, un cœur souple à toutes les volontés divines, grand pour ne mettre aucunes bornes à son sacrifice, prêt à tout faire & à tout souffrir, détaché sans réserve du monde & de soi-même. Voilà la vraie & pure immolation de l'homme tout entier. Car tout le reste n'est pas l'homme : ce n'est que le dehors, & l'écorce grossière.

Humiliez-vous avec les Mages devant JESUS enfant. En donnant votre volonté qui n'est pas à vous, & que vous livreriez au mensonge si vous la refusiez à Dieu, vous ferez un don plus précieux, qu'en donnant l'or & les parfums de l'Orient. Donnez donc, mais donnez sans partage & sans jamais reprendre. O qu'on reçoit en donnant ainsi, & qu'on perd quand on veut garder quelque chose ! Le vrai fidèle n'a plus rien. Il n'est plus lui-même à lui-même.

Vous ne devez point vous embarrasser de vos défauts, pourvu que vous ne les aimiez pas, & qu'il n'y en ait aucun que vous ayez un certain desir secret d'épargner. Il n'y a que ces réserves qui arrê-

rent la grace , & qui font languir une ame sans avancer jamais vers Dieu. Si vous abandonnez sans réserve toutes vos imperfections à l'esprit de Dieu , il les dévorera comme le feu dévore la paille : mais , avant que de vous en délivrer , il s'en servira pour vous délivrer de vous-même & de votre orgueil. Il les emploiera à vous humilier , à vous crucifier , à vous confondre , à vous arracher toute ressource & toute confiance en vous-même. Il brulera les verges après vous en avoir frappé , pour vous faire mourir à l'amour propre. Courage ! Aimez , souffrez , soyez souple & constante dans la main de Dieu.

L E T T R E C C X I I I.

*Crainte injurieuse à Dieu. Utilité
d'une misère qui humilie.*

NE craignez rien : vous feriez une grande injure à Dieu , si vous vous défiez de sa bonté. Il fait mieux ce qu'il vous faut & ce que vous êtes capable de porter , que vous-même. Il ne vous ten-

tera jamais au dessus de vos forces. Encore un coup. ne craignez rien, ame de peu de foi. Vous voyez par l'expérience de votre foiblesse, combien vous devez être desabusée de vous-même & de vos meilleures résolutions. A voir les sentimens de zèle où l'on est quelquefois, on croiroit que rien ne seroit capable de nous arrêter. Cependant, après avoir dit comme St. Pierre : * *Quand même il faudroit mourir avec vous cette nuit, je ne vous abandonnerai point*, on finit comme lui, par avoir peur d'une servante, & par renier lâchement le Sauveur. O qu'on est foible ! Mais, autant que notre foiblesse est déplorable, autant l'expérience nous en est-elle utile, pour nous ôter tout appui & toute ressource au dedans de nous. Une misère que nous sentons & qui nous humilie, nous vaut mieux qu'une vertu angélique que nous nous approprierions avec complaisance. Soyez donc foible & découragée, si Dieu le permet ; mais humble, ingenuë, & docile dans ce découragement. Vous rirez un jour des frayeurs que la grace vous donne maintenant, & vous remercierez Dieu de tout ce

* Matth. XXVI. v. 35.

que je vous ai dit sans prudence , pour vous faire renoncer à votre sagesse timide.

L E T T R E C C X I V .

Ne se point troubler d'expérimenter en soi des sentimens humilians & qui sont involontaires. Souffrir comme en Purgatoire , sans repousser la souffrance.

JÉ remercie Dieu de ce qu'il fait en vous. J'en ai le cœur infiniment soulagé. Quand votre cœur sera entièrement calmé, nous verrons ce qu'il faudra faire. Ne songez qu'à laisser tomber toutes vos réflexions , qui vous nuisent tant pour le corps que pour l'esprit. Vous savez où habite la paix : allez l'y chercher pour n'en plus partir. Les sentimens qui font horreur sont naturels & ordinaires. Tout le monde les ressent en soi comme vous ; mais personne ne s'en allarme & ne s'en trouble comme vous le faites. Ce qui n'est que pente , que sentiment , qu'impression , n'est jamais péché. Vos réflexions mêmes , quand elles sont in-

volontaires, ne font rien. Il n'y a que la volonté qui cause toute votre principale peine. Vous avez trop de délicatesse, & vous tombez dans une espèce de desespoir, dès que vous trouvez dans votre cœur quelque sentiment humiliant. C'est le commencement qui cause toute votre peine. Tous ces monstres ne sont point réels.

Pour les faire disparaître, il n'y a qu'à ne les voir ni ne les écouter jamais volontairement; il n'y a qu'à les laisser s'évanouir. Une simple non-résistance les dissipera, & apaisera votre cœur. Non, en vérité, vous n'êtes point telle que vous le croyez; & je ne suis nullement pour vous, comme votre amour propre vous le persuade. Vous n'avez que le seul sentiment involontaire des choses que vous vous reprochez. Pour moi, je suis rempli de tout ce que Dieu peut me donner de zèle & d'affection pour vous; mais il permet que vous n'en croyiez rien, afin que votre amour propre se détruise.

Souffrez comme on souffre en Purgatoire, sans repousser la souffrance pour se soulager, & sans l'augmenter en s'en

cupant de ce qui la cause. Ne projettez rien : ne formez même aucune opinion : mais demeurez immobile sous la main de Dieu , qui se cache sous celle des hommes. La croix diminue beaucoup , quand on la porte avec cette simplicité. Il y en a souvent plus de la moitié qui est de notre façon , & non de celle de Dieu. Souffrez ; mais ne vous faites pas souffrir.

L E T T R E C C X V.

Les vaines délicatesses pour soi-même se retrouvent jusques dans les bagatelles. Ne vouloir point pénétrer l'avenir dans les desseins de Dieu sur nous. Se laisser ployer à tout.

JE ne m'étonne pas que Dieu vous épargne : vous êtes trop foible , pour être moins ménagé. Je vous avois bien dit qu'il ne vous feroit pas l'honneur de vous traiter si rudement que vous le craigniez. Ce ne sera pas un grand malheur , quand vous direz quelque mot un peu

vieux , & que deux ou trois personnes croiront que vous n'êtes pas un parfait modèle pour la pureté du langage. Ce qui iroit à des imprudences contre le secret , contre la charité , contre l'édification , ne doit jamais être permis. Ce qui iroit contre le sens commun , seroit trop fort. Si vous vous sentiez vivement pressé de ce côté-là , il faudroit m'avertir , & cependant suspendre : mais , pour les choses qui ne vont qu'à la politesse , ou qu'à certaines délicatesses de bienséance , je crois que vous devez vous livrer à l'esprit de simplicité & d'humiliation. Rien ne vous est si nécessaire , que de mourir à vos réflexions , à vos goûts , à vos vaines sensibilités sur ces bagatelles. Plus vous craignez de les sacrifier , plus le sacrifice en est nécessaire. Cette sensibilité est une marque d'une vie très-forte , qu'il faut arracher. Mais ne hésitez point avec Dieu. Vous voyez qu'il ne demande que ce que vous êtes convaincu vous-même , qu'il doit demander pour détruire votre orgueil.

N'envisagez point l'avenir : car on s'y égare & on s'y perd , quand on le regarde. Ne cherchez point à deviner jus-

qu'où Dieu vous poussera , si vous lui cédez toujours sans résistance. Ce n'est point par des endroits prévus qu'il nous prend : la prévoyance adouciroit le coup ; c'est par des choses que nous n'aurions jamais crues , & que nous aurions comptées pour rien. Souvent celles dont nous nous faisons des fantômes , s'évanouissent ; ainsi , nos prévoyances ne servent qu'à nous inquiéter. Obéissez chaque jour. L'obéissance de chaque jour est le véritable pain quotidien. Nous sommes nourris comme JESUS-CHRIST , de la volonté de son Père , que la providence nous apporte dans le moment présent. Ce pain céleste est encore la manne. On ne pouvoit en faire la provision. L'homme inquiet & défiant qui en prenoit pour le lendemain , la voyoit aussi-tôt se corrompre.

Ployez-vous à tout ce que l'on veut. Soyez souple & petit , sans raisonner , sans vous écouter vous-même , prêt à tout & ne tenant à rien ; haut , bas ; aimé , haï ; loué , contredit ; employé , inutile ; ayant la confiance , ou l'envie & le soupçon des gens avec qui vous vivez. Pourvu que vous n'ayez , ni hauteur ,
ni

ni sagesse propre , ni volonté propre sur aucune chose , tout ira bien. En voilà beaucoup : mais ce n'est pas trop. Soyez en silence le plus que vous pourrez. Nourrissez votre cœur , & faites jeûner votre esprit.

Personne n'entre plus sincèrement que moi dans vos vrais intérêts , & ne souhaite plus que vous soyez détaché de tout ce qui n'est point Dieu. Heureux qui a rompu avec soi , & qui n'est plus de ses propres amis ! On n'est fidèle à Dieu , qu'autant qu'on se manque à soi-même par le sacrifice de tout ce que la nature recherche. Paix , silence, simplicité , joye en Dieu & non dans les créatures , souplesse à tout dans les mains de Dieu !



L E T T R E C C X V I.

De ce qui donne la vraie discrétion avec les autres , & de ce qui nous fait tomber dans le défaut contraire.

P Our la discrétion , je n'en voudrois point que vous travaillassiez à l'acquérir par des efforts continuels de réflexion sur vous-même. Il y auroit à cela trop de gêne. Il vaut mieux se taire , & trouver la discrétion dans la simplicité du silence. Il ne faut pourtant pas tellement se taire , que vous manquiez d'ouverture & de complaisance dans les récréations : mais alors , il ne faut parler que des choses à peu près indifférentes , & supprimer tout ce qui peut avoir quelque conséquence. Il faut dans ces récréations ce que St. François de Sales appelle *joyeuseté* , c'est-à-dire , se réjouir , & réjouir les autres en disant des biens. C'est une science que Dieu vous donnera suivant le besoin. Vous deviendrez prudente , quand vous ne tiendrez plus à votre propre es-

prit. C'est celui de Dieu qui donne la véritable sagesse : le nôtre ne nous donne qu'une vaine composition , qu'un arrangement, qu'une apparence qui éblouit, qu'une fausse capacité. Quand on est bien simple & bien petit à force de s'être dépouillé de sa propre sagesse , on est revêtu de celle de Dieu, qui ne fait point de fautes, & qui ne nous en laisse faire, qu'autant que nous avons besoin d'être humiliés.

Ce qui produit nos indiscretions & nos fautes journalières, ce n'est pas l'esprit d'enfance & de simplicité chrétienne : au contraire, nous ne faisons encore des fautes, qu'à cause que nous sommes trop à nous-mêmes, trop attachés à notre propre raison, trop prompts à suivre les saillies de la nature, trop renfermés dans les petites industries d'une sagesse corrompue ; enfin trop timides à nous livrer à l'esprit de Dieu. Cet esprit nous feroit toujours taire ou parler selon le besoin présent, sans donner rien, ni à notre vivacité, ni à nos talens, ni à nos réflexions inquiètes sur nous-mêmes, ni à un certain desir de réussir qui gâte souvent les meilleures choses.

Hij

L E T T R E C C X V I I .

*Détours d'un amour propre subtil ,
& qui fait Jervir toutes ses déli-
cateſſes à repouſſer l'opération cru-
cifianſe de la main de Dieu , pour
le déraciner.*

JE vous laiſſe à Dieu , & je ſouhaite
que vous vous y laiſſiez auſſi. Oh , ſi
vous l'écoutez & ſi vous ne vous écou-
tiez point , quelle ſeroit votre paix ! Mais
vous commencez par prêter l'oreille aux
délicateſſes & aux dépits de l'amour pro-
pre. Cette infidélité manifeſte en attire
cent autres , qui ſont moins faciles à dé-
couvrir. Vous cherchez à vous étourdir
& à autorifer votre égarement. Vous vou-
lez vous ſouſtraire à la ſouffrance , com-
me ſi l'amour propre pouvoit échaper au
feu vengeur. Vous eſpérez du repos loin
de Dieu. Vous fermez votre cœur , &
vous employez toute votre induſtrie à re-
pouſſer la grace. Eh ! * *Qui eſt-ce qui a ré-
ſiſté à Dieu , & qui a eu la paix ?*

* Job. IX. vſ. 4.

Rendez-vous , revenez , hâtez-vous ; chaque moment de délai est une infidélité nouvelle. Mon cœur est bien serré : c'est en vous que je devrois trouver un vrai soulagement. O ma chère fille , laissez-vous dompter par l'esprit de grace. Souffrez que je vous représente ce qu'il me semble que Dieu veut que je vous mette devant les yeux. Le fonds que vous avez nourri dans votre cœur depuis l'enfance , en vous trompant vous-même , est un amour propre effréné & déguisé sous l'apparence d'une délicatesse & d'une générosité héroïque : c'est un goût de roman , dont personne ne vous a montré l'illusion. Vous l'aviez dans le monde , & vous l'avez porté jusques dans les choses les plus pieuses. Je vous trouve toujours un goût pour l'esprit , pour les choses gracieuses & pour la délicatesse profane , qui me fait peur. Cette habitude vous a fait trouver des épines dans tous les états. Avec un esprit très-droit & très-solide , vous vous rendez inférieure aux gens qui en ont beaucoup moins que vous. Vous êtes d'un excellent conseil pour les autres ; mais pour vous-même , les moindres bagatelles vous surmontent. Tout

vous ronge le cœur ; vous n'êtes occupée que de la crainte de faire des fautes , ou du dépit d'en avoir fait. Vous vous les grossissez par un excès de vivacité d'imagination ; & c'est toujours quelque rien qui vous réduit au desespoir. Pendant que vous vous voyez la plus imparfaite personne du monde , vous avez l'art d'imaginer dans les autres , des perfections dont elles n'ont pas l'ombre. D'un côté vos délicatesses & vos générosités , de l'autre vos jaloufies & vos défiances , sont outrées & sans mesure. Vous voudriez toujours vous oublier vous-même , pour vous donner aux autres ; mais cet oubli tend à vous faire l'idole , & de vous-même , & de tous ceux pour qui vous paroissez vous oublier. Voilà le fonds d'idolâtrie raffinée de vous-même , que Dieu veut arracher.

L'opération est violente , mais nécessaire. Allassez-vous au bout du monde pour soulager votre amour propre , vous n'en seriez que plus malade. Il faut ou le laisser mourir sous la main de Dieu , ou lui fournir quelque aliment. Si vous n'aviez plus les personnes qui vous occupent , vous en chercheriez d'autres bien-

tôt, sous de beaux prétextes ; & vous descendriez jusqu'aux plus vils sujets , faute de meilleurs : Dieu vous humilieroit même par quelque entêtement méprisable , où il vous laisseroit tomber ; l'amour propre se nourriroit des plus indignes alimens , plutôt que de mourir de faim.

Il n'y a donc qu'un seul véritable remède , & c'est celui que vous fuyez. Les douleurs horribles que vous souffrez , viennent de vous , & nullement de Dieu. Vous ne le laissez pas faire. Dès qu'il commence l'incision , vous repoussez sa main ; & c'est toujours à recommencer. Vous écoutez votre amour propre , dès que Dieu l'attaque. Tous vos attachemens faits par goût naturel , & pour flatter la vaine délicatesse de votre amour propre , se tournent pour vous en supplice. C'est une espèce de nécessité , où vous mettez Dieu de vous traiter ainsi. Allassez-vous au bout du monde , vous trouveriez les mêmes peines , & vous n'échapperiez pas à la jalousie de Dieu , qui veut confondre la vôtre en la démasquant. Vous porteriez par tout la plaie envenimée de votre cœur. Vous fuiriez en vain comme Jonas : la tempête vous engloutiroit.

Je veux bien prendre pour réel tout ce qui n'est que chimérique; eh bien, cédez à Dieu; & accoutumez-vous à vous voir telle que vous êtes. Accoutumez-vous à vous voir vaine, ambitieuse pour l'amitié d'autrui, tendant sans cesse à devenir l'idole d'autrui pour l'être de vous-même, jalouse & défiante sans aucune borne : vous ne trouverez à affermir vos pieds qu'au fond de l'abîme. Il faut vous familiariser avec tous ces monstres. Ce n'est que par là que vous vous désabuserez de la délicatesse de votre cœur. Il en faut voir sortir toute cette infection : il en faut sentir toute la puanteur. Tout ce qui ne vous seroit pas montré, ne sortiroit point; & tout ce qui ne sortiroit point, seroit un venin rentré & mortel.

Voulez-vous accourir l'opération ? Ne l'interrompez pas. Laissez la main crucifiante agir en toute liberté. Ne vous dérobez point à ses incisions salutaires. N'espérez pas de trouver la paix loin de l'oraison & de la communion. Il ne s'agit pas d'apaiser votre amour propre en l'épargnant, & en résistant à l'esprit de grâce : mais au contraire, il s'agit de vous livrer sans réserve à l'esprit de grace pour
n'épargner

n'épargner plus votre amour propre. Vous pouvez vous étourdir, vous enivrer pour un peu de tems, & vous donner des forces trompeuses, telles que la fièvre ardente en donne aux malades qui sont en délire : mais la vraie paix n'est que dans la mort. On voit en vous depuis quelques jours un mouvement convulsif, pour montrer du courage & de la gayeté avec un fonds d'agonie. O, si vous faisiez pour Dieu ce que vous faites contre, quelle paix n'auriez-vous pas ! O, si vous souffriez pour laisser faire Dieu, le quart de ce que vous vous faites souffrir pour l'empêcher de déraciner votre amour propre, quelle seroit votre tranquillité ! Je prie celui à qui vous résistez, de vaincre vos résistances, d'avoir pitié de cette force contre lui, qui n'est que foiblesse ; & de vous faire malgré vous, autant de bien que vous vous faites de mal. Pour moi, comptez que je vous poursuivrai sans relâche, & que je ne vous quitterai point. J'espère beaucoup moins de mes paroles & de mes travaux pour vous, que de ma peine intérieure & de mon union à Dieu dans le desir de vous rapprocher de lui.

Tome IV.

I

L E T T R E C C X V I I I .

La paix du cœur ne peut se trouver que dans le renoncement à nous & l'entier abandon à Dieu. Différence entre la sagesse que la grace donne , & celle qui vient du naturel.

JE me réjouis de vous savoir à la veille d'un grand sacrifice , où j'espère que vous trouverez la paix. Il la faut moins chercher par l'état extérieur , que par la disposition intérieure. Toutes les fois que vous voudrez prévoir l'avenir , & chercher des sûretés avec Dieu , il vous confondra dans vos mesures ; & tout ce que vous voudrez retenir , vous échappera. Abandonnez donc tout sans réserve. La paix de Dieu ne subsiste parfaitement , que dans l'anéantissement de toute volonté & de tout intérêt propre. Quand vous ne vous intéresserez plus qu'à la gloire de Dieu & à l'accomplissement de son bon plaisir , votre paix sera plus profonde que les abîmes de la mer , & elle

coulera comme un fleuve. Il n'y a que la réserve, le partage d'un cœur incertain, l'hésitation d'un cœur qui craint de trop donner, qui puisse troubler ou borner cette paix, immense dans son fond comme Dieu même. Vous êtes la vraie femme de Lot, qui par inquiétude & défiance regarde toujours derrière elle, pour voir ce qu'elle quitte. Ce que vous quittez n'est non plus bon à revoir, qu'à retenir. Il faut qu'il échape autant à vos yeux qu'à vos mains. L'incertitude de votre esprit, qui ne se tient pas assez ferme dans ce qu'on lui a décidé, vous donne bien des peines & à pure perte, & vous recule dans la voie de Dieu. Ce n'est pas avancer; c'est tourner dans un cercle de pensées inutiles.

On ne peut pas dire que vous soyez indocile; car personne n'a jamais moins résisté que vous aux vérités les plus fortes: mais votre docilité n'a d'effet, que quand on vous parle; & vous retombez bien-tôt dans vos incertitudes. Voici une espèce de crise, où il faut faire un vrai changement. Ne vous écoutez donc plus vous-même, & marchez hardiment après les décisions. C'est écouter la ten-

ration, que de s'écouter soi-même. De main vous ne ferez plus à vous : il y a déjà long-tems que vous ne devriez plus y être. Dieu vous prend tout à lui, & vous ne vous laissez pas assez prendre. Vous manquez de courage. C'est la fausse sagesse, c'est l'intérêt propre qui décourage l'ame. Dès que vous ne tiendrez plus qu'à la volonté de Dieu, vous ne craindrez plus rien, & rien ne retardera plus votre course. Laissez tomber tous les mouvemens naturels : par là vous vous épargnerez, au dedans beaucoup d'inquiétudes, & au dehors beaucoup d'indiscrétions.

Dieu vous veut sage, non de votre propre sagesse, mais de la sienne. Il vous rendra sage, non en vous faisant faire force réflexions ; mais au contraire, en détruisant toutes les réflexions inquiètes de votre fausse sagesse. Quand vous n'agirez plus par vivacité naturelle, vous serez sage sans sagesse propre. Les mouvemens de la grace sont simples, ingénus, enfantins. La nature impétueuse pense & parle beaucoup : la grace parle & pense peu ; parce qu'elle est simple, paisible, & recueillie au dedans. Elle s'accommo-

de aux divers caractères; elle se fait tout à tous; elle n'a aucune forme ni consistance propre, car elle ne tient à rien; mais elle prend toutes celles des personnes qu'elle doit édifier. Elle se proportionne, se rapetisse, se replie. Elle ne parle point aux autres selon sa propre plénitude, mais suivant leurs besoins présents. Elle se laisse reprendre & corriger. Sur tout, elle se tait, & ne dit au prochain que ce qu'il est capable de porter; au lieu que la nature s'évapore dans la chaleur d'un zèle inconsideré.

Je demanderai à Dieu qu'il fasse de vous comme de ce qui lui appartient sans réserve, & qu'il ne vous épargne en rien pour tirer sa gloire de vous. Malheur aux âmes foibles, timides & intéressées, que Dieu est obligé de ménager, & qui donnent des bornes à sa grace! Dieu ne régné point, quand il n'est le maître qu'à une certaine mesure. Son règne doit être d'un empire souverain, & tout autre est indigne de lui. Il faut que sa volonté se fasse sur la terre comme dans le Ciel. Tout ce qui n'est point dans cette pure désappropriation de toute volonté pour se sacrifier à celle de Dieu, n'étant point

purifié par le pur amour en cette vie , le fera en l'autre par le feu de la justice divine dans le Purgatoire.

L E T T R E C C X I X.

Dieu ne peut souffrir un partage entre lui & l'amour propre. La paix ne peut se trouver dans ce partage.

Rien n'est plus sincère , que la douleur que je ressens de votre état. Vos projets ne sont qu'illusion. Vous voulez retrouver Dieu en quittant l'oraison. Hélas ! L'oraison est Dieu même , ou du moins l'union avec lui. Vous voulez lui faire la loi , & ne vous plus donner à lui qu'à votre mode , pour adoucir votre souffrance. Espérez-vous qu'il sera content de ce partage de votre cœur ? Vous croyez que l'amour propre vous fera moins souffrir , quand vous lui céderez ; & vous ne voulez pas céder à l'amour de Dieu , de peur qu'il ne prenne trop sur l'amour propre. En vérité ce dessein est-il selon Dieu ? Prétendez-vous que Dieu

consente que la jalousie de son amour cède à la jalousie de l'amour propre ? Pré-tendez-vous que l'amour propre flaté & soulagé , en soit moins jaloux & moins tyrannique dans sa jalousie ? O que vous vous trompez , & que vous manquez à Dieu ! Est-ce donc là ce que vous lui avez promis tant de fois ? Est-ce là ce que l'amour sincère demande ? Voudriez-vous faire à une créature estimable , ce que vous faites à Dieu ? Voudriez-vous la quitter , pour soulager les dépits de votre amour propre ?

Si vous laissiez faire Dieu , vous souffririez infiniment moins. C'est dans les commencemens de vos peines , que vous pourriez ne vous écouter pas. Cette fidélité , qui vous seroit alors possible , vous attireroit une grace merveilleuse , & vous élargiroit le cœur. Faute d'agir ainsi , vous êtes toujours occupée des délicatesses de votre amour propre. Dieu jaloux de vous , vous livre à vous-même & à votre propre jalousie , pour vous montrer malgré vous , combien votre cœur , dont vous avez admiré le desinté-rêssément , est jaloux de son intérêt.

Rentrez dans le dessein de Dieu, Li

I iv

vrez-vous à lui sans condition. N'espérez plus rien de vous même : ce desespoir fera votre paix. Tout ce qui flatte l'amour propre, ne peut plus être de saison : c'est une douceur empoisonnée. Revenez avec docilité & petitesse au recueillement : vous aurez meilleur marché de Dieu que de vous. Ce n'est pas lui, c'est l'amour propre qui vous tourmente. C'est au tourment que vous vous livrez , en croyant le fuir. Plus on donne à l'amour propre , plus il exige. Il est insatiable & trompeur. Entre ces deux jalousies , pourquoi craignez-vous davantage celle de Dieu ? Elle est si juste , si sage , si miséricordieuse , si inésurée : celle de l'amour propre est aveugle , tyrannique , & sans bornes. Vous n'aurez point la paix , en flatant l'ennemi. Vous ne l'aurez qu'en donnant tout à Dieu seul : & en le laissant faire. O si vous aviez des yeux pour voir , & un cœur pour sentir le don de Dieu ! Tout cela vous étoit donné : mais vous n'en voulez plus.



LETTRE CCXX.

*La paix ne se trouve que dans
l'abandon absolu.*

L'Unique source de la paix, est l'abandon sans réserve. L'abandon ne permet plus de s'écouter volontairement. N'espérez point la paix, ni en écoutant les délicatesses de l'amour propre, ni en voulant fuir Dieu. Vous trouveriez dans les solitudes les plus éloignées tous les tourmens de l'amour propre, si vous y alliez pour vous soustraire aux jalousies de l'amour de Dieu, & pour flater celles de l'amour propre; mais livrez-vous à Dieu. Mettez tout au pis-aller. Supposez la vérité de toutes vos imaginations les plus fausses, & acceptez tout sans bornes. C'est dans ce désespoir qu'est la paix.

Encore une fois, l'acceptation simple & absolue de tout ce qui se présente de chimérique à votre esprit, fera votre paix. Dieu vous attend là : ce qui vous cause les plus violentes douleurs, ne vous les causera plus, quand vous l'aurez pleinement accepté sans aucun adoucissement. O que ne puis-je vous épargner ! Mais

Dieu veut tout , & l'amour propre est furieux. Paix, paix ! Dieu seul est la paix.

L E T T R E C C X X I.

*Sur ce qui donne la paix , & dans
quelle disposition on doit se tenir
sur les sacrifices que Dieu exige.*

VOUS voudriez être parfaite & vous voir telle ; moyennant quoi , vous seriez en paix. La véritable paix de cette vie doit être dans la vue de ses imperfections , non flatées & tolérées ; mais au contraire , condamnées dans toute leur étendue. On porte en paix l'humiliation de ses misères , parce qu'on ne tient plus à soi par amour propre. On est fâché de ses fautes plus que de celles d'un autre ; non parce qu'elles sont siennes , & qu'on y prend un intérêt de propriété ; mais parceque c'est à nous à nous corriger , à nous vaincre , à nous désapproprier , à nous anéantir pour accomplir la volonté de Dieu à nos dépens. Le tempérament convenable à votre besoin , est de vous rendre attentive & fidèle à toutes les vues

intérieures de vos imperfections qui vous viennent par le fonds , & de n'écouter jamais volontairement ses raisonnemens inquiets & timides , qui vous rejetteroient dans le trouble de vos anciens scrupules. Ce qui se présente à l'ame d'une manière simple & paisible , est lumière de Dieu pour la corriger : ce qui vous vient par raisonnement & par inquiétude , est un effet de votre naturel , qu'il faut laisser tomber peu à peu en se tournant vers Dieu avec amour.

Il ne faut non plus se troubler par la prévoyance de l'avenir , que par les réflexions sur le passé. Quand il vous vient un doute que vous pouvez consulter , faites-le. Hors de là , n'y songez que quand l'occasion se présente. Alors donnez-vous à Dieu , & faites bonnement le mieux que vous pourrez selon la lumière du moment présent.

Quand les occasions de sacrifice sont passées , n'y songez plus. Si elles reviennent , ne faites rien par le souvenir du moment passé : agissez par la pente actuelle du cœur. Pour les sacrifices que vous prévoyez , Dieu vous les montre de loin pour vous les faire accepter. Quand

l'acceptation est faite , tout est consommé pour ce moment. Si l'occasion réelle vient dans la suite , il faudra s'y déterminer , non par l'acceptation déjà faite par avance , mais suivant l'impression présente.

L E T T R E C C X X I I .

*La fidélité à découvrir ses misères ,
exerce à la simplicité & soulage
le cœur. Vanité du goût de l'esprit ,
& nécessité de le perdre. L'on souffriroit moins en s'abandonnant davantage.*

Vous ne m'avez rien dit , qui doive vous faire la moindre peine. Ce n'est point pour se soustraire à la souffrance qu'on explique son état ; c'est par pure & simple fidélité : c'est pour n'écouter point l'amour propre , qui voudroit sous de beaux prétextes cacher ses misères. Il est vrai seulement que cette simplicité , qui est selon Dieu , est souvent utile pour soulager le cœur , quoiqu'on ne la pratique pas en vue du soulagement. Si vous

ne conserviez pas au fond de votre cœur, une vaine estime de l'esprit, vous ne craindriez pas tant d'en manquer, & de n'en montrer pas autant que les autres : vous ne croiriez pas même que j'eusse ce grand goût de l'esprit, qui est si vilain, si corrompu, & si indigne de l'esprit de Dieu. J'ai toujours remarqué que l'estime de l'esprit est enracinée dans votre cœur, & que vous ne la laissez point tomber. C'est néanmoins ce que l'esprit de grace éteint le plus, quand on le laisse agir librement. Vivre d'oraison & d'amour, est incompatible avec ce goût dépravé de l'amour propre. Il ne s'agit point maintenant de vous confesser, mais de céder à Dieu avec petitesse pour vous calmer.

Je connois en vous les deux personnes que vous y voyez. Il faut souffrir l'une avec patience sans l'écouter volontairement : il faut que l'autre demeure dans la simplicité. *La communion, le silence, la souffrance*, comme vous le dites, sont ce qui lui convient. Quand elle a manqué, elle abandonne sa faute à Dieu, & se livre à lui en esprit d'amour. Vous souffririez beaucoup moins, si vous laissiez passer vos imaginations & vos sentimens invo-

lontaires, sans en faire aucun cas, & sans vouloir vous assurer de leur résister positivement. Cette résistance positive est une recherche de votre propre sûreté, & une activité d'amour propre, qui est contre votre grace. C'est ce travail douloureux que Dieu ne vous demande point ; il vous demande, au contraire, de le supprimer. Faut-il s'étonner que vous souffriez, quand vous vous donnez des contorsions continuelles pour vous assurer de voir ce que Dieu ne veut pas que vous puissiez voir en cette vie avec cette sûreté ? On n'a jamais la paix en lui résistant,

Faites ce que vous dites très-bien, & vous souffrirez moins. Quand vous craignez de manquer, abandonnez simplement le tout à Dieu. Un amour simple vous garantira bien plus du péché, que cet effort empessé où vous vous recherchez vous-même. Cette vaine crainte d'un péché imaginaire vous jette dans un état réel & affreux, où vous tentez Dieu, où vous ne vous occupez que de vous, où vous vous tuez, où vous vous mettez en tentation violente contre l'attrait de la grace. Ce n'est donc pas Dieu qui vous fait souffrir : au contraire, c'est malgré

lui que vous vous martyrisez vous-même.
O ma chère fille, cherchez la paix au lieu
où elle est. Vous la trouverez dans le
simple non-consentement à vos senti-
mens involontaires de jalousie, & dans
la patience à supporter ces sentimens hon-
teux.

LETTRE CCXXIII.

*Il n'appartient point à l'homme de
changer sa voie, & on ne dimi-
minue point sa souffrance, en ré-
sistant à Dieu.*

NOn, en vérité, je ne veux point
vous tourmenter. Je ne veux que
souffrir en pensant à vos souffrances. Eh !
qui est-ce qui voudroit plus que moi,
soulager votre cœur & le mettre en paix ?
J'espère seulement que Dieu sera plus fort
que vous, & qu'il vaincra vos résistan-
ces, J'espère que la jalousie prévaudra sur
la vôtre. Autant que la vôtre est injuste,
& ingénieuse pour vous accabler : autant
la sienne est-elle pure, juste, aimable, &
propre à vous rendre la paix,

Vous dites que vous allez changer de voie : mais ne savez-vous pas que le St. Esprit nous enseigne que * *La voie de l'homme n'est point à lui* ? Il ne lui appartient point de choisir la voie sur les prétendues convenances. Il doit suivre celle que l'attrait de grace lui marque , quoiqu'il lui en coûte. Mais encore , êtes-vous en droit de changer votre voie , parcequ'elle blesse la délicatesse de votre amour propre ? Eh ! On ne doit suivre une voie que pour mourir à l'amour propre même. La voie qui avance le plus cette mort douloureuse , est précisément celle que nous devrions préférer , s'il nous appartenait de faire aucun choix.

Vous voulez éviter la souffrance ; mais on ne l'évite jamais en résistant à Dieu ; au contraire , c'est en lui résistant , tantôt plus , tantôt moins , que vous souffrez tant. Vous vous en prenez à l'amour de Dieu , de tout ce que l'amour propre vous fait souffrir. Un malade doit-il s'en prendre au remède , des douleurs que son mal lui fait souffrir ? Il faut bien que l'opération du remède l'expose à la souffrance : mais la souffrance vient de la ma-

* Jer. X, v. 23.

ladie , que le remède ne peut déraciner sans quelque violence. D'ailleurs , c'est votre amour propre que vous écoutez , & qui est ingénieux pour inventer de faux sujets de peine. Voulez-vous , comme le Prophète Jonas , fuir devant la face du Seigneur pour n'exécuter pas ses ordres ? La Baleine vous engloutira plutôt , que de vous laisser échaper aux volontés de Dieu. J'espère qu'il ne vous abandonnera pas aux dépits & au desespoir de votre amour propre.

Si je vous ai blessée en vous disant vos vérités & vos défauts , ç'a été (Dieu le fait) contre mon intention. Pardonnez mon indiscretion en faveur de ma bonne volonté. Voudriez - vous être inexorable , si quelqu'un vous avoit fait les injures les plus atroces ? Je suis sûr que non. Quoi ! Devez - vous manquer à Dieu & lui résister , parce que j'ai fait une faute ? Je ne veux point la justifier : j'en laisse l'examen entre Dieu & vous , quand vous serez tranquille devant lui , & que vous aurez les yeux ouverts pour reconnoître la tentation de votre amour propre. Pour moi , je ne veux qu'avoir tort , qu'être confondu ,

& me corriger pour votre consolation. Je ne crains , ni ma confusion , ni ma peine. Je ne crains que votre infidélité & votre résistance à des graces infinies. Abandonnez - vous à Dieu : vos souffrances , loin d'augmenter , diminueront. Dieu en réglera la mesure sur celle des forces qu'il vous donnera. Défiez-vous , non de sa bonté , mais de votre amour propre.

LETTRE CCXXIV.

Le mal n'est pas dans les sentimens involontaires , mais dans ce qu'ajoutent les réflexions volontaires de l'amour propre.

Vous voulez appliquer le remède à l'endroit où le mal n'est point. Votre mal n'est point dans vos sentimens : il n'est que dans vos réflexions volontaires. Vos sentimens sont vifs , injustes , & contraires à la charité : mais la volonté n'y a aucune part ; & par conséquent ils ne sont point des péchés. Ce qui montre qu'ils ne sont pas volontaires , c'est

que la volonté ne s'attache que trop à les rejeter d'une façon positive & marquée : c'est que vous avez , par délicatesse d'amour propre, trop d'horreur de ces sentimens : c'est que cette horreur va jusqu'à vous troubler. Ainsi, vous vous en prenez à ce qui n'est que l'ombre du mal , & c'est le remède qui devient un mal véritable. Ce premier mal ne seroit qu'une simple douleur , comme celle des dents & de la colique : elle n'auroit rien de raisonné : ce seroit une amertume , une tristesse , une plaie douloureuse au travers du cœur. Mais ce qui la rend insupportable, c'est le desespoir de l'amour propre , que vous y ajoutez par vos réflexions. Vous ne faites que deviner , & deviner faux sur les autres ; que subtiliser sur vous , pour vous tourmenter pour des riens : ensuite , vous vous faites par réflexion , un second tourment du premier tourment déjà passé.

En laissant tout tomber , vous contenteriez Dieu tout d'un coup. C'est le plus grand sacrifice que vous lui puissiez faire , que celui de lui abandonner tout ce tourbillon de vaines pensées , & de revenir tout court à lui seul. Rien n'expiera tant

vos prétendus péchés d'amour propre, que le simple délaissement de vous-même. C'est le remède spécifique à l'idolâtrie de soi, que le délaissement de soi-même. Tout autre remède aigrit & envenime la plaie délicate du cœur, à force de la retoucher : c'est un dangereux remède contre l'amour propre, que de faire souvent l'anatomie de son propre cœur. Enfin, vous n'êtes point docile : & c'est de quoi vous devriez faire plus de scrupule, que de vos sentimens involontaires, dont je me charge devant Dieu.

L E T T R E C C X X V.

*Nécessité de mourir aux secours de la
part des hommes, que Dieu ne
donne que pour un tems.*

Dieu ne donne son esprit qu'à ceux qui le lui demandent avec douceur & petitesse. Rapetissez-vous donc, radoucissez votre cœur. Devenez un bon petit enfant, qui se laisse porter par tout où l'on veut, & qui ne demande pas même, où est-ce qu'on le porte. Pour moi,

je ne puis plus avoir l'honneur de vous voir : mais vous n'avez aucun besoin de moi , si vous avez le courage de ne rien décider , & de vous livrer à la volonté de ceux qui gouvernent. Il y avoit autrefois un solitaire qui s'étoit dépouillé du livre des Evangiles , & qui disoit : *Je me suis dépouillé de tout , même du livre qui m'a enseigné le dépouillement.* A quoi sert l'abandon que vous avez tant aimé ? N'est-ce pas une illusion , si on ne la pratique quand les occasions s'en présentent ? Je ne suis point comparable au livre sacré des Evangiles , où est la parole de vie éternelle : mais , quand je serois un Ange du ciel , au lieu que je ne suis qu'un indigne Prêtre , il ne faudroit se souvenir de moi , que pour se souvenir de ce que j'ai pu dire de bon.

Je ne vous ai jamais parlé que d'abandon sans réserve & de docilité enfantine. Je ne vous ai donc enseigné qu'à vous détacher de moi comme de tout le reste , & qu'à vous abandonner sans hésitation à la conduite de vos supérieurs. Ce seroit vous ôter de votre grace & de l'ordre de Dieu , que de vouloir vous donner encore des secours auxquels vous de-

vez mourir. Quand le tems de mourir à certains secours est venu, ces secours ne sont plus secours; ils se tournent en pièges. Au lieu d'être des moyens qui unissent à Dieu, ils deviennent un milieu humain entre Dieu & nous, qui nous arrête & nous empêche de nous unir immédiatement à lui. Je le prie de tout mon cœur, Madame, de vous donner l'esprit de foi & de sacrifice, dont vous avez besoin pour accomplir sa volonté. Personne ne vous honorera jamais plus parfaitement que moi.

L E T T R E C C X X V I.

Scrupules hors de saison, & comment y remédier.

EN vérité, je ne saurois vous exprimer toute ma douleur sur votre état. Les choses que vous vous reprochez, ne sont rien. Ce n'est pas l'esprit de Dieu, mais le vôtre, qui les rapelle. Dieu ne donne point de ces retours inquiets. Lors même qu'il nous montre nos fautes, il nous les représente avec douceur.

Il nous condamne & nous console tout ensemble. Il humilie sans troubler, & il nous tourne pour lui contre nous, de manière que nous avons la confusion de notre misère avec la paix la plus intime. Le Seigneur n'est point dans l'agitation.

Je suppose que le goût de la conversation vous a un peu entraînée, que vous avez donné trop de liberté à votre esprit, que l'amour propre a voulu prévaloir ; en un mot, je suppose tout ce que la vivacité & la délicatesse de vos scrupules peut vous exagérer. Hé bien, qu'en faut-il conclure ? Voulez-vous renoncer à toute société ? Voulez-vous fermer votre porte à vos meilleurs amis qui ont besoin de vous, & à ceux mêmes de qui vous êtes convaincue que vous avez besoin pour aller à Dieu ? Voulez-vous rejeter les consolations mêmes, sans lesquelles vous ne pouvez raisonnablement espérer de guérir votre corps abbattu & languissant ? Voulez-vous achever de vous épuiser dans une vie solitaire, qui mine votre tempérament, & ne vous laisse aucune ressource ? On dit que S. Bernard prêchant avec un grand succès, il se sentit flaté de vaine complaisance, &

fut sur le point de descendre de chaire. Mais l'esprit de Dieu lui fit connoître que c'étoit une subtile tentation de scrupule , qui l'allarmoît trop sur la tentation de vanité ; & il se répondit à soi-même , en continuant son sermon : Ce n'est point la vanité qui m'a fait monter ici ; elle a beau me flater , elle ne m'en fera pas descendre,

Supposé même que vous commettiez de véritables infidélités dans ces occasions, vous ne pouvez y renoncer. Il ne s'agit point de péchés mortels ni considérables : il ne s'agit que de ces fautes que l'amour propre renouvelle si souvent , & qu'on n'évite jamais entièrement en cette vie. Les occasions que vous voudriez quitter , sont nécessaires & de providence. Elles entrent dans votre vocation. En les retranchant , vous vous rendriez responsable de la chute d'autrui , & de votre propre dommage spirituel. Vous vous fermeriez le cœur , vous vous le dessécheriez.

De plus , ne croyez pas qu'au sortir de telles conversations , Dieu se retire de vous pour vous punir , & qu'il vous prive des graces de l'oraison. Non : c'est vo-

tre

te scrupule seul qui, en vous agitant & en vous occupant de vos prétendues fautes, vous trouble, vous fait agir contre l'attrait de simplicité & de paix, vous dérobe la présence de Dieu, & fait tarir la source des graces sensibles dans votre intérieur. N'écoutez point vos vains scrupules : tâchez de vous calmer : accoutumez-vous à compter pour rien ce qui ne mérite point de vous distraire de Dieu. N'admettez d'autre regret de telles fautes, que celui que la paisible présence de Dieu vous inspirera. Vous verrez que cette privation des douceurs de l'oraison vous vient, non de Dieu qui veuille vous punir de vos conversations : mais au contraire de vos retours sur vous-même, par lesquels vous vous desséchez & résistez à l'esprit de grace.

Je dois vous dire devant Dieu, que je ne connois point d'état plus dangereux, ni plus opposé à la perfection, que l'extrémité où vous voudriez vous jeter pour être parfaite. La véritable conduite des âmes de grace, est simple, paisible, commune à l'extérieur, éloignée des extrémités. Vous êtes scrupuleuse sans mesure pour des vétilles qui n'ont besoin

que d'un seul remède , qui est de les laisser passer sans y songer ; & vous ne faites aucun scrupule de tuer votre corps, de dessécher votre intérieur , de résister à votre grace , d'être indocile , & de vous ronger de scrupules qu'on ne pourroit souffrir à un enfant de sept ans. Au nom de Dieu croyez moi , & essayez de passer par dessus vos peines touchant les conversations & autres choses semblables. Si vous pouvez parvenir à n'y avoir volontairement aucun égard , vous sentirez la liberté des enfans de Dieu ; & loin de perdre votre oraison , vous la verrez plus forte & plus intime. Il suffit de s'arrêter , quand l'esprit de grace fait voir paisiblement , que ce qu'on diroit n'est pas au goût de Dieu ; & qu'à se condamner en paix , quand on a fait la faute de ne s'arrêter pas ; après quoi , il faut aller bonnement son chemin. Tout ce que vous y mettez de plus , est de trop ; & c'est ce qui forme un nuage entre Dieu & vous.



LETTRE CCXXV-III.

Les scrupules d'un amour propre qui veut toujours être content de soi, & la recherche des goûts sensibles dans le service de Dieu, sont contraires à la vie de foi, & même à la vraie raison.

Vous avez deux choses qui s'entre-soutiennent, & qui vous font des maux infinis : l'une est le scrupule, enraciné dans votre cœur depuis votre enfance, & poussé jusqu'aux derniers excès pendant tant d'années ; l'autre est votre attachement à vouloir toujours goûter & sentir le bien. Le scrupule vous ôte souvent le goût & le sentiment de l'amour, par le trouble où il vous jette. D'un autre côté, la cessation du goût & du sentiment réveille & redouble tous vos scrupules ; car vous croyez ne rien faire, avoir perdu Dieu & être dans l'illusion, dès que vous cessez de goûter & de sentir la ferveur de l'amour. Ces deux choses devroient au moins servir à vous convain-

Lij

cre de la grandeur de votre amour propre.

Vous-avez passé votre vie à croire que vous étiez toujours toute aux autres , & jamais à vous-même. Rien ne flatte tant l'amour propre , que ce témoignage qu'on se rend intérieurement à soi-même , de n'être jamais dominé par l'amour propre , & d'être toujours occupé d'une certaine générosité pour le prochain. Mais toute cette délicatesse qui paroît pour les autres , est dans le fond pour vous-même. Vous vous aimez , jusqu'à vouloir sans cesse vous savoir bon gré de ne vous aimer pas. Toute votre délicatesse ne va qu'à craindre de ne pouvoir pas être assez contente de vous-même. Voilà le fond de vos scrupules. Vous en pouvez découvrir le fond par votre tranquillité sur les fautes d'autrui. Si vous ne regardiez que Dieu seul & sa gloire , vous auriez autant de délicatesse & de vivacité sur les fautes d'autrui que sur les vôtres.

Mais c'est le *moi* qui vous rend si vive & si délicate. Vous voulez que Dieu , aussi-bien que les hommes , soient contents de vous , & que vous soyez toujours contente de vous-même dans tout

te que vous faites par rapport à Dieu. D'ailleurs , vous n'êtes point accoutumée à vous contenter d'une bonne volonté toute sèche & toute nue. Comme vous cherchez un ragôût d'amour propre , vous voulez un sentiment vif , un plaisir qui vous réponde de votre amour , une espèce de charme & de transport. Vous êtes trop accoutumée à agir par imagination, & à supposer que votre esprit & votre volonté ne font point les choses , quand votre imagination ne vous les rend pas sensibles. Ainsi , tout se réduit chez vous à un certain saisissement , semblable à celui des passions grossières , ou à celui que causent les spectacles. A force de délicatesse , on tombe dans l'extrémité opposée , qui est la grossièreté de l'imagination.

Rien n'est si opposé , non seulement à la vie de pure foi , mais encore à la vraie raison. Rien n'est si dangereux pour l'illusion , que l'imagination à laquelle on s'attache pour éviter l'illusion même. Ce n'est que par l'imagination qu'on s'égare. Les certitudes qu'on cherche par l'imagination , par goût & par sentiment , sont les plus dangereuses sources du fa-

natisme. Il faut prendre le goût sensible quand Dieu le donne, comme un enfant prend la mammelle quand la mère la lui présente : mais il faut se laisser fevrer, quand il plaît à Dieu. La mère n'abandonne & ne rejette point son enfant, quand elle lui ôte le lait pour le nourrir d'un aliment moins doux & plus solide. Vous savez que tous les Saints les plus expérimentés ont compté pour rien l'amour sensible, & même les extases, en comparaison d'un amour nu & souffrant dans l'obscurité de la pure foi : autrement, il ne se feroit jamais ni épreuve ni purification dans les ames : le dépouillement & la mort ne se feroient qu'en paroles, & on n'aimeroit Dieu qu'autant qu'on sentiroit toujours un goût délicieux & une espèce d'ivresse en l'aimant. Est-ce donc là à quoi aboutit cette délicatesse, & ce desintéressement d'amour dont on veut se flater ?

Voilà, Madame, le fonds vain & corrompu que Dieu veut vous montrer dans votre cœur. Il faut le voir avec cette paix & cette simplicité qui font l'humilité véritable. Etre inconsolable de se voir imparfait, c'est un dépit d'orgueil & d'a-

mour propre : mais voir en paix toute son imperfection sans la flater ni tolérer ; vouloir la corriger , mais ne s'en dépit-ter point contre soi-même ; c'est vouloir le bien pour le bien même & pour Dieu qui le demande , sans le vouloir , pour s'en faire une parure , & pour contenter ses propres yeux.

Pour venir à la pratique, tournez vos scrupules contre cette vaine recherche de votre contentement dans les vertus. Ne vous écoutez point vous-même : demeurez dans votre centre, où est votre paix. Prenez également le goût & le dégoût. Quand le goût vous est ôté ; aimez sans goûter & sans sentir , comme il faut croire sans voir & sans raisonner.

Sur tout ne me cachez rien. Votre délicatesse, qui paroît si régulière, se tourne en irrégularité : rien ne vous éloigne tant de la simplicité, & même de la franchise. Elle vous donne des duplicités & des replis que vous ne connoissez pas vous-même. Dès que vous vous sentez hors de votre simplicité & de votre paix, avertissez-moi. L'enfant, dès qu'il a peur, se jette sans raisonner au cou de sa mère. Si vous ne pouvez me parler , au moins

L iv

dites-moi que vous ne le pouvez pas ,
afin que je rompe malgré vous les gla-
ces , & que j'exorcize le Démon muet.

LETTR E CCXXVIII.

*Pureté & utilité de la direction qui
ne flate pas.*

JE prie Dieu de vous faire sentir com-
bien vos réflexions vous trompent , &
combien je suis éloigné de cette sèche-
resse & de cette indifférence pour vous ,
que vous croyez voir en moi. Supposé
même que je fusse tel que vous le croyez ,
vous ne devriez pas hésiter un moment
à suivre le choix de Dieu , & à recevoir
ses dons par le canal qu'il auroit choisi.
Le canal n'en seroit que plus pur à votre
égard , & que plus sur pour vous porter
la grace sans mélange. Votre délicatesse
ne seroit qu'une tentation d'amour pro-
pre qu'il faudroit rejeter ; & vous de-
vriez reconnoître à cette marque , com-
bien vous êtes encore trop sensible aux
choses auxquelles il faut mourir.

La direction n'est point un commer-

ce où il doit entrer rien d'humain , quelque innocent & régulier qu'il soit. C'est une conduite de pure foi , toute de grace , de fidélité & de mort à soi-même. Qu'importe que la médecine céleste soit dans un vase d'or ou dans un vase d'argile , pourvu qu'il soit présenté de la main de Dieu , & qu'il contienne ses dons ? Si j'agis sans goût & avec répugnance , par pure fidélité , Dieu en fera plus purement & plus efficacement en moi pour vous. Que voulez-vous , si-non Dieu seul ? Ne vous suffit-il pas ? Voulez-vous lui faire la loi pour rejeter ses dons , à moins qu'il ne les fasse passer par une personne qui suive son goût & qui contente votre amour propre ? Peut-on voir une tentation plus marquée que celle-là ? Reconnoissez une miséricorde infinie en Dieu , qui veut par cet endroit vous convaincre d'un fonds d'amour propre très-vif & très-rafiné. N'est-ce pas un grand bonheur que vous nous ayez découvert votre peine ? Vous ne pourriez jamais bien juger toute seule de votre cœur là-dessus. Je conclus que , supposé même que je sois disposé comme vous l'avez cru , vous n'en devez être que plus fidèle , & plus

constante à vous assujettir à l'instrument que Dieu emploie pour vous exercer , & pour vous faire mourir à vous-même. Eh ! Peut-il y avoir rien de plus propre à opérer la mort , que la docilité pour un homme qui ne donne aucun aliment à la vie de l'amour propre ? Reconnoissez donc en simplicité devant Dieu , l'excès de la tentation , puisque ce qui vous soulève & vous déconcerte , n'est qu'une peine de la nature, qui ne trouve point de quoi se nourrir , & qui voudroit un appui flatteur.

Plusieurs saintes ames se sont laissé condamner injustement par leurs Directeurs prévenus. Elles leur ont laissé croire qu'elles étoient hypocrites , & elles sont demeurées humbles & dociles sous leur conduite. Pourquoi faut-il que vous soyez si vive sur une prévention infiniment moindre , & que je ne cesse de vous désavouer devant Dieu ? En vérité , Dieu permet en cette occasion , que tout le venin de votre amour propre se montre au dehors , afin qu'il sorte de votre fond , & que votre cœur en soit vuïdé. Vous ne l'auriez jamais pu bien connoître autrement.

Je voudrois bien vous aller voir ; mais

je n'en ai pas le tems. Il faut que je confère avec le Chapitre pour un procès que j'expédie ; que j'écrive des lettres, que j'examine un compte. O que la vie seroit laide dans un détail si épineux, si la volonté de Dieu n'embellissoit toutes les occupations qu'il nous donne ! C'est être libre , que de consentir à ne l'être pas pour porter un joug si aimable. Il vaut mieux essuyer des chicanes dans l'ordre de Dieu, que d'être dans la plus sublime contemplation de Dieu-même sans son ordre. On retrouve Dieu, en paroissant le perdre pour lui obéir.

Pour vous , vous êtes dans la liberté entière que donnent le silence & la solitude. Jouissez-en en pleine paix. Mais malheur à quiconque est avec soi-même ! Il n'est plus seul. Il n'y a plus de vrai silence , dès qu'on s'écoute. Après s'être écouté, on se répond ; & dans ce dialogue du subtil amour propre ; on fait taire Dieu. La paix est pour vous dans une simplicité très-délicate. Il me tarde de vous aller voir au desert de la Thébàide.

L E T T R E C C X X I X.

L'amour de Dieu tourne la vue de nos imperfections en humiliation profonde , mais paisible & sans trouble.

L Es moindres commencemens de peine me font peur pour vous. Ce n'est pas la peine que je crains ; mais l'infidélité qui la fait écouter. Au nom de Dieu , ne vous y laissez pas aller , & demeurez dans cette heureuse simplicité , dont la paix est le centuple promis dès cette vie. Sur tout n'interrompez point vos communions. Mandez-moi , s'il vous plaît , comment votre cœur est aujourd'hui. Tandis qu'on ne peut supporter avec paix les imperfections où l'on est tombé , c'est un reste d'amour propre soulevé , & dépité de ne se trouver point parfait. Au contraire , l'amour de Dieu donne une humiliation profonde , mais paisible & sans trouble , parcequ'elle est exemte de tous les dépits de l'orgueil. L'amour propre gâte tout , quand il veut racommo-

der le passé. Il voudroit faire de belles choses , & prendre sur lui plus qu'il ne pourroit porter. Il cherche à flater les hommes , pour se flater soi-même par un subtil contrecoup ; & il le veut faire contre l'attrait de Dieu , parce qu'il craint moins de résister secretement à Dieu sous de beaux prétextes , que de choquer les hommes en manquant de délicatesse & de régularité. Si vous voulez faire crever toute la grandeur de l'amour propre par une véritable petitesse , tâchez quand vous verrez M....., de lui montrer à nu la misère de votre cœur ; & de lui dire ce que vous ne pouvez plus faire , en ajoutant tout ce que vous ne pouvez lui offrir sans sortir de vos bornes,

Mon Dieu , qu'il y auroit du plaisir à vous voir tranquille , simple , desoccupée de vos retours & de vos vaines délicatesses sur vous-même ! Vous faites votre trouble & votre supplice , Dieu seroit alors votre paix & votre consolation. Vous le quittez à toute heure contre son attrait , pour discourir avec vous-même sur vos fautes. Hé bien ! supposons ces fautes ; qu'y a-t'il à faire ? Les réparer par l'amour , dans l'oubli de tout amour pro-

pre. Le trouble ne répare rien & gâte tout. L'oraison Dominicale efface les péchés veniels : par où le fait-elle ? C'est par l'amour , qui dit : *Notre Père qui êtes au ciel*. Aimez ce père. Dites-lui , que sa volonté se fasse ; & toutes ces fautes qui vous troublent , seront consumées dans le feu de l'amour. Comparez ce qui vous occupe , à Dieu qui voudroit vous occuper. Il veut que vous soyez toute pleine de lui ; & vous l'interrompez indignement en repassant sans cesse tout ce que vous avez , non pas voulu & cru , mais rêvé & songé. O quelle infidélité , dont vous ne faites aucun scrupule ! Vous coulez le moucheron , & vous avalez le chameau. Dieu ne peut rien faire en vous , parceque vous préférez votre imagination à la grace , & à la conviction intime de votre conscience. Vous me dites toujours ; *que ferai-je ?* Ce que vous ne faites point , & ne voulez pas faire. C'est de l'aïsser tomber la tentation dès la première pointe : c'est de dire tout : c'est de ne douter jamais volontairement , ni de ce qu'on vous dit , ni du secours de Dieu pour l'exécuter ; c'est de vouloir faire , quand vous n'avez point de goût conso-

tant & quand vous êtes obscurcie, comme quand vous êtes dans la lumière & la consolation. Croyez ; & il vous sera donné selon votre foi. Ecoutez Dieu, & vous n'écouteriez plus vos imaginations. Que ne donneroie-je point, pour vous voir enfin respirer dans la liberté des enfans de Dieu !

LETTRE CCXXX,

Avantage de souffrir sans se troubler.

JE souhaite que la fidélité à n'écouter point les réflexions de l'amour propre, vous mette en paix ; alors on souffre sans trouble. C'est le trouble, & non la souffrance, qui nuit à l'ame. La souffrance sans trouble profite toujours. C'est la douleur paisible des ames du Purgatoire. Mais le trouble est une double peine. C'est une peine que la volonté repousse, & qu'elle augmente en la repoussant : c'est une peine qui vient de résistance à Dieu, & qui, loin d'être utile, est nuisible.

La douleur , quand elle est seule , ne déplaît jamais à Dieu : au contraire , elle purifie l'ame , & est très agréable à Dieu , quand elle ne porte à aucune infidélité. La douleur même n'est jamais si violente ni si longue , quand elle est sans résistance à la grâce : car , dès que la volonté ne lui résiste point , elle est sans trouble ; & de plus , elle ne dure pas , parceque Dieu ne la donne que pour rompre la propre volonté : ainsi dès que la volonté propre est rompue , Dieu finit l'épreuve qui n'étoit destinée qu'à opérer la désappropriation. On désarme Dieu en lui cédant. La non-résistance est le remède à tous nos maux, Livrez tout à Dieu sans bornes & sans condition. Il ne faut pas le faire pour en avoir meilleur marché ; mais il est pourtant vrai que c'est ce qui modère & abrège les peines,



L E T T R E

LETTRE CCXXXI.

*Simplicité, paix : être avec Dieu,
& l'écouter.*

Rien ne me donne tant de joie que de vous voir simple & paisible. La simplicité ramène le Paradis terrestre. On n'a pas de grands plaisirs, & on souffre des peines; mais on ne veut point les plaisirs qu'on n'a pas, & on veut les peines qu'on a. Cet accord du cœur avec lui-même, avec cette exemption des craintes & des desirs cuisans de l'amour propre, font un rassasiement de volonté, qui est au dessus de toute joie d'ivresse. Demeurez dans votre Paradis terrestre, & gardez-vous bien d'en sortir par une vaine espérance de discerner le bien d'avec le mal.

On n'est jamais moins seul, que quand on est dans la seule bonne société avec l'ami fidèle. On n'est jamais moins abandonné, que quand on est porté dans les bras du Tout-puissant. Rien n'est si touchant, que les secours immédiats de Dieu.

Tome IV.

M

Ce qu'il nous donne par le canal de ses créatures, ne tire aucune vertu de ce vil & stérile canal : c'est la source qui donne tout. Ainsi quand la source coule immédiatement dans le cœur, on est bien éloigné d'avoir besoin du canal. Il ne feroit qu'un entre-deux. * *Dieu avoit parlé à son ancien peuple par l'organe des Prophètes : mais enfin, dit Saint Paul, il nous a parlé lui-même en son Fils.* Falloit-il alors regretter la foible voix des Prophètes ? O que la communication immédiate est pure & puissante ! D'ailleurs elle est certaine, toutes les fois que la providence retranche les canaux.

Ne vous écoutez point, & vous n'écouteriez pas l'amour propre ; car c'est l'amour propre qui raisonne, qui murmure, qui fait le scrupuleux, & qui nous occupe de nous, sous prétexte de nous occuper de Dieu. Vous serez en paix & au large, si vous n'écoutez point la tentation.

* Heb. I. VI. 1. 2.



LETTRE CCXXXII.

*Circoncision spirituelle & ses effets.
S'oublier soi-même.*

L'Empressement pour servir les autres, ne vient souvent que d'une générosité humaine, & d'un raffinement d'amour propre. Le même amour propre qui seroit empressé, se tourneroit bientôt au dépit & au desespoir. La vraie charité est simple & égale pour le prochain, parcequ'elle est humble & sans retour sur soi. Tout ce qui n'est point cet amour pur, doit être circoncis.

C'est la circoncision du cœur, qui nous rend les enfans & les héritiers de la foi d'Abraham, pour aller comme lui sans savoir où, hors de notre patrie terrestre. O le beau partage que de quitter tout & de se livrer à la jalousie de Dieu, qui est le couteau de la circoncision ! Notre main ne fait jamais en nous que des retranchemens superficiels. Nous ne nous connoissons pas nous-mêmes, & nous ne savons pas où il faut frapper. Les en-

M ij

droits où notre main frappe , ne sont jamais ceux où Dieu veut couper. L'amour propre nous arrête toujours la main , & se fait épargner : il ne coupe jamais jusqu'au vif sur lui-même. De plus , il y a toujours un choix propre , & une préparation de l'amour propre dans ce choix , qui amortit le coup. Mais quand la main de Dieu vient , elle donne des coups imprévus : elle fait choisir précisément les jointures pour diviser l'ame d'avec elle-même : elle ne laisse rien d'intime qu'elle ne pénètre. Alors , c'est l'amour propre qui est le patient. Il faut le laisser crier. Le grand point est , de ne se remuer pas sous la main de Dieu , de peur de faire un contretems , & de retarder son opération détruisante. Il faut demeurer immobile sous le couteau. C'est tout faire , que d'être fidèle à ne repousser aucun coup. On n'agit jamais tant , que quand la volonté veut ne résister point à Dieu : car toute notre action utile est dans la volonté. Les ames sont merveilleusement purifiées dans le Purgatoire , par leur simple non-résistance à la main de Dieu qui les fait souffrir. Que votre volonté veuille simplement ne résister point : c'est

assez : Dieu fera son ouvrage de destruction. Portez vos misères & les coups de Dieu : c'est tout ce qu'il demande.

J'aime fort St. Jean, qui s'est sans cesse oublié pour ne penser qu'à JESUS-CHRIST : il le montrait : il n'étoit que la voix destinée à l'annoncer : il lui renvoyoit tous ses disciples : aussi étoit-il par là bien plus que par sa vie solitaire & pleine d'austerité, *le plus grand d'entre les enfans des femmes.* Oubliez-vous, & vous serez Jean au désert.

LETTRE CCXXXIII.

Fidélité à laisser tomber tout ce qui trouble le silence intérieur. Indulgence pour les défauts d'autrui.

Vous voulez bien, M., que je vous demande de vos nouvelles & de celles de tout ce qui vous touche le plus. Etes-vous simple & uni en tout ? L'extérieur est-il aussi abandonné à Dieu, que l'intérieur ? Etes-vous dans un recueillement sans activité, qui consiste dans la fidélité à la grace pour laisser

tomber ce qui vient de la nature , & qui trouble le silence du fond ; faute de quoi, on ne peut point écouter Dieu.

N... est véritablement bon , quoiqu'il ait ses défauts ; mais qui est-ce qui n'en a pas ? Et que seroit-ce , si nous n'en avions pas : puisqu'étant accablés des nôtres que nous ne corrigeons point , nous sommes néanmoins si délicats & si impatiens contre ceux du prochain ? Rien ne peut nous rendre indulgens : puisque notre propre misère incorrigible , ne modère point la sévérité de notre critique contre les autres. Nous faisons plus pour les autres en nous corrigeant , qu'en voulant les corriger. Demeurez en paix, M. ; laissez tout écouler , comme l'eau sous les ponts. Demeurez dans le secret de Dieu , qui ne s'écoule jamais.



LETTRE CCXXXIV.

L'oubli de soi est la source de la paix, de même que l'amour propre & le raport de tout à nous-mêmes, sont la source du trouble.

SOyez simple, petite & livrée à l'esprit de grace, comme il est dit des Apôtres : la paix en sera le fruit. Il n'y a que vous seule qui puissiez troubler votre paix : les croix extérieures ne la troubleront jamais. Vos seules réflexions d'amour propre peuvent interrompre ce grand don de Dieu. Ne vous en prenez donc jamais qu'à vous-même, du mal que vous souffrirez au-dedans. Vous n'avez aucun autre mal que celui du faux remède. Je souhaite fort que votre cœur soit dans la paix de pur abandon, qui est une paix sans bornes & inaltérable : mais non pas dans la paix qui dépend des appuis recherchés & apperçus.

Ce que je vous desiré plus que tout le reste, est un profond oubli de vous-même. On veut voir Dieu en soi : & il faut

ne se voir qu'en Dieu. Il faudroit ne s'aimer que pour Dieu, au lieu qu'on tend toujours, sans y prendre garde, à n'aimer Dieu que pour soi. Les inquiétudes n'ont jamais d'autre source que l'amour propre : au contraire, l'amour de Dieu est la source de toute paix. Quand on ne se voit plus qu'en Dieu, on ne s'y voit plus que dans la foule, & que des yeux de la charité, qui ne trouble point le cœur.

Il n'y a jamais que l'amour propre qui s'inquiète & qui se trouble. L'amour de Dieu fait tout ce qu'il faut d'une manière simple & efficace, sans hésiter : mais il n'est, ni empressé, ni inquiet, ni troublé. L'Esprit de Dieu est toujours dans une action paisible. Retranchez donc tout ce qui iroit plus loin, & qui vous donneroit quelque agitation. * *Le parfait amour chasse la crainte.* Calmez votre esprit en Dieu, & que l'esprit calmé prenne soin de rétablir le corps. Retirez-vous en celui qui tranquillise tout, & qui est la paix même. Enfoncez-vous en lui, jusqu'à vous y perdre & à ne vous plus trouver.

C'est dans l'oubli du *moi* qu'habite la paix. Par tout où le *moi* rentre, il met le

* 1. Jean IV. v. 18.

cœur en convulsion, & il n'y a point de bon antidote contre ce venin subtil. Heureux qui se livre à Dieu sans réserve, sans retour, sans songer qu'il se livre !

Je prie Dieu qu'il parle lui-même à votre cœur, & que vous suiviez fidèlement ce qu'il vous dira. Ecouter & suivre sa parole intérieure de grace, c'est tout. Mais pour écouter, il faut se taire : & pour suivre, il faut céder.

Je vous souhaite la paix du cœur & la joie du St. Esprit. Toute pratique de vertu, & toute recherche de sûreté, qui ne s'accorde point avec cette paix humble & recueillie, ne vient point de Notre-Seigneur.

Que faire dans tous les fâcheux évènements qui nous arrivent ? Se consoler, perdre en paix ce que la providence nous ôte, & ne tenir qu'à celui qui est jaloux de tout. En perdant tout de la sorte, on ne perd jamais rien. La jalousie, qui est si tyrannique & si déplacée dans les hommes, est en sa place en Dieu. Là elle est juste, nécessaire, miséricordieuse. En ne nous laissant rien, elle nous donne tout.

N... a de grandes croix : mais il les lui faut aussi grandes qu'il les a. Il n'y a

Tome IV.

N

que Dieu qui sache bien prendre la mesure à chacun de nous. Vous en prendriez trop en un sens, & trop peu en un autre : trop sur votre santé & votre courage naturel, mais trop peu sur votre délicatesse. Toutes ces mesures sont fausses. Il n'y a qu'à laisser faire Dieu : c'est profondément couper dans le vif, que de ne retenir rien de ce qu'il ôte, sans vouloir retrancher ce qu'il ne retranche pas. Ce qu'on ajoute, n'est pas un retranchement véritable : c'est, au contraire, une recherche déguisée : car c'est pour se donner une vie fine & cachée, qu'on pratique une mort extérieure & consolante.

La simplicité de l'amour porte avec soi quelque chose qui se suffit à soi-même, & qui est un commencement de béatitude. Malheur à qui trouble cette simplicité par des réflexions d'amour propre !

Dieu prend plaisir à déranger tout : & ce dérangement vaut mieux que tous les plans de notre sagesse. Il fait bien où il attend chaque homme ; & il l'y mène, lors même que cet homme semble lui échapper.

LETTRE CCXXXV.

*Ne se point rebuter des imperfections
des hommes , & ne presser ceux
que Dieu veut que nous aidions ,
qu'à proportion de ce qu'il leur
donne.*

JE suis bien fâché de tous les mécomptes
que vous trouvez dans les hommes :
mais il faut s'accoutumer à y chercher
peu : c'est le moyen de n'être jamais mé-
compté. Il faut prendre des hommes ce
qu'ils donnent, comme des arbres les fruits
qu'ils portent : il y a souvent des arbres ,
où l'on ne trouve que des feuilles & des
chenilles. Dieu supporte & attend les hom-
mes imparfaits , & il ne se rebute pas
même de leurs résistances. Nous devons
imiter cette patience si aimable , & ce
support si miséricordieux. Il n'y a que l'im-
perfection qui s'impatiente de ce qui est
imparfait : plus on a de perfection , plus
on supporte patiemment & paisiblement
les imperfections d'autrui, sans la flater.
Laissez ceux qui s'érigent un tribunal

Nij

dans leur prévention. Si quelque chose les peut guérir, c'est de les laisser aller à leur mode, & de continuer à marcher de notre côté devant eux, avec une simplicité & une petitesse d'enfant.

Ne pressez point N.... Il ne faut demander, qu'à mesure que Dieu donne, Quand il est serré, attendez-le, & ne lui parlez que pour l'élargir : quand il est élargi, une parole fera plus que trente à contre-tems. Il ne faut ni semer ni labourer, quand il gèle & que la terre est dure. En le pressant, vous le décourageriez. Il ne lui en resteroit qu'une crainte de vous voir, & une persuasion que vous agissiez par vivacité naturelle pour gouverner. Quand Dieu voudra donner une plus grande ouverture, vous vous tiendrez toujours toute prête pour suivre le signal, sans le prévenir jamais. C'est l'œuvre de foi, c'est la patience des Saints. Cette œuvre se fait au dedans de l'ouvrier, en même tems qu'au dehors sur autrui : car celui qui travaille, meurt sans cesse à soi, en travaillant à faire la volonté de Dieu dans les autres.

LETTRE CCXXXVI.

Langueur de l'ame ; sa source & son remède.

MA vie est triste & sèche comme mon corps : mais je suis dans je ne sai quelle paix languissante. Le fond est malade , & il ne peut se remuer sans une douleur sourde. Nulle sensibilité ne vient que d'amour propre : on ne souffre qu'à cause qu'on veut encore. Si on ne vouloit plus rien , que la seule volonté de Dieu , on en seroit sans cesse rassasié , & tout le reste seroit comme du pain noir , qu'on présente à un homme qui vient de faire un grand repas. Si la volonté présente de Dieu nous suffisoit , nous n'entendrions point nos desirs & nos curiosités sur l'avenir. Dieu fera sa volonté , & il ne fera point la nôtre : il fera fort bien. Abandonnons lui , non seulement toutes nos vues humaines , mais encore tous nos souhaits pour sa gloire , attendue selon nos idées. Il faut le suivre en pure foi & à tâtons. Quiconque veut voir,

N iij

désire, raisonne, craint & espère pour soi & pour les siens. Il faut avoir des yeux comme n'en ayant pas : aussi bien ne servent-ils qu'à nous tromper & qu'à nous troubler. Heureux le jour, où nous ne voulons pas prévoir le lendemain.

L E T T R E C C X X V I I.

Se laisser déposséder de soi-même par ce qui nous vient de la part des autres, & par une vue paisible de nos propres misères.

JE suis fort touché de la peinture que vous m'avez faite de votre état. Il est très-pénible ; mais il vous sera fort utile, si vous y suivez les desseins de Dieu. L'obscurité sert à exercer la pure foi & à dénuer l'âme. Le dégoût n'est qu'une épreuve ; & ce qu'on fait en cet état est d'autant plus pur, qu'on ne le fait ni par inclination ni par plaisir. On va contre le vent à force de rames. Pour l'état qui paroît tout naturel, je ne m'en étonne nullement. Dieu ne peut nous cacher sa grace que sous la nature. Tout ce qui

est sensible , se trouve conforme aux faillies du tempérament ; & le don de Dieu n'est que dans le fond le plus intime & le plus secret , d'une volonté toute sèche & toute languissante. Souffrir , passer outre , & demeurer en paix dans certe douloureuse obscurité , est tout ce qu'il faut. Les défauts mêmes les plus réels se tourneront en mort & en désappropriation , pourvu que vous les regardiez avec simplicité , petitesse , détachement de votre lumière propre , & docilité pour la personne à qui vous vous ouvrez. Vous n'avez rien à craindre que de votre esprit , qui pourroit vous donner un art que vous n'appercevriez pas vous-même , pour tendre au but de votre amour propre : mais , comme vous êtes sincèrement en garde contre vous , & comme vous ne cherchez qu'à mourir à vous-même de bonne foi , je compte que tout ira bien. Vos peines serviront à rabaisser votre courage , & à vous déposséder de votre propre cœur : la vue de vos misères démontrera votre sagesse. Il faut seulement vous soulager & vous épargner dans les tentations de découragement , comme une personne foible qu'on a besoin de consoler & de faire respirer.

N iv

Votre tempérament est tout-ensemble mélancolique & vif. Il faut y avoir égard, & ne laisser jamais trop attrister votre imagination ; mais il lui faut des soulagemens de simplicité & de petitesse , non de hauteur & de sagesse , qui flatent l'amour propre.

Plus vous vous livrez sans mesure pour sortir de vous , & pour en perdre toute possession , plus Dieu en prendra possession à sa mode , qui ne fera jamais la vôtre. Encore une fois , laissez tout tomber , ténèbres , incertitudes , misères certaines , sensibilités , découragement. Amusez-vous sans vous passionner. Recevez tout ce que les amis vous donneront de bon comme un bien inespéré , qui ne fait que passer au travers d'eux , & que Dieu vous envoie. Pour les choses choquantes , regardez-les comme venant de leurs défauts ; & supportez les leurs , comme vous supportez les vôtres. Vous n'aurez jamais aucun mécompte , si vous ne voulez jamais compter avec aucun de vos amis. L'amour de Dieu ne s'y méprend jamais : il n'y a que l'amour propre qui puisse se mécompter. La grande marque d'un cœur desapproprié , est

de voir un cœur sans délicatesse pour soi,
& indulgent pour autrui.

Je conviens que la simplicité seroit d'un excellent usage avec nos bonnes gens : mais la simplicité demande dans la pratique une profonde mort, de la part de toutes les personnes qui composent une société. Les imparfaits sont imparfaitement simples. Ils se blessent mal à propos, ils critiquent, ils veulent deviner, ils censurent avec un zèle indiscret, ils gênent les autres : insensiblement les défauts naturels se glissent sous l'apparence de simplicité.

LETTRE CCXXXVIII.

*Exhortation à la condescendance
pour les défauts & imperfec-
tions d'autrui.*

J'Ai toujours eu pour vous un attachement & une constance très-grande ; mais mon cœur s'est attendri, en sachant qu'on vous a blâmée, & que vous avez reçu avec petitesse cette remontrance. Il est vrai que votre tempérament mélan-

colique & âpre, vous donne une attention trop rigoureuse aux défauts d'autrui. Vous êtes trop choquée des imperfections, & vous souffrez un peu impatiemment, de ne voir point la correction des personnes imparfaites. Il y a long-tems que je vous ai souhaité l'esprit de condescendance & de suport avec lequel M... se proportionne aux foiblesses d'un chacun. Elle attend, compatit, ouvre le cœur, & ne demande rien qu'à mesure que Dieu y dispose.

Il y a certains défauts extérieurs, sur lesquels il faut bien se garder de juger du fonds : ce seroit un grand défaut d'expérience. Il y a long-tems que je vous ai dit que M.... avec des imperfections visibles, étoit beaucoup plus avancée que ceux qui sont exempts de ces défauts, & qui voudroient les corriger en elle. Souvent une certaine vivacité de correction, même pour soi, n'est qu'une activité qui n'est plus de saison pour ceux que Dieu mène d'une autre façon, & qu'il veut quelquefois laisser dans une impuissance de vaincre ces imperfections, pour leur ôter tout appui intérieur. La correction de quelques défauts involontaires, serois

pour eux une mort beaucoup moins profonde & moins avancée , que celle qui leur vient de se sentir surmontés par leurs misères , pourvu qu'ils soient véritablement & sans illusion , desabusés & dépossédés d'eux-mêmes par cette expérience & par cet acquiescement. Chaque chose a son tems. La force intérieure sur ses propres défauts , nourrit une vie secrète de propriété.

Souffrez donc le prochain , & apprivoisez-vous avec nos misères. Quelquefois vous avez le cœur saisi , quand certains défauts vous choquent ; & vous pouvez croire que c'est une répugnance du fond qui vient de la grace : mais il peut se faire que c'est votre vivacité naturelle qui vous serre le cœur. Je crois qu'il faut plus de suport ; mais je crois aussi qu'il faut corriger vos défauts comme ceux des autres , non par effort & par sévérité , mais en cédant simplement à Dieu , & en le laissant faire pour étendre votre cœur & pour le rendre plus souple. Acquiescez , sans savoir comment tout cela se pourra faire.

L E T T R E C C X X X I X.

*Avantages des croix & de l'état
d'obscurité , où Dieu nous laisse.*

Vous avez bien des croix à porter , mais vous en avez besoin , puisque Dieu vous les donne. Il les fait bien choisir. C'est ce choix qui déconcerte l'amour propre , & qui le fait mourir. Des croix choisies & portées avec propriété , loin d'être des croix & des moyens de mort , seroient des alimens & des ragoûts pour une vie d'amour propre. Vous vous plaignez d'un état de pauvreté intérieure & d'obscurité. * *Bienheureux les pauvres d'esprit !* † *Bienheureux ceux qui croient sans voir !* Ne voyons-nous pas assez , pourvu que nous voyions notre misère sans l'excuser ? Voir nos ténèbres , c'est voir tout ce qu'il faut. En cet état , on n'a aucune lumière qui flatte notre curiosité : mais on a toute celle qu'il faut pour se défier de soi , pour n'écouter plus , & pour être docile à autrui. Que seroit-ce qu'une

* Matth. V. v. 3.

† Jean XX. v. 29.

vertu qu'on verroit au dedans de soi & dont on seroit content ? Que seroit-ce qu'une lumière apperçue & dont on jouiroit pour se conduire ? Je remercie Notre-Seigneur de ce qu'il vous ôte un si dangereux appui. Allez , comme Abraham , sans savoir où. Ne suivez que l'esprit de petitesse , de simplicité & de renoncement. Il ne vous inspirera que paix, recueillement, douceur, détachement, support du prochain, & contentement dans vos peines.

LETTRE CCXL.

Cette Lettre a été écrite au sujet d'une pauvre fille villageoise dans le Diocèse d'Arras , dont l'état tenoit du surnaturel.

JE crois que la bonne personne dont il s'agit, doit faire deux choses : la première est, de ne s'arrêter jamais à aucune de ses lumières extraordinaires. Si ses lumières sont véritablement de Dieu , il suffit pour ne leur point résister & pour en recevoir tout le fruit, de demeurer

dans un acquiescement général & sans bornes à toute volonté de Dieu, dans les ténèbres de la plus simple foi. Si au contraire, ces lumières ne viennent pas de Dieu, cette simplicité paisible dans l'obscurité de la foi, est le remède assuré contre toute illusion. On ne se trompe point, quand on ne veut rien voir, & quand on ne s'arrête à rien de distinct pour le croire, excepté les vérités de l'Evangile. Il arrive même souvent que les lumières sont mêlées. Auprès de l'une qui est vraie & qui vient de Dieu, il s'en présente une autre qui vient de notre imagination, ou de notre amour propre, ou du Tentateur qui se transforme en Ange de lumière. Les vraies lumières même sont à craindre; car on s'y attache avec une complaisance subtile & secrète; elles sont insensiblement un appui & une propriété; elles se tournent par là en illusion malgré leur vérité; elles empêchent la nudité & le dépouillement que Dieu demande des âmes avancées. De là vient que ces dons lumineux ne sont d'ordinaire que pour des âmes médiocres, & pas encore mortes à elles-mêmes; au lieu que celles que Dieu mène

plus loin outrepassent par simplicité tous ces dons sensibles. On voit les rayons du Soleil distinctement à un demi-jour, près d'une fenêtre : mais dehors en plein air, on ne les distingue plus.

Je conjure cette bonne personne de laisser tomber simplement tous ses dons, sans les rejeter positivement, & de se borner à n'y faire aucune attention par son propre choix. S'ils sont de Dieu, ils opéreront assez ce qu'il faudra : mais je crois qu'ils cesseront peu à peu, à mesure que la simplicité & le dénuement croîtront. Voilà le premier point, qui est d'une conséquence extrême, si je ne me trompe,

Le second point est, que je crois qu'elle doit par simplicité, suivre sans scrupule les pentes du fond de son cœur. Si elle suit toujours avec méthode & exactitude toutes les règles que des gens d'ailleurs très-pieux lui donneront, elle se gênera beaucoup, & gênera en elle l'Esprit de Dieu. *Là où est l'esprit, là est la liberté*, * dit St. Paul. A Dieu ne plaise que cette liberté d'amour soit l'ombre du moindre libertinage. C'est cette liberté

* 2. Cor. III. v^e, 17,

qui élargira son cœur , & qui l'accoutumera à être familièrement avec Dieu. Il ne suffit pas de nourrir un enfant à un certain âge ; il faut encore le démailloter. Elle doit suivre simplement en esprit d'enfance , l'attrait intérieur pour les tems d'oraison , pour les objets dont elle s'y occupe , pour parler , pour se taire , pour agir , pour souffrir. Cette dépendance de l'esprit de mort , qui est celui de la véritable vie , fera tout son état. Je ne parle point des pentes qui ne viennent que par contrecoup & par réflexion : c'est en écoutant l'amour propre & ses arrangemens , que de telles pentes nous viennent. Ce sont des pentes étrangères à notre vrai fonds. On se les donne , on les prépare , elles sont raisonnées ; on ne les trouve point toutes formées en nous comme sans nous. Les bonnes sont celles qui se trouvent dans le fond le plus intime en paix & devant Dieu , quand on se prête à lui , & qu'on suspend tout le reste pour le laisser opérer.

Voilà ce que je souhaiterois que cette personne suivît sans retour & par simple souplesse , comme la plume se laisse emporter sans hésitation au plus léger souffle de

de vent. Il ne faut point craindre de suivre cette impression si intime & si délicate : car elle ne mène qu'à la mort , qu'à l'obscurité de la foi , qu'au dénuement total , & qu'à un rien de foi , qui est le tout de Dieu seul , sans manquer à aucun véritable devoir.

Pour les souffrances , il n'y a qu'à les recevoir sans attention , & qu'à les outrepasser comme les lumières , ne comptant point avec Dieu pour ce que l'on souffre , & ne le remarquant qu'autant que la remarque en vient , sans la chercher ni entretenir.

Il faut recevoir tout le monde avec petitesse , sur tout les Prêtres en autorité : mais il ne faut pas se laisser brouiller & déranger par toutes sortes de bonnes gens sans expérience suffisante. Dieu donnera tout ce qu'il faut sans lumière distincte , si on se contente des ténèbres de la foi , & si on ne veut point des surretés à la mode pour s'appuyer sensiblement. Je me recommande aux prières de cette bonne personne , & je ne l'oublierai point dans les miennes.

L E T T R E C C L I.

*Bonheur des souffrances. L'amour
les adoucit toutes.*

J'Apprens que Dieu vous donne des croix, & j'y prends part de tout mon cœur. En tout tems j'ai été sensible à tout ce qui pouvoit vous toucher; mais l'expérience ajoute encore un nouveau degré de sensibilité en moi pour les souffrances d'autrui. Heureux qui souffre ! Je le dis au milieu de l'occasion même, & pour vous & pour moi. Heureux qui souffre d'un cœur doux & humble ! Ce qui est le bon plaisir de Dieu, ne va jamais trop loin. Si nous étions maîtres de nos souffrances, nous ne souffririons jamais assez pour mourir à nous-mêmes. Dieu, qui nous connoît mieux que nous ne pouvons nous connoître, & qui nous aime infiniment plus que nous ne pouvons nous aimer, en fait la juste mesure, & ne permettra pas que vous soyez tenté au dessus de vos forces. L'amour adoucit toutes les souffrances ; & l'on ne souffre

tant, que parcequ'on n'aime point, ou qu'on aime peu. Dieu vous veut donc à lui; & ce n'est que sur la croix qu'il prend sa pleine possession. Je garde maintenant le silence à l'égard de tous mes anciens amis, & je ne le romps pour vous, M., qu'à cause que vous êtes dans l'amertume, & que cette bienheureuse société de croix demande un épanchement de cœur, pour se soutenir dans l'affliction.

LETTRE CCXLII.

Abondance des graces pour la conversion de notre cœur. Moyens d'éviter ce qui dissipe. Ne compter point sur le sensible dans notre attrait pour Dieu.

IL n'y a point d'ame qui ne doit être convaincue qu'elle a reçu des graces pour la convertir & pour la sanctifier, si elle repassoit dans son cœur toutes les miséricordes qu'elle a reçues. Il n'y a qu'à admirer & à louer Dieu, en se méprisant & se confondant soi-même. Il faut conclure de ces grandes graces reçues, que

O ij

Dieu est infiniment libéral, & que nous lui sommes horriblement infidèles.

Il faut éviter la dissipation, non par une continuelle contention d'esprit, qui casseroit la tête & qui en useroit les ressorts; mais par deux moyens simples & paisibles. L'un est, de retrancher dans ses amusemens journaliers, toutes les sources de dissipation qui ne sont pas nécessaires pour relâcher l'esprit à proportion du vrai besoin: l'autre est, de revenir doucement & avec patience à la présence de Dieu, toutes les fois qu'on s'aperçoit de l'avoir perdue.

Il n'est point nécessaire de mettre toujours en acte formel & réfléchi tous les exercices de piété. Il suffit d'y avoir attention habituelle & générale, avec l'intention droite & sincère de suivre la fin qu'on doit s'y proposer. Les distractions véritablement involontaires ne nuisent point à la volonté qui ne veut y avoir aucune part. C'est la tendance réelle de la volonté, qui fait l'essentiel.

Conservez sans scrupule la paix simple que vous trouvez dans votre droiture, en cherchant Dieu seul. L'amour de Dieu donne une paix sans présomption:

l'amour propre donne un trouble sans fruit. Faites chaque chose le moins mal que vous pourrez pour le Bien-aimé. Voyez ce qui vous manque , sans vous flater ni décourager ; puis abandonnez-vous à Dieu , travaillant de bonne foi à vous corriger.

Plus vous serez vuide de vos propres biens & de vos ressources humaines , plus vous trouverez une lumière & une force intime qui vous soutiendront au besoin , en vous laissant toujours sentir votre faiblesse , comme si vous alliez tomber à chaque pas. Mais n'attendez point ce secours comme un bien qui vous soit dû. Vous mériteriez de le perdre , si vous présumiez de l'avoir mérité. Il faut se croire indigne de tout , & se jeter humblement entre les bras de Dieu.

Quand c'est l'amour qui vous attire , laissez-vous à l'amour ; mais ne comptez point sur ce qu'il peut y avoir de sensible dans cet attrait , pour vous en faire un appui flateur. Ce seroit tourner le don de Dieu en illusion. Le vrai amour n'est pas toujours celui qu'on sent & qui charme : c'est celui qui humilie , qui détache , qui apaisse l'ame , qui la rend simple ,

docile , patiente sous les croix , & prête
à se laisser corriger.

L E T T R E C C X L I I I .

*Tendre habituellement à Dieu avec
paix & fidélité , sans se détour-
ner pour-toutes les distractions in-
volontaires.*

MArchez dans les ténèbres de la foi
& dans la simplicité Evangélique ,
sans vous arrêter , ni aux goûts , ni aux
sentimens , ni aux lumières de la raison ,
ni aux dons extraordinaires. Contentez-
vous de croire , d'obéir , de mourir à
vous-même , selon l'état de vie où Dieu
vous a mis.

Vous ne devez point vous découra-
ger pour vos distractions involontaires ,
qui ne viennent que de vivacité d'imagi-
nation & d'habitude de penser à vos affai-
res. Il suffit que vous ne donniez point
lieu à ces distractions , qui arrivent pen-
dant l'oraison , en vous donnant une dis-
sipation volontaire pendant la journée.
On s'épanche trop quelquefois ; on fait

même de bonnes œuvres avec trop d'empressement & d'activité; on suit trop les goûts & les consolations. Dieu en punit dans l'oraison. Il faut s'accoutumer à agir en paix & avec une continuelle dépendance de l'esprit de grace, qui est un esprit de mort à toutes les vies les plus secrètes de l'amour propre.

L'intention habituelle, qui est la tendance du fond vers Dieu, suffit. C'est marcher en la présence de Dieu. Les évènements ne vous trouveroient pas dans cette situation, si vous n'y étiez point. Demeurez-y en paix, & ne perdez point ce que vous avez chez vous, pour courir au loin après ce que vous ne trouveriez point. J'ajoute qu'il ne faut jamais négliger par dissipation, d'avoir une attention plus distincte : mais l'intention qui n'est pas distincte & développée, est bonne. La paix du cœur est un bon signe, quand on veut d'ailleurs de bonne foi obéir à Dieu par amour, avec jalousie contre l'amour propre.

Profitez de vos imperfections pour vous détacher de vous-même, & pour vous attacher à Dieu seul. Travaillez à acquérir des vertus, non pour y chercher

une dangereuse complaisance , mais pour faire la volonté du Bien-aimé.

Demeurez dans votre simplicité , retranchant les retours inquiets sur vous-même , que l'amour propre fournit sans cesse sous de beaux prétextes. Ils ne feroient que troubler votre paix & que vous tendre des pièges. Quand on mène une vie recueillie , mortifiée & de dépendance , par le vrai desir d'aimer Dieu , la délicatesse de cet amour reproche intérieurement tout ce qui blesse. Il faut s'arrêter tout court , dès qu'on sent cette blessure & ce reproche au cœur. Encore une fois , demeurez en paix.

L E T T R E C C X L I V .

Remède à un sentiment que le cœur éprouve & que la volonté repousse.

JE suis charmé de la simplicité avec laquelle vous m'ouvrez votre cœur sur votre peine : Dieu bénira cette conduite , & elle est de pure grace. Les sentimens violens de votre jalousie sont involontaires :

tes : la peine excessive que vous en avez, ne le montre que trop. Si cette jalousie étoit moins opposée au fond de votre volonté, elle vous seroit infiniment moins douloureuse. Vous n'avez même que trop d'activité & d'ardeur pour la repousser. Votre opposition à la jalousie, que vous poussez jusqu'à l'excès, accable votre esprit & votre corps. En même tems, votre ardeur pour repousser sans cesse la tentation par des actes marqués, vous dessèche l'intérieur, & trouble l'opération de la grace qui vous attire à la paix & au simple recueillement. O si je pouvois vous persuader de ne faire que souffrir ce que vous sentez sans y consentir, je réablirais tout d'un coup votre santé & votre intérieur. Je suppose que vous suivez un peu trop certaines réflexions de dépit ; encore même n'est-ce qu'un entraînement d'imagination : mais pour le sentiment de jalousie, vous ne faites que le souffrir avec horreur ; ainsi, il n'y a aucun péché.

La tentation & le sentiment involontaire ne doivent jamais empêcher la communion. Communiez donc, je vous en conjure au nom de celui qui sera votre

Tome IV.

P

paix, quand vous l'aurez reçu par pure foi & par obéissance aveugle. Dieu fait le mal réel que vous vous feriez en vous ôtant le pain quotidien, pour un mal imaginaire auquel votre volonté n'a aucune part, & qu'elle repousse avec trop de délicatesse & d'activité. J'espère que le pain de vie vous attirera, pour guérir toutes les plaies de votre cœur. Il faut être sans péché mortel, mais non sans imperfection, pour le recevoir. Il est le pain qui fait croître les petits, qui fortifie les foibles, & qui guérit les malades. Ce sacrifice de vos peines & de tous les retours de votre amour propre, vaudra mieux que tous les actes inquiets & turbulens, par lesquels vous troublez sans cesse votre recueillement.

Je crois que votre souffrance est extrême : mais ce que vous vous faites souffrir par réflexion, est infiniment plus rude que ce que Dieu vous fait souffrir. Toute douleur soufferte simplement dans la paix de Dieu, quelque grande qu'elle soit en elle-même, porte sa consolation : il n'y a que le trouble de la volonté, qui résiste à Dieu sous des beaux prétextes. Laissez tomber vos réflexions ; revs-

hez peu à peu à vous taire & à écouter Dieu. Ce chemin, qui vous paroît le plus long, est le plus court, & votre unique ressource.

LETTRE CCXLV.

Avis pour une personne peinée.

JE suis véritablement affligé, Monsieur, des peines que vous m'apprenez que Madame votre sœur souffre. J'ai vu souvent, & je vois encore tous les jours des personnes que le scrupule ronge. C'est une espèce de martyre intérieur. Il va jusqu'à une espèce de déraison & de desespoir, quoique le fond soit plein de raison & de vertu. L'unique remède contre ces peines, est la docilité. Il faut examiner à qui est-ce qu'on donne sa confiance : mais il faut la donner à quelqu'un, & obéir sans se permettre de raisonner. Qu'est-ce que pourroit faire le Directeur le plus saint & le plus éclairé, pour vous guérir, si vous ne lui dites pas tout, & si vous ne voulez pas faire ce qu'il dit ? Il est vrai que quand on est dans l'excès de

P ij

trouble que le scrupule cause , on est tenté de croire qu'on ne peut être entendu de personne , & que les plus expérimentés Directeurs , faute d'entendre cet état, donnent des conseils disproportionnés. Mais c'est une erreur d'une imagination dominante , qui n'aboutit qu'à une indocilité incurable , si on la suit. Doit-on se rendre juge de sa propre conduite dans un état de tentation & de trouble , où l'on n'a qu'à demi l'usage de sa raison ? N'est-ce pas alors , plus que jamais , qu'on a besoin de redoubler sa docilité pour un Directeur , & sa défiance de soi ? Ne doit-on pas croire que Dieu ne nous manque point dans ces rudes épreuves , & qu'alors il éclaire un Directeur dans lequel on ne cherche que lui , afin qu'il nous donne des conseils proportionnés à ce pressant besoin ? Dieu ne permet pas que nous soyons tentés *au dessus de nos forces* ; * Saint Paul nous l'assure. Mais c'est aux âmes simples & dociles , qu'il promet de leur tendre toujours la main dans ces violentes tentations. C'est manquer à Dieu , c'est lui faire injure , c'est mal juger de sa bonté , que de douter qu'il ne

* 1. Cor. X. vi. 13.

donne à un bon Directeur, tout ce qu'il faut pour nous préserver du naufrage dans cette tempête. Je conviens qu'il faut tolérer dans une personne pendant l'excès de la peine, certaines impatiences, certaines inégalités, certaines saillies irrégulières, & même certaines contradictions de paroles ou de conduite passagère. Mais il faut qu'après ces coups de surprise le fonds revienne toujours, & qu'on y trouve une détermination sincère à une docilité constante.

Pour tout le reste, il dépend du détail que j'ignore. Mais enfin, quelque remède que Madame votre sœur cherche, quelques changemens qu'elle veuille essayer, à quelque pratique qu'elle recoure, il lui faut un Directeur qu'elle ne quitte point. Changer de Directeur, c'est se rendre maître de la direction, à laquelle on devroit être soumis. Une direction ainsi variée n'est plus une direction; c'est une indocilité, qui cherche par tout à se flater elle-même. La plus sévère de toutes les pénitences, est l'humiliation intime de l'esprit: c'est le renoncement à se croire & à s'écouter: c'est l'humble dépendance de l'homme de Dieu:

P iij

c'est la pauvreté d'esprit qui, selon l'oracle de JESUS-CHRIST, rend l'homme bienheureux : autrement, on tourne la mortification en aliment secret de l'amour propre. Tâchez de faire en sorte qu'elle se fixe, & qu'elle captive son esprit avec foi en la bonté de Dieu, & qu'elle obéisse simplement. C'est la source de la paix.

L E T T R E C C X L V I .

Le travail sur nous-mêmes doit plus s'opérer pour le dedans que pour le-dehors. L'oraison doit s'étendre sur tout ce que nous faisons.

Vous êtes bonne. Vous voudriez l'être encore davantage, & vous prenez beaucoup sur vous dans le détail de la vie : mais je crains que vous ne preniez un peu trop sur le dedans, pour accommoder le dehors aux bienséances, & que vous ne fassiez pas assez mourir le fond le plus intime. Quand on n'attaque point efficacement un certain fonds secret de sens & de volonté propre sur les choses qu'on aime le plus, & qu'on se

réserve avec le plus de jalousie, voici ce qui arrive. D'un côté, la vivacité, l'âpreté & la roideur de la volonté propre, sont grandes : de l'autre côté, on a une idée scrupuleuse d'une certaine symétrie de vertus extérieures, qui se tourne en pure régularité de bienséance. L'extérieur se trouve ainsi très-gênant, & l'intérieur très-vif pour y répugner. C'est un combat insupportable.

Prenez donc moins l'ouvrage par le dehors, & un peu plus par le dedans. Choisissez les affections les plus vives qui dominant dans votre cœur, & mettez-les sans condition ni bornes dans la main de Dieu, pour les lui laisser amortir & éteindre. Abandonnez-lui votre hauteur naturelle, votre sagesse mondaine, votre goût pour la grandeur de votre maison, votre crainte de déchoir & de manquer de considération dans le monde, votre sévérité âpre contre tout ce qui est irrégulier. Votre humeur est ce que je crains le moins pour vous. Vous la connoissez, vous vous en défiez; malgré vos résolutions elle vous entraîne, & en vous entraînant elle vous humilie. Elle servira à vous corriger des autres défauts plus dangé-

P iv

reux. Je serois moins fâché de vous voir moins grondeuse, dépitée, brusque, ne vous possédant pas, & ensuite bien defabusée de vous-même par cette expérience, que de vous voir régulière de tout point & irrépréhensible de tous les côtés; mais délicate, haute, austère, roide, facile à scandaliser, & grande en vous-même.

Mettez votre véritable ressource dans l'oraison. Un certain travail de courage humain & de goût pour une régularité empêchée, ne vous corrigeront jamais. Mais accoutumez vous devant Dieu, par l'expérience de vos foiblesses incurables, à la condescendance, à la compassion & au suport des imperfections d'autrui. L'oraison bien prise vous adoucira le cœur, & vous le rendra simple, souple, maniable, accessible, accommodant. Voudriez-vous que Dieu fût pour vous aussi critique & aussi rigoureux que vous l'êtes souvent pour le prochain? On est sévère pour les actions extérieures, & on est très-relâché pour l'intérieur. Pendant qu'on est si jaloux de cet arrangement superficiel de vertus extérieures, on n'a aucun scrupule de se laisser languir au dedans,

& de résister secrètement à Dieu. On craint Dieu plus qu'on ne l'aime. On veut le payer d'actions, que l'on compte pour en avoir quittance; au lieu de lui donner tout par amour, sans compter avec lui. Qui donne tout sans réserve, n'a plus besoin de compter. On se permet certains attachemens déguisés, à sa grandeur, à sa réputation, à ses commodités. Si on cherchoit bien entre Dieu & soi, on trouveroit un certain retranchement, où l'on met ce qu'on suppose qu'il ne faut pas lui sacrifier. On tourne tout autour de ces choses, & on ne veut pas même les voir, de peur de se reprocher qu'on y tient. On les épargne comme la prunelle de l'œil, sous les plus beaux prétextes. Si quelqu'un forçoit ce retranchement, il toucheroit au vif; & la personne seroit inépuisable en belles raisons, pour justifier ses attachemens: preuve convaincante qu'elle nourrit une vie secrète dans ces sortes d'affections. Plus on craint d'y renoncer, plus il faut conclure qu'on en a besoin. Si on n'y tenoit pas, on ne feroit pas tant d'efforts pour se persuader qu'on n'y tient point.

Il faut bien qu'il y ait en nous de telles

misères, qui arrêtent l'ouvrage de Dieu. Nous ne faisons que languir autour de nous-mêmes ; ne nous occupant jamais de Dieu que par rapport à nous. Nous n'avancons point dans la mort ; dans le rabaissement de notre esprit ; & dans la simplicité. D'où vient que le vaisseau ne vogue point ? Est-ce que le vent manque ? Nullement ; le souffle de l'esprit de grace ne cesse de le pousser : mais le vaisseau est retenu par des ancras qu'on n'a garde de voir : elles sont au fond de la mer. La faute ne vient point de Dieu ; elle vient donc de nous. Nous n'avons qu'à bien chercher, & nous trouverons les liens secrets qui nous arrêtent. L'endroit dont nous nous méfions le moins, est précisément celui dont il faut se défier le plus.

Ne faisons point avec Dieu un marché, afin que notre commerce ne nous coûte pas trop, & qu'il nous en revienne beaucoup de consolation. N'y cherchons que la croix, la mort & la destruction. Aimons, & ne vivons plus que d'amour. Laissons faire à l'amour tout ce qu'il voudra contre l'amour propre. Ne nous contentons pas de faire oraison le

matin & le soir ; mais vivons d'oraison dans toute la journée : & comme on digère les repas pendant tout le jour , digérons pendant toute la journée dans le détail de nos occupations , le pain de vérité & d'amour que nous avons mangé à l'oraison. Que cette oraison ou vie d'amour , qui est la mort à nous-mêmes , s'étende de l'oraison , comme du centre , sur tout ce que nous avons à faire. Tout doit devenir oraison ou présence amoureuse de Dieu dans les affaires & dans les conversations. C'est là , Madame , ce qui vous donnera une paix profonde.



Les deux lettres suivantes sont ici hors de leur place , selon les tems qu'on a suivis dans le partage des quatre volumes de ce recueil ; mais, en les laissant parmi les monumens de la spiritualité de l'Auteur dans son dernier âge , elles serviront à en montrer l'uniformité dans tous les tems.

L E T T R E C C X L V I I .

JE suis ravi d'apprendre par vous-même que vous êtes dans l'obéissance , & dans la paix de Dieu qui en est inséparable. Dieu aura soin de tout , & vous ne devez chercher que sa volonté. Ne tenez qu'à lui seul : vous trouverez en lui tout ce qui sera selon son véritable esprit. Souvenez-vous que la voie de foi & de détachement , que vous avez tant voulu suivre , n'est solide qu'autant qu'elle nous détache des personnes , des livres , des secours ; en un mot , de tout ce qui n'est point Dieu , & sa volonté.

Les graces que vous avez reçues, vous rendroient bien coupable, si vous vous entêtiez d'une chose qui doit par elle-même préserver de tout entêtement. Obéissez donc comme un petit enfant. Je ne vous demande que ce que je desire pour moi-même. Je me croirois un Démon, & non pas un Prêtre, si je n'étois pas dans le desir d'être aussi simple, docile & petit, que je vous conjure de l'être. Obéissez donc, encore une fois. Montrez que * *Les justes sont, comme dit l'Ecriture, une nation qui n'est qu'amour & obéissance.* Taisez-vous le plus que vous pourrez. Ce silence ne doit point être une dissimulation : ce doit être recueillement, défiance de vous-même, renoncement à vos propres lumières, docilité pour celles d'autrui. Souvenez-vous que vous manquez à Dieu, toutes les fois que vous hésitez à lui sacrifier toutes les consolations dont vous êtes privée. Le service de Dieu ne consiste ni en paroles, ni en sentimens vagues, ni en affections sensibles, ni en belles imaginations, ni en grandes pensées; mais en bonnes œuvres. Se taire, obéir, se contraindre; re-

* Eccl. III. vl. 1.

noncer à son goût aussi bien qu'à sa volonté dans toutes les occasions les plus difficiles ; ne se décourager ni se flatter ; embrasser la croix & compter qu'on ne trouve Dieu que par elle. Voilà , Madame , la vérité du royaume de Dieu au dedans de nous. C'est l'adoration en esprit & en vérité. Observez votre règle ; elle est le pur Evangile pour vous. Ecoutez vos Supérieurs ; ils sont pour vous , Dieu même.

Etes-vous sur la terre pour vous contenter ? * JESUS-CHRIST, dit S. Paul , *n'a point voulu se plaire à lui-même* ; Eh ! qui êtes-vous , pour le vouloir ? Vous cherchez la volonté de Dieu : & quand la ferez-vous mieux , que quand vous ne ferez point la vôtre ? L'oraison n'est solide qu'autant qu'elle est la mort à soi-même , à ses goûts , & même à sa perfection , autant qu'on la regarde comme sa propre excellence , & non comme la pure volonté de Dieu. Tout est fait pour vous , pourvu que vous obéissiez , & que vous portiez les autres à faire de même.

Quand vous aurez des répugnances , ouvrez simplement votre cœur , non pour

* Rom. XV. v. 8.

être menagée ni flatée , mais pour n'avoir point de réserve. Ensuite, ne vous écoutez plus vous-même. Les répugnances viennent de la propre volonté & de l'attachement à notre sens. Il faut se plier à tout , & se briser jusqu'à ce qu'on soit souple en tout sens. Pour vos fautes , je n'en suis point surpris ; mais je remercie Dieu de ce que vous les connoissez , sans vous flater ni vous décourager. Reprenez toujours courage , & ne cessez point de vouloir vous vaincre : mais faites-le sans chagrin , ni âpreté , ni confiance en vous-même. Profitez de l'humiliation de vos fautes & de l'expérience de votre infidélité, sans vous relâcher pour la correction.

Je suis plein de reconnaissance pour la bonté avec laquelle vous prenez part à la grâce que le Roi m'a faite. C'est une des plus grandes qu'on puisse recevoir des hommes : mais tout ce que les hommes donnent , n'est que vanité & affliction d'esprit , selon les termes de l'Ecclesiaste. Il faut regarder tout ceci comme un pesant fardeau , & ne songer qu'à le porter fidèlement. Me voilà dans la condition de S. Pierre ; * *Quand vous étiez*

* Jean. XXI. yf. 18.

jeune , lui dit JESUS-CHRIST, *vous al-*
liez où vous vouliez ; mais en vieillissant ,
vous serez ceint par un autre , qui vous me-
nera malgré vous. J'ai passé une jeunesse
douce , libre , pleine d'études agréables
& de commerces avec des amis délicieux.
J'entre dans un état de servitude perpé-
tuelle en terre étrangère. Quelquefois
je sens un peu ce changement : mais je
serois bien fâché de tenir , ni à ma santé ,
ni à ma liberté , ni à mes amis , ni à au-
cune consolation. Faites de même , je
vous en conjure. Ne regrettez jamais dans
le désert les oignons d'Egypte : la man-
ne journalière remplira tous les besoins
de votre cœur , & vous n'avez qu'à mar-
cher en esprit de foi vers la terre promi-
se. Ecoutez Dieu , & ne vous écoutez
jamais vous-même : soyez soumise & do-
cile : aimez & souffrez beaucoup : parlez
peu : que le sel de la sagesse soit dans vos
paroles ; je dis , de la sagesse qui est se-
lon Dieu.

17. Février 1695.



L E T T R E

LETTRE CCXLVIII.

A SA NIECE CARMELITE.

Principes de conduite pour une Supérieure.

J'Espère , ma chère Nièce , que Dieu qui vous a appelée à conduire vos Sœurs , vous ôtera votre propre esprit , & vous donnera le sien pour faire son œuvre. L'œuvre de Dieu est de se faire aimer & de vous détruire , afin qu'il vive seul en vous. Votre fonction est donc de faire mourir l'homme , & aimer Dieu. Ne devez-vous pas mourir , pour faire mourir les autres ? Ne devez-vous pas aimer , pour leur inspirer l'amour ? Nulle instruction n'est efficace , que par l'exemple. Nulle autorité n'est supportable , qu'autant que l'exemple l'adoucit. Commencez donc par faire , & puis vous parlerez. L'action parle & persuade : la parole seule n'est que vanité. Soyez la plus petite , la plus pauvre , la plus obéissante , la plus recueillie , la plus détachée , la plus régulière de toute la maison. Obéissez à la règle , si vous voulez qu'on vous obéisse , ou pour

Tome IV.

Q

mieux dire , faites obéir , non à vous , mais à la règle , après que vous lui aurez obéi la première. Ne flatez aucune imperfection ; mais supportez toutes les infirmités. Attendez les âmes qui vont lentement. Vous courriez risque de les décourager par votre impatience. Plus vous aurez besoin de force , plus il faudra y joindre de douceur & de consolation. Puisque le joug du Seigneur est doux & léger , pourquoi faut-il que celui des Supérieurs soit rude & pesant ? Ou soyez mère par la tendresse & la compassion , ou ne la soyez point par la place. Il faut vous mettre par la condescendance aux pieds de toutes celles qui vous ont mise au-dessus de leur tête par leur élection. Souffrez : ce n'est que par la croix qu'on reçoit l'esprit de JESUS-CHRIST , & la vertu pour gagner les âmes. Les supérieurs sans croix sont stériles pour former des enfans de grace. Une croix bien soufferte acquiert une autorité infinie , & donne bénédiction à tout ce qu'on fait. Il ne fut montré à Saint Paul les biens qu'il devoit faire , qu'avec les maux qu'il devoit souffrir. Ce n'est que par la souffrance qu'on apprend à compatir , & à consoler.

Prenez conseil des personnes expérimentées. Parlez peu ; écoutez beaucoup ; songez bien plus à connoître les esprits & à vous proportionner à leurs besoins, qu'à leur dire de belles choses. Montrez un cœur ouvert , & faites que chacun voie par expérience, qu'il y a sûreté & consolation à vous ouvrir le sien. Fuyez toute rigueur , corrigez même avec bonté & avec ménagement. Ne dites que ce qu'il faut dire ; mais ne dites rien qu'avec une entière franchise. Que personne ne craigne de se tromper , en vous croyant. Décidez un peu tard ; mais avec fermeté. Suivez chaque personne sans la perdre de vue , & courez après , si elle vous échappe pour s'écarter. Il faut vous faire toute à tous les enfans de Dieu , pour les gagner tous. Corrigez-vous pour corriger les autres. Faites vous dire vos défauts , & croyez ce qu'on vous dira de ceux que l'ainour propre vous cache. Je suis, ma chère Nièce , plein de zèle pour vous , & dévoué à tous vos intérêts en Notre-Seigneur.



Qij

L E T T R E C C X L I X.

A un Supérieur de Communauté.

Vous vous laissez trop aller , Monsieur , à la vivacité de vos sentimens. Vous ne vous êtes point mis dans la place où vous êtes : c'est la providence qui vous y a engagé. Dieu ne demande point l'impossible. Vous n'aurez à lui rendre compte , que des choses que vous aurez pu faire. On le connoît mal , quand on se le dépeint comme celui à qui son serviteur disoit : * *Je sai que vous êtes austère , & que vous voulez messemmer ce que vous n'avez pas semé.* On trouve par tout , quand on gouverne , des esprits indociles , & qui refusent de porter le joug. Si vous voulez gagner à Dieu vos inférieurs , ne vous mettez point d'abord dans l'esprit un projet de régularité trop exacte. Vous n'en viendriez pas à bout sur des esprits qui ne sont point accoutumés à porter ce joug. Mais faites-vous aimer , & faites sentir que vous aimez Dieu. Accoutumez ceux que vous gouvernez , à

* Matth. XXV. vs. 24.

vous montrer leurs imperfections avec confiance : montrez leur un cœur de père, & une condescendance qui aille aussi loin que les règles essentielles le permettront : attendez un chacun selon son besoin. Conduisez-les, non par des décisions générales, mais en vous proportionnant au besoin d'un chacun. Il faut se faire tout à tous par un discernement de grace, & supporter les foibles, pendant qu'on perfectionne les forts. On voit même souvent le bout de son autorité, si on la vouloit pousser trop loin, on révoquerait la multitude.

Il faut avoir égard à l'état où l'on a pris les inférieurs, & se souvenir des indispositions où l'on les a trouvés, pour se contenter de peu. Ce n'est pas qu'on rabatte rien de la loi de Dieu, ni des règles de son état : mais on tolère ce qu'on ne sauroit empêcher ; on attend, on espère ; on montre de loin le but, on tâche d'encourager ceux qui n'osent même le regarder ; on les accoutume peu à peu à faire les premiers pas. Dieu donne la bénédiction à cette conduite douce & patiente. C'est l'œuvre de la foi, où l'on travaille dans les ténèbres, sans voir

le fruit de sa peine. On ne sent dans les inférieurs que mollesse, murmure, division, mécompte, traverses : mais, parmi toutes ces épines qui couvrent toute la face de la terre, il croît un peu de bon grain ; & c'est pour ce bon grain que Dieu nous met à tant d'épreuves. Je souhaite fort que vous ayez le cœur en paix dans vos fonctions ; & que faisant le bien que l'état des choses vous permet de faire, vous attendiez sans trouble, que Dieu dispose les esprits à vous laisser faire un bien plus parfait & plus étendu. Il faut laisser raisonner chacun selon ses préjugés. Après avoir tâché de dire la vérité & de la développer, il faut attendre qu'elle fasse elle-même ce que nous ne pouvons pas exécuter, qui est, de persuader les hommes & de se faire aimer d'eux.

Faites donc ce que vous pourrez au jour de la journée, & ne prétendez pas procurer la gloire de Dieu plus qu'il ne la veut. Contentez-vous du pain quotidien de sa volonté ; que voulez-vous de plus ? Lisez ; mais préférez l'oraison à la lecture des livres de science. O que je souhaite que vous comptiez pour peu la science qui enfle, & que vous ne viviez

que de la charité qui édifie. Amortissez la curiosité , & l'esprit naturel par le recueillement & par l'occupation familière de la présence de Dieu. Appaisez doucement votre imagination trop vive, pour écouter Dieu. C'est dans la prière seule que vous trouverez le conseil, le courage, la patience, la douceur, la fermeté, le ménagement des esprits. C'est là que vous apprendrez à gouverner sans trouble. C'est dans le silence que Dieu vous ôtera votre esprit, pour vous donner le sien. Il faut qu'il soit lui seul tout en toutes choses. Quand Dieu sera tout en vous, il atteindra d'un bout à l'autre avec force & douceur. Priez donc pour toutes choses. Vous ne sauriez trop prier. Si vous décidez & si vous agissez sans prière, votre propre esprit vous agitera beaucoup, vous attirera bien des contradictions, vous causera des doutes & des incertitudes très-pénibles, & vous vous épuiserez à pure perte : mais, si vous êtes fidèle à la prière, votre Purgatoire se changera en un Paradis terrestre, & vous ferez plus de bien en un jour dans la paix, que vous n'en faites en un mois dans le trouble. Ne songez point à la distance des lieux.

Ceux qui sont intimement unis en Dieu , se trouvent sans cesse ensemble ; au lieu que ceux qui habitent la même maison sans habiter le cœur de Dieu , sont dans un éloignement infini sous un même toit. Je suis , &c.

L E T T R E C C L.

Lettre de consolation.

LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire , m'a couré des larmes. La douleur de votre perte se joint à la mienne ; mais je crois que nous devons entrer , malgré toute notre amertume , dans le dessein de Dieu. Il a voulu récompenser celui que nous regrettons , & nous détacher. Il a voulu même nous ôter un appui humain pour sa gloire , sur lequel nous comptions trop. Il est jaloux des plus dignes instrumens , & il veut que nous n'attendions l'accomplissement de son ouvrage , que de lui-même.

Le principal fruit que Dieu vous prépare de cette épreuve , est de vous apprendre par une expérience sensible , que
vous

vous n'étiez point encore détachée, comme vous vous flatiez de l'être. On ne se connoît que dans l'occasion ; & l'occasion n'est donnée par la Providence , que pour nous détromper de notre détachement superficiel. Dieu permit l'horrible chute de S. Pierre , pour le defabufer d'une certaine ferveur sensible , & d'un courage très-fragile auquel il se confioit vainement. Si vous n'aviez que la croix extérieure , quelque grande & douloureuse qu'elle soit , elle ne vous détromperoit point de votre détachement : au contraire , plus la croix est accablante en soi , plus vous vous sauriez bon gré de ne vous en trouver point accablée : ce seroit un prodigieux accroissement de confiance ; & par conséquent , une très-dangereuse illusion. La croix n'opère la petitesse & le sentiment de notre misère , qu'autant que l'intérieur nous paroît vuide & obscurci , pendant que le dehors nous ébranle. Il faut voir la pauvreté au dedans , & la supporter ; alors la pauvreté se tourne en trésor , & on a tout en n'ayant rien.

Unissons-nous de cœur à celui que nous regrettons. Il nous voit , il nous aime , il est touché de nos besoins , il prie

Tome IV,

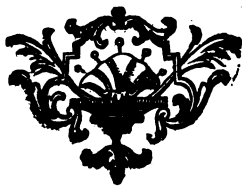
R



pour nous. Il vous dit encore d'une voix secrète ce qu'il vous disoit si souvent, pendant qu'il vivoit au milieu de nous ; *Ne vivez que de foi ; ne comptez point sur la régularité de vos œuvres , ni sur la symétrie de vos vertus : portez en paix la vue de vos imperfections ; abandonnez-vous à la Providence ; ne vous écoutez point vous-même ; n'écoutez que l'esprit de grace.* Voilà ce qu'il disoit : voilà ce qu'il dit encore à votre cœur. Loin de l'avoir perdu, vous le trouverez plus présent, plus uni à vous, plus secourable pour votre consolation, plus efficace dans ses conseils de perfection, si vous voulez bien changer en société de pure foi, la société visible où vous étiez à toute heure avec lui. Pour moi, je trouve un vrai soulagement de cœur, d'être très-souvent en esprit avec lui.

Ménagez votre santé pour votre famille, qui a grand besoin de vous. Que le courage de la foi vous soutienne, C'est un courage qui n'a rien de haut, & qui ne donne point une force sensible sur laquelle on puisse compter. On ne trouve nulle ressource en soi, & on ne manque de rien dans l'occasion. On est riche de sa pauvreté. Si on fait quelque faute con-

tre son intention , on la tourne à profit par l'humiliation qui en revient. On retombe toujours dans son centre par l'acquiescement à tout ce qui nous dépouille de notre propre cœur. On se livre à Dieu , ne se renfermant plus en soi , & n'osant plus s'y fier. Alors tout devient peu à peu recueillement, silence, dépendance de la grace pour chaque moment, & vie intérieure en mort perpétuelle. En cet état , on ne possède plus rien de tout ce qu'on voit , & on retrouve en Dieu avec l'union la plus simple & la plus intime , tout ce qu'on croyoit avoir perdu,



La plupart des Lettres suivantes sont dogmatiques ; mais comme on y retrouve par tout cet esprit d'onction que la piété de l'Auteur savoit répandre sur les matières même les plus abstraites , on peut avec raison les compter aussi au nombre de ses Lettres spirituelles. C'est ce qui a déterminé à les placer à la fin de ce quatrième Volume.

SUR LA FREQUENTE COMMUNION.

JE ne suis nullement surpris , Monsieur , d'apprendre par la lettre que vous m'avez fait la grace de m'écrire , que plusieurs personnes sont mal édifiées de vous voir communier presque tous les jours. Ces personnes ne jugent de vos communions , que sur certains préjugés , qu'elles tirent de l'ancienne discipline sur la pénitence : mais il ne s'agit point ici de l'exemple des hommes

coupables de péchés mortels, qui étoient dans la nécessité de faire pénitence, avant que de communier. Le cas dont il s'agit, est celui d'un fidèle, dont la conscience est pure, qui vit régulièrement, qui est sincère & docile à un Directeur expérimenté, & ennemi du relâchement. Ce fidèle est foible; mais il se défie de sa foiblesse, & a recours à l'aliment céleste pour se fortifier. Il est imparfait; mais il en gémit, & travaille pour se corriger de ses imperfections. Je dis qu'un bon Directeur, auquel il obéit avec simplicité, peut & doit le faire communier presque tous les jours. Voici mes raisons.

I.

Les Pères nous enseignent que l'Eucharistie est le pain quotidien que nous demandons dans l'oraison Dominicale. JESUS-CHRIST se donne sous l'apparence du pain, qui est l'aliment le plus familier de l'homme, pour nous familiariser avec son corps ressuscité & glorieux.

Ainsi, l'institution du sacrement expliquée par la tradition, nous invite à une communion quotidienne.

Les Pères même ont expliqué de l'Eucharistie

R iij

charistie la parabole, * où JESUS-CHRIST représente un Roi qui ayant préparé un festin , & sachant les vaines excuses des invités , envoie d'abord dans les places , & dans les rues , ensuite jusques dans les chemins & le long des haies , pour y chercher des hommes qu'on force d'entrer , afin que sa maison soit remplie.

La pratique suivit d'abord l'esprit de l'institution du sacrement. † Les premiers fidèles *persévéroient dans la communion de la fraction du pain ceux qui croyoient . . . vivoient tous unis , & ils alloient assidûment tous les jours en union d'esprit au temple , rompans le pain , tantôt dans une maison , & tantôt dans une autre.* La tradition nous apprend que cette communion de la fraction du pain étoit la participation à l'Eucharistie ; ainsi il résulte de cette tradition sur ces paroles , que les fidèles qui vivoient chrétiennement , étoient tous assidûment tous les jours nourris du pain sacré , *tantôt dans une maison , & tantôt dans une autre.*

St. Paul confirme cette vérité. § *Quand vous êtes , dit-il , assemblés , ce n'est plus man-*

* Luc. XIV. v. 23.

† Actes II. v. 11.

§ 1. Cor. XI. v. 20.

per la Cène du Seigneur. Vous voyez que l'assemblée étoit faite pour la Cène, & que cet Apôtre en reprochant aux Corinthiens qu'on ne reconnoît plus *la Cène du Seigneur*, au milieu des indécences qu'ils y commettoient, fait entendre que l'assemblée n'avoit plus ce qu'elle devoit avoir, parceque chacun faisoit indécemment la manducation de la Cène. Suivant l'institution expliquée par l'Apôtre, on s'assembloit pour manger *la Cène du Seigneur*. Ces deux choses étoient unies.

Il y avoit trois choses qu'on ne séparoit point dans ces premiers tems, savoir, la Synaxe ou assemblée, le repas mystique, & le repas suivant de charité, qu'on nommoit *Agape*. Tous s'assembloient, tous communioient, tous mangeoient ensemble après la communion. Les critiques veulent remonter à l'antiquité; la voilà. Qu'y a-t'il dans le christianisme de plus pur & de plus ancien, que les Actes des Apôtres, & que les Epîtres de St. Paul?

On se récrie que ces premiers chrétiens étoient des Saints. J'en conviens. Le terme de saints signifie des hommes séparés des pécheurs: en ce sens tous les justes sont saints, puisqu'ils sont séparés

R iv

par la grace sanctifiante de tous les ennemis de Dièu : mais sans vouloir égaler les chrétiens de ces derniers siècles à ceux de l'Eglise naissante, je ne puis m'empêcher de remarquer, que les Apôtres qui donnent aux fidèles de leur tems le nom de saints, les reprennent en même tems sur beaucoup de défauts, comme la jalousie, les partialités, les dissensions. On voit des ouvriers Evangéliques, comme Démas, abandonner le travail du ministère, par l'amour du siècle. On n'a qu'à lire St. Cyprien, pour reconnoître que les fidèles, tombés dans un grand relâchement & dans beaucoup de desordres grossiers, avoient besoin que les persécutions réveillassent leur foi. * *Une longue paix, dit ce Père, avoit corrompu la discipline de la tradition; la correction céleste a relevé la foi abattue, & pour ainsi dire, endormie.... Chacun s'appliquoit à augmenter son patrimoine, & oubliant ce que les fidèles avoient fait du tems des Apôtres, & qu'ils devoient faire en tout tems, ne s'attachoient qu'à entasser des richesses par une avidité insatiable. Il n'y avoit plus de zèle de religion dans les pasteurs, ni de foi saine dans les ministres*

* St. Cypr de lapsis paulò post initium.

de l'autel , ni de compassion pour les bonnes œuvres , ni de discipline pour les bonnes mœurs. Les hommes paroissoient avoir changé leur barbe , & les femmes se fardoient. On déguisoit l'ouvrage de Dieu. On peignoit les cheveux , on usoit d'artifice pour tromper les simples. On surprenoit ses frères par des tours de mauvaise foi. On se marioit avec les infidèles , & on prostituoit aux Idolâtres les membres de JESUS-CHRIST. On faisoit des sermens téméraires , & des parjures. On méprisoit par arrogance les supérieurs. On se déchiroit mutuellement par une médisance empoisonnée. Ils sont dans des animosités implacables. Un grand nombre d'Evêques qui auroient dû soutenir les peuples par leurs exemples & par leurs exhortations , ont méprisé le ministère que Dieu leur confie ; ils se sont chargés des emplois mondains. Ils ont abandonné leurs chaires & leurs troupeaux , pour errer dans leurs pays étrangers , & pour y trafiquer dans les foires comme des marchands. On n'a point secouru dans l'Eglise les frères manquant de pain , parce qu'on vouloit amasser des trésors. On cherchoit des ebicanes & des fraudes pour usurper les terres d'autrui ; on s'enrichissoit par des usures énormes Aux premières menaces de

l'ennemi, le plus grand nombre des frères a trahi sa foi. Ils n'ont point été entraînés par le torrent de la persécution : mais ils se sont renversés eux-mêmes par une chute volontaire. On n'a qu'à lire ce que S. Augustin dit aux Cathécumènes afin de les préparer, pour voir au nombre des chrétiens un grand nombre d'hommes très-relâchés.

Il va jusqu'à dire qu'il faut être bon pour pouvoir découvrir les bons chrétiens au dedans de l'Eglise. * Enfin il n'est pas permis d'oublier que les fidèles de Corinthe montraient des imperfections grossières jusques dans le festin sacré. De là vient que S. Paul se récrie. † *Ce n'est plus manger la Cène du Seigneur Méprisez-vous l'Eglise de Dieu ? . . . Vous en louerez-je ? Non, je ne vous en loue point C'est pourquoi plusieurs parmi vous sont malades, languissent, & s'endorment. Les justes des premiers siècles, & même ceux qui étoient conduits par les Apôtres, n'étoient donc pas exemts d'imperfections. Ils étoient néanmoins, tous assidûment tous les jours romps le*

* De Cathec. rudibus.

† 1. Cor. XI. vs. 20. 22. 30.

pain, &c. Nos justes de ces derniers tems peuvent donc à leur exemple être assidus *tous les jours* à rompre le pain, pourvu qu'ils soient humbles & dociles pour travailler à se corriger de leurs imperfections.

I I.

Les Canons qu'on a attribués aux Apôtres, sont sans doute d'une grande antiquité, & contiennent la discipline commune des premiers tems. Le neuvième Canon veut que si un Clerc, après avoir fait l'oblation avec les autres, *ne communie pas, il en dise la raison, afin qu'on l'excuse, si elle est bonne; & que s'il ne la dit pas, il soit exclus de la communion, comme ayant scandalisé le peuple.*

Ainsi c'étoit dans ces premiers tems un scandale, qu'un Clerc offrît sans communier; & c'est ce qui étoit puni par une privation du Sacrement.

Le dixième Canon dit que *tous les fidèles qui entrent dans l'Eglise, qui écoutent les Ecritures, qui ne continuent pas à demeurer pour l'oraison, & qui ne communient pas, soient privés de la communion, c'est-à-dire excommuniés, parce qu'ils causent du trouble, ou scandale, dans l'Eglise.*

Ainsi vous le voyez ; le scandale de voir un Clerc ou un fidèle assister à l'oblation sans y participer, étoit si grand, qu'on excommunioit l'un & l'autre. On peut juger par là combien il étoit rare & extraordinaire, que quelque fidèle assistât aux divins mystères sans communier, & qu'en ce cas il devoit lever le scandale, en expliquant les raisons qui l'éloignoient de la communion.

I I I.

Si on veut suivre l'antiquité, on doit au moins écouter S. Justin Martyr & presque contemporain des Apôtres. *Après que celui qui préside, dit-il, * a achevé l'action de grâces, & que tout le peuple s'est uni à lui avec joie pour confirmer par ses prières tout ce qui a été fait, ceux qui sont nommez par nous Diacres & Ministres, distribuent à chacun de ceux qui sont présens, le pain, le vin & l'eau, qui ont servi de matière à l'action de grâces, afin que chacun y participe. Nous donnons à cet aliment le nom d'Eucharistie, & il n'est permis à aucun autre d'y participer Nous ne prenons point ceci comme un pain, & comme un breuvage ordinaire.*

* Apol. XI. v. 17.

Mais, comme JESUS N. S. devenu chair par la parole de Dieu, a pris pour l'amour de nous la chair & le sang de l'humanité, de même nous avons appris que cet aliment sur lequel se font les actions de grâces par les prières du Verbe, pour nourrir par voie de changement notre sang & notre chair, est la chair & le sang de ce JESUS incarné Le jour qu'on nomme du Soleil, tous ceux qui sont dans les villes ou à la campagne, s'assemblent dans un même lieu. . . . Nous nous levons tous en commun pour prier. Les prières étant finies, on offre le pain, le vin, & l'eau. . . . La distribution & la communication des choses qui ont servi de matière à l'action de grâces, se font à chacun de ceux qui sont présents, puis on les envoie aux absents par les Diacres.

Il est essentiel d'observer que, suivant cette fidèle description, non seulement on distribuoit l'Eucharistie à un chacun des fidèles qui étoient présents; mais encore on l'envoyoit aux absents par les Diacres. Tant on étoit alors éloigné de croire qu'aucun des fidèles présents dût en être privé, ni même que les absents qui n'avoient pas été libres de venir, dussent souffrir au jour d'assemblée, une si rude

& si dangereuse privation. Il est vrai que S. Justin ne marque *pour l'ordinaire* le jour d'assemblée qu'au *jour du Soleil*, c'est-à-dire le Dimanche. Mais outre qu'en ces tems-là les chrétiens souvent persécutés n'étoient pas libres de s'assembler tous les jours, de plus nous verrons tout à l'heure dans Tertulien, qu'après avoir reçu l'Eucharistie des mains des Ministres au jour d'assemblée, chacun gardant chez soi le pain sacré, faisoit à jeun la communion secrète,

I V.

Tertullien expliquant ces paroles (Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien) dit qu'il s'agit * *du corps de JESUS-CHRIST qui est reconnu dans le pain*, & qu'ainsi en demandant le pain quotidien, nous demandons à être perpétuellement avec JESUS-CHRIST, & à n'être jamais séparés de son corps. Voilà la demande pour chaque jour, de l'Eucharistie, qui est le pain de ce jour-là.

D'ailleurs Tertullien avertissant sa femme de ne se remarier pas avec un Payen en cas qu'il vînt à mourir, lui disoit: † *Plus*

* De orat. dom. C. 6.

† Tertul, L, II, ad uxorem, c. 5.

vous prendrez de soin pour vous cacher, plus vous serez suspecte, & en danger d'estre surprise par la curiosité payenne. Serez-vous cachée, quand vous ferez le signe de la croix sur votre lit, sur votre corps? . . . Quand vous vous levez la nuit pour prier, ne paroîtrez-vous point faire quelque action magique? Votre époux ne saura-t'il point ce que vous mangez en secret avant tout aliment, & s'il sait que c'est du pain, ne croira-t'il pas que c'est celui dont on parle? Vous voyez qu'il ne s'agit pas d'une action rare que cette femme pût facilement cacher à un mari payen; mais au contraire, d'une communion à peu près fréquente, comme l'action de faire le signe de la croix en se couchant, ou de se lever la nuit pour prier. Il s'agit du pain que cette femme devoit prendre chaque jour, avant tous les autres qu'elle ne manquoit aucun jour de prendre. Telle étoit la communion secrète & domestique, lors même qu'on n'étoit pas libre d'aller en un lieu d'assemblée. * Ce Père ajoute que, quand une femme chrétienne n'a point épousé un Payen, elle participe aux sacrifices sans scrupule. & qu'elle a une exa-

* Ibidem C, IX,

Etude quotidienne sans empêchement. (Diligentia quotidiana.) Le terme de *quotidienne* tombe sur la participation *aux sacrifices*. Voilà une communion quotidienne que ce Père suppose même dans une femme très-éloignée de la perfection, puisqu'il suppose qu'elle a fait la faute de se remarier avec un Idolâtre,

Ailleurs il suppose, que chacun communioit *aux jours de station*. * *Nous recevons le Sacrement de l'Eucharistie, même au tems du repas, lequel est ordonné à tous par le Seigneur, & nous ne le recevons dans nos assemblées mêmes qui se font avant le jour, que de la main de ceux qui président.* Vous voyez que la communion étoit générale, comme les repas nommés *Agapes*, qui étoient pour tous les fidèles, excepté ceux qui faisoient pénitence,

V.

Saint Cyprien n'a pas manqué de suivre la tradition de Tertullien. † *Nous demandons, dit-il, que ce pain nous soit donné tous les jours, de peur que nous qui sommes en JESUS-CHRIST, & qui recevons*

* De coronâ Militis. C. III.

† S. Cyprian. De oratione dominicâ, circa medium,

tous les jours l'Eucharistie, comme l'aliment de salut, ne soyons séparés de ce corps par l'obstacle de quelque délit plus grief, qui nous tenant tous privés & exclus de la communion, nous prive du pain céleste. . . .

Quand JÉSUS-CHRIST, dit donc que celui qui mangera de son pain, vivra éternellement, il est manifeste que comme ceux qui atteignent à son corps, & qui reçoivent l'Eucharistie par le droit de communion, sont vivans, il faut craindre & prier, de peur que quelqu'un étant privé & séparé du corps de JÉSUS-CHRIST, ne demeure loin du salut. JÉSUS-CHRIST, menaçant par ces paroles: Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, & si vous ne buvez son sang, vous n'avez point la vie en vous. Voilà pourquoi nous demandons, qu'on nous donne tous les jours notre pain, c'est-à-dire JÉSUS-CHRIST.

1°. Les paroles sont formelles, & ne laissent rien à désirer. Nous demandons, . . . & recevons tous les jours l'Eucharistie. La réception étoit quotidienne comme la demande. Ceux qui n'étoient pas dignes de communier à cause de quelque péché mortel dont ils se sentoient coupables, n'auroient pas osé demander le pain quo-

ridien avec les justes , dans les célébrations des mystères.

2°. Nul fidèle n'étoit privé de la communion au jour d'assemblée , à moins qu'il ne fût tombé *dans quelque délit plus grief* : (*Intercedente aliquo graviore delicto*). Sans doute les fautes vénielles que la simple récitation de l'oraison dominicale peut effacer , selon S. Augustin , ces fautes légères que les Apôtres mêmes , instruits par J E S U S C H R I S T , confessoient tous les jours en récitant cette oraison , ne sauroient jamais être confondues avec un *délit plus grief*, qui excluait de la communion. Le terme comparatif de *plus grief*, désigne avec évidence des péchés *plus griefs* que ces fautes vénielles & quotidiennes , sans lesquelles les parfaits mêmes ne demeurent pas long-tems dans cette vie de fragilité & de tentation.

3°. S. Cyprien assure que tous ceux qui ne sont pas coupables *d'un délit grief* *reçoivent l'Eucharistie par le droit de communion* , acquis à tout fidèle exempt de ce délit.

4°. Ce Père regarde la privation de la communion quotidienne , comme une rigoureuse punition , & comme un grand

péril, parceque celui qui est privé de l'Eucharistie, est *séparé du corps de JESUS-CHRIST, & demeure loin du salut.* Suivant ces paroles menaçantes : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme vous n'aurez point la vie en vous.*

5°. Il ne s'agit point du cas extraordinaire d'une violente persécution, où l'Eglise permettoit à chacun d'emporter avec des corbeilles l'Eucharistie dans sa maison, & où elle vouloit que chacun fût muni du sang de JESUS-CHRIST, pour avoir la force de répandre le sien dans le martyre. Il s'agit de la règle générale pour les tems mêmes les plus paisibles, où tous les fidèles qui n'avoient commis *aucun délit plus grief reçoivent l'Eucharistie par le droit de communion.*

V I.

L'Eglise d'Orient pensoit comme celle, d'Afrique. * *Je vois, dit S. Chrysostome beaucoup de fidèles qui participent au corps de JESUS-CHRIST, d'une façon indiscrete & téméraire, plutôt par coutume, & pour satisfaire à la formalité, que par réflexion, & avec les sentimens qu'ils devoient avoir. Je communierai, dit un fidele, si le tems d'*

* In ep. ad Eph. C. I. Hom. 3,

Carême arrive , ou bien si l'Epiphanie vient. Cet homme communie en quelque état qu'il soit. Ce n'est pourtant ni l'Epiphanie , ni le Carême qui rend les fidèles dignes d'approcher de ce Sacrement ; mais la sincérité & la pureté de conscience. Avec cette pureté , approchez-vous-en toujours ; & sans elle , jamais.

Remarquez que ce Père n'admet aucun milieu entre ces deux termes *toujours*, & *jamais*. Si votre conscience est impure, ne vous approchez *jamais* de l'Eucharistie. Si , au contraire , votre conscience est purifiée , *approchez-vous-en toujours*. Il n'y met aucun milieu ni restriction. Mais continuons à l'écouter.

Je remarque , dit-il encore , beaucoup d'irrégularité en ce point. Dans les autres tems vous n'approchez point de la sainte table , quoiqu'il arrive souvent que vous soyez purs ; mais à Pâques vous communiez , quoique vous soyez tombé dans le péché. O habitude ! O presumption ! En vain on offre le sacrifice quotidien , en vain nous sommes à l'autel , puisque personne n'y participe. Je parle ainsi , non seulement afin que vous y participiez , mais encore afin que vous vous en rendiez dignes. Vous n'êtes pas dignes ,

dites-vous , du sacrifice de la communion. Vous ne l'êtes donc pas aussi de la prière. Vous entendez le Ministre qui est debout & qui crie : Vous tous qui êtes en pénitence , retirez-vous d'ici.

Tous ceux qui ne communient pas , sont en pénitence. Si vous êtes du nombre de ceux qui sont en pénitence , vous ne devez pas communier ; car quiconque ne communie pas , est en pénitence. Pourquoi donc le Ministre crie-t-il ? Vous qui ne pouvez pas prier , retirez-vous d'ici ? Quoi donc , vous demeurez impudemment ? Mais vous n'êtes pas , dites-vous , du nombre des pénitens. Quoi , vous êtes du nombre de ceux qui peuvent communier , & vous ne vous en souciez pas ? Vous croyez que ce n'est rien. Mais pensez-y , je vous en conjure. C'est la table du Roi céleste ; les Anges la servent ; le Roi même y est présent , & vous vous y tenez debout en baïllant. Vos habits sont sales , & vous ne vous en mettez point en peine. Mais ils sont propres , dites-vous. Hé bien , mettez-vous donc à cette table , & communiez. Le Roi vient chaque jour pour voir ceux qui sont à table , & pour leur parler à tous ; & maintenant il vous dit dans votre conscience : Pourquoi êtes-vous là debout , sans avoir la

robe nuptiale ? Il ne dit point : pourquoi êtes-vous à ma table ? Mais avant que vous vous y mettiez , & que vous entriez , il dit qu'un tel en est indigne. Car il ne dit pas : pourquoi vous êtes-vous mis à table ? Mais il dit : pourquoi êtes vous entrés ? Voilà donc ce qu'il dit maintenant à nous tous , si nous sommes présents avec indécence & sans pudeur. Car quiconque ne participe point aux mystères , y assiste avec impudence & témérité. C'est pourquoi on fait sortir les premiers , ceux qui sont pécheurs , de même que quand un maître est à table , il ne faut pas qu'aucun de ses domestiques qui l'ait offensé soit présent , & qu'on le fait retirer bien loin. Ainsi quand on offre ici le sacrifice , quand on sacrifie JESUS-CHRIST , qui est la victime du Seigneur , quand vous entendez ces paroles : Prions tous en commun ; quand vous voyez tirer les rideaux qui sont devant les portes , alors croyez que le ciel est transporté sur la terre , & que les Anges descendent. De même donc qu'aucun de ceux qui ne sont pas initiés aux mystères ne doit y assister , il faut en exclure aussi tous ceux qui sont initiés , mais pécheurs. Dites-moi , qu'est-ce que vous penseriez , si quelqu'un étant invité à un festin , lavoit ses mains , se mettoit à table , se pré-

paroit au repas, & ensuite ne mangeoit point ? N'offenseroit-il pas celui qui l'auroit invité ? N'auroit-il pas mieux valu qu'il eût été absent ? Quoi, vous avez assisté au festin, vous avez chanté l'hymne, vous vous êtes mis au rang des dignes, en ne vous retirant pas avec les indignes : pourquoi êtes-vous demeuré sans communier ? Je suis indigne, me répondra quelqu'un ; hé bien, vous êtes donc indigne aussi de la société des prières.

Je n'ai garde d'enter ici dans la question qu'on peut faire à l'égard des pécheurs qui n'étoient coupables que de péchés secrets, quoiqu'ils fussent mortels. Nous n'avons besoin de prendre ici le terme de pénitence que dans un sens général, sans le déterminer ni à la pénitence publique ni à la secrète. Il nous suffit de voir que S. Chrysostome n'admet aucun milieu, entre l'état des pénitens qui ont perdu la justice, & celui des justes qui communient en chaque jour d'assemblée. En vain certains hommes, se croyant purifiés & justes, ne font point pénitence comme les pécheurs, & néanmoins s'abstiennent de communier, ne se croyant pas assez parfaits. Ce milieu est très-dangereux pour l'homme qui veut y demeu-

rer, & il est injurieux au Sacrement. En vain certaines personnes croient honorer le Sacrement, en se privant par respect de le recevoir souvent. S. Chrysostome les réfute & les condamne par ces paroles : *Vous dites que vos habits sont propres. Hé bien, mettez-vous donc à cette table & communiez. . . . Quiconque ne participe point aux mystères, y assiste impudemment & avec témérité. . . . Tous ceux qui ne communient pas, sont en pénitence. . . . Mais vous n'êtes pas, dites-vous, du nombre des pénitens. Quoi, vous êtes du nombre de ceux qui peuvent communier, & vous ne vous en souciez pas ? . . . Dites moi, qu'est-ce que vous penseriez, si quelqu'un étant invité à un festin lavait ses mains, se mettoit à table, se préparoit au repas, & ensuite ne mangeoit point ? N'offenseroit-il pas celui qui l'auroit invité ? N'auroit-il pas mieux valu qu'il eût été absent ? Quoi, vous avez assisté au festin ; vous avez chanté l'hymne ; vous vous êtes mis au rang des dignes, en ne nous retirant pas avec les indignes ? Pourquoi êtes-vous demeuré sans communier ? En un mot, selon ce Père, il faut, ou faire pénitence avec les pécheurs, ou communier avec les justes. Loin d'honorer le Sacrement*

crement en se privant de le recevoir, on offense JESUS-CHRIST, qui nous invite à son festin, en n'y mangeant pas. La vraie manière d'honorer le pain quotidien, est de le manger dignement chaque jour. Mais écoutons encore ce Père.

* *Beaucoup de fidèles, dit-il, rapportant les paroles de l'Apôtre, sont foibles & languissans ; beaucoup d'entre eux s'endorment. Et comment, direz-vous, ces maux nous arrivent-ils, puisque nous ne recevons ce Sacrement qu'une fois l'année ? Et c'est ce qui trouble tout ; car vous vous imaginez que le mérite consiste, non dans la pureté de conscience, mais dans le plus long intervalle de tems d'une communion à l'autre. Vous regardez comme le plus grand respect & le plus grand honneur pour le Sacrement, de ne vous approcher pas souvent de cette table céleste. Ignorez-vous que vous vous livrez au supplice éternel, en communiant indignement, quand même vous ne le feriez qu'une seule fois, & qu'au contraire vous faites votre salut, en communiant dignement, quoique vos communions soient fréquentes ? La témérité ne consiste pas à approcher trop souvent de la table du Seigneur ; mais à en approcher in-*

* Hom. VI, in C. II. Epist. I. ad Timot.

Tome IV,

T

dignement, quand même ce ne seroit qu'une seule fois dans tout le cours de la vie Pourquoi donc mesurons-nous la communion par la loi du tems ? C'est la pureté de conscience qui fait qu'il est tems d'en approcher. Ce Mystère n'a rien de plus à Pâques, que dans les autres tems, où l'on l'accomplit sans cesse. Il est toujours le même ; c'est toujours la même grace du Saint-Esprit. La Pâque continue toute l'année. Vous qui êtes initiés, vous connoissez parfaitement ce que je dis. Soit au Vendredi, soit au Samedi, soit au Dimanche, soit aux fêtes des Martyrs, c'est toujours la même victime, & le même sacrifice. Le Seigneur n'a voulu borner son sacrifice à l'observation d'aucun tems.

Il n'y a rien de plus précis pour la fréquente communion que ces paroles. 1°. Les fidèles se trompoient en regardant comme le plus grand respect & le plus grand honneur pour le Sacrement, de n'approcher pas souvent de cette table céleste. 2°. C'est la pureté de conscience qui fait qu'il est tems d'en approcher. A l'égard de ceux qui sont en cet état, la Pâque continue toute l'année. Le Vendredi, le Samedi, le Dimanche, où l'on communioit d'ordinaire en Orient, donne la même Victime, que la grande fé-

te de Pâques. 3°. C'est la communion rare qui trouble tout. 4°. Le Seigneur n'a voulu borner son sacrifice à l'observation d'aucun tems. 5°. C'est le long intervalle entre les communions, qui est cause que beaucoup de fidèles sont foibles & languissans, & qu'ils s'endorment.

V. I I.

S. Hilaire parle précisément le même langage que les autres Pères. * Donnez-nous, dit-il, notre pain quotidien, car qu'est-ce que Dieu veut aussi fortement, qu'il desire que JESUS-CHRIST habite en nous chaque jour; lui qui est le pain de vie, le pain descendu du ciel? Or comme cette demande est quotidienne, nous demandons aussi qu'il nous soit donné tous les jours. Ces paroles du saint Docteur citées par le IV. Concile de Tolède, ne laissent rien à désirer.

V I I I.

S. Ambroïse confirme ainsi cette doctrine universelle. † Si c'est le pain quotidien, pourquoi ne le manger-vous qu'un bout d'un an, comme les Grecs en Orient ont coutume de faire? Recevez-le tous les jours, afin que tous les jours il vous soit utile. Vivez en sorte

* Fragm. VII. ex Opere incerto.

† De Sac. L. V, C. 4.

que vous méritiez de le recevoir tous les jours. Celui qui ne mérite pas de le recevoir tous les jours, ne mérite pas de le recevoir au bout de l'an. Le saint homme Job n'offroit-il pas tous les jours un sacrifice pour ses enfans, de peur qu'ils ne péchassent par leurs pensées ou par leurs paroles ? Mais ne savez-vous pas que toutes les fois que le sacrifice est offert, la mort, la résurrection, l'ascension du Seigneur, & la rémission des péchés sont représentées ? Et cependant vous ne recevez pas tous les jours ce pain de vie. Celui qui a reçu une blessure, ne cherche pas le remède. Le péché qui nous captive, est notre plaie. Notre remède est dans le céleste & vénérable Sacrement.

1°. Quand ce Père parle des Grecs, il veut sans doute parler de cette négligence & de cette indévotion, où beaucoup de Grecs étoient tombés, & que nous avons vu que saint Chrysostome leur reproche si fortement.

2°. Ce Père ne connoît point d'autre manière d'honorer le pain quotidien, que celle de le manger tous les jours. Il faut vivre en sorte qu'on mérite de n'en être jamais privé un seul jour. Il est donc vrai que les fidèles peuvent avec la grace par-

venir à un état de pureté de conscience, où ils peuvent communier tous les jours.

3°. Ce pain céleste est notre remède contre le péché. Il est vrai qu'il n'est pas, comme le Sacrement de pénitence, le remède d'expiation pour les péchés mortels, mais il est à leur égard un remède préservatif. De plus, on ne sauroit douter qu'il ne serve à effacer les péchés véniels par le feu de l'amour divin qu'il allume dans les cœurs.

I X.

* Vous demandez, dit S. Jérôme à Licinius, s'il faut jeûner le Samedi, & s'il faut recevoir tous les jours l'Eucharistie, comme on assure que les Eglises de Rome & d'Espagne le pratiquent. Ce Père répond sur l'article du Jeûne, que les usages d'une Eglise ne doivent pas faire condamner les usages d'une autre, quoiqu'ils soient différens : que chaque Province peut abonder en son sens, & regarder comme des loix Apostoliques les règles reçues des anciens. Mais pour l'article de l'Eucharistie, voici la réponse décisive du saint Docteur.

Recevez toujours aussi l'Eucharistie, sans nous condamner, & pourvu que votre conf-

* Ep. XXVII.

T iij

science ne vous donne aucuns remords , écoutez cette parole du Psalmiste : Goûtez & voyez combien le Seigneur est doux.

1°. Vous voyez que la communion quotidienne de tous les fidèles qui n'étoient pas dans l'état de pénitence , étoit l'usage de Rome & des Eglises d'Espagne , quoiqu'en Orient on ne célébrât les Mystères qu'en certains jours de la semaine. 2°. S. Jérôme décide à Licinius qu'il peut pratiquer cette communion de tous les jours. 3°. Il veut que Licinius communie tous les jours , sans condamner les Eglises où l'on ne communioit que certains jours de la semaine. 4°. Il ne veut qu'il communie tous les jours , que quand il n'a aucun remords de conscience.

X.

** Les uns , dit S. Augustin , reçoivent tous les jours dans la communion le corps & le sang du Seigneur , les autres le reçoivent en certains jours. Il y a des lieux où l'on ne passe aucun jour sans l'offrir ; en d'autres , on ne l'offre que le Samedi & le Dimanche seulement. Si on remarque d'autres pareilles diversités , il faut conclure qu'on est libre pour l'observation de ces sortes de coutumes. Il n'y a point*

** Epist. LIV. ad Januar.*

de meilleure discipline pour un prudent & grave chrétien , que celle de suivre ce qu'il voit pratiquer dans l'Eglise où il se rencontre.

1°. Vous voyez qu'il ne s'agit ici que des différentes coutumes des Eglises, dont les unes s'assembloient , offroient le sacrifice , & communioient *tous les jours* ; & les autres le faisoient un peu moins souvent. *La meilleure discipline* , suivant ce Père , est qu'un chrétien communie *tous les jours* , ou un peu moins souvent , pour se conformer à l'usage de l'Eglise où il se trouve.

2°. Remarquez que , selon ce Père , offrir & manger alloient d'un pas égal. Ceux qui *ne passent aucun jour sans offrir* le sacrifice , sont les mêmes qui *reçoivent tous les jours dans la communion le corps & le sang du Seigneur*. Ceux qui ne communioient qu'en certains jours de la semaine , n'offroient le sacrifice qu'en ces jours-là.

Mais enfin le peuple communioit aussi souvent que l'on disoit la *Messe*. Représentons la suite des paroles de S. Augustin.

Quelqu'un dira qu'il ne faut pas communier tous les jours. Vous demandez pourquoi ? Parce , dira-t'il , qu'il faut choisir les

T iv

jours où l'on vit avec plus de pureté & de continence, afin d'approcher d'une manière plus digne de ce grand Sacrement; car celui qui le reçoit d'une façon indigne, mange & boit son jugement. Un autre dit au contraire: Si la plaie du péché commis est si grande, & si la maladie est tellement violente, qu'il faille retarder un tel remède, c'est par l'autorité de l'Evêque que chacun doit être privé de l'autel pour faire pénitence, & pour y être ensuite réconcilié; car c'est communier indignement, que de communier dans le tems où l'on doit faire pénitence. Ceci néanmoins ne doit pas être entendu, en sorte que chacun par son propre jugement s'exclue ou s'approche, comme il lui plaît, de la communion. Au reste, si les péchés ne sont pas tellement grands, qu'on juge que le coupable doive être excommunié, il ne doit point se priver du remède quotidien du corps du Seigneur. Quelqu'un décidera peut-être pour le mieux la question entre ces deux hommes, en les avertissant de persévérer principalement dans la paix de JESUS-CHRIST, que chacun fasse ce qu'il croit pieusement, selon sa persuasion, qu'il doit faire. Ni l'un ni l'autre ne manque de respect pour le corps & pour le sang du Seigneur; au contraire, ils

s'empressent tous deux à l'envi à honorer un Sacrement si salutaire : l'un par respect n'ose le recevoir tous les jours ; l'autre par respect n'ose manquer aucun jour à le recevoir.

1°. Il ne faut jamais oublier qu'il s'agit ici, non de communier tous les jours, ou de communier rarement ; mais de communier tous les jours, ou de communier un peu moins souvent, quoique la communion soit fréquente. S. Augustin approuve ces deux divers usages de diverses Eglises.

2°. Ces deux divers usages se réunissent dans le point principal, savoir celui que tous les justes communient toutes les fois qu'ils s'assemblent pour célébrer le Sacrifice.

3°. Selon S. Augustin, de même que selon S. Cyprien, S. Chrysostome & S. Jérôme, on ne doit se priver de la communion au jour de la célébration des Mystères, que quand on se sent coupable d'un péché mortel. Ce que S. Cyprien exprime *par quelque délit plus grief* : ce que S. Chrysostome exprime par l'état d'un homme qui ne participe point aux Mystères à cause qu'il est en pénitence : ce que S. Jérôme exprime par *un remords de conscience*.

ce : (*pungente conscientia*) : S. Augustin l'exprime en disant qu'il s'agit de péchés tellement grands, qu'on juge que le coupable doive être excommunié, s'il ne se soumet pas humblement à la pénitence.

4°. A l'égard des péchés véniels & quotidiens, que la simple récitation de l'oraison dominicale, faite avec une véritable piété, efface, suivant S. Augustin, ils ont dans la communion quotidienne leur remède quotidien, par la ferveur de l'amour que le don céleste allume dans les cœurs. Ainsi, les infirmités quotidiennes, loin de nous empêcher de communier tous les jours, sont au contraire précisément ce qui doit nous exciter à recourir à ce remède quotidien. C'est mal honorer le remède, que de n'oser s'en servir, & de le laisser inutile dans notre pressant besoin.

5°. On peut bien, selon l'usage de diverses Eglises, & par respect, n'oser recevoir tous les jours l'Eucharistie, parce qu'il y a des jours où l'on se sent trop distrait par les affaires, ou trop dissipé par un commerce inévitable au dehors. En ce cas, on peut choisir les jours où l'on vit avec plus de pureté & de continence ; mais ce choix se réduit à certains jours

de la semaine , & l'on doit sans cesse travailler à rendre la communion la plus fréquente que l'on peut selon son état. Loin de mettre son repos à communier par respect rarement , il faut , au contraire , selon la maxime de S. Chrysostome , que *l'unique douleur* du fidèle soit de retarder sa communion par quelque imperfection particulière.

6°. Quoique S. Augustin approuve cet usage de quelques Eglises , il n'approuve pas moins l'autre , savoir , celui que tous les justes d'une Eglise communient régulièrement tous les jours.

7°. Le saint Docteur ne veut pas que chaque particulier se condamne lui-même à la pénitence pour s'exclure de la communion quotidienne. Il veut que chacun se laisse juger par *l'Evêque* , & que ce soit par son autorité que chacun soit *privé de l'autel* ; autrement les personnes les plus humbles & les plus pénitentes qui en sont les plus dignes , ne communieroient jamais , parcequ'elles ne se jugeroient jamais dignes de la communion.

8°. Excepté le cas des péchés tellement grands que le coupable doive être excommunié , s'il refuse de faire pénitence , le

fidèle a le droit de communion, & le Pasteur n'a pas celui de l'en priver.

Le même Père dit aux nouveaux baptisés. * *Vous devez savoir ce que vous avez reçu, ce que vous recevrez, ce que vous devez recevoir tous les jours. Ce pain que vous voyez sur l'autel, & qui est sanctifié par la parole de Dieu, est le corps de JESUS-CHRIST, Voilà la communion de tous les jours, qui, selon l'instruction de ce Père, doit être donnée à tous les Néophytes, qui ne sont que les commençans dans la discipline chrétienne, & les derniers des fidèles.*

D'ailleurs, tout le monde fait que ce Père étoit persuadé que ces paroles † (*Si vous ne mangez, &c. . . . vous n'aurez point la vie en vous.*) doivent être prises dans la rigueur de la lettre pour l'Eucharistie; en sorte qu'on ne peut vivre spirituellement, qu'autant qu'on se nourrit par la communion. C'est pourquoi ce Père parle ainsi sur ces mots, (*Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien*) Cette demande du pain quotidien a un double sens : l'un pour la nécessité de la nourriture

* Serm. CCXXVII. ad Infantes.

† Serm. aliàs IX. de diversis.

du corps , l'autre pour la nécessité de l'aliment spirituel. . . . Les fideles connoissent l'aliment spirituel que vous saurez aussi , (vous compétens) quand vous le recevrez de l'autel de Dieu , ce sera du pain , & même quotidien , nécessaire pour cette vie. . . . L'Eucharistie est donc notre pain quotidien. Remarquez qu'il s'agit également de deux pains nécessaires à la vie , l'un du corps & l'autre de l'ame. Ces deux pains sont quotidiens , parcequ'il faut sans cesse soutenir l'homme fragile & défaillant. Il faut chaque jour le renouveler & réparer ses pertes , encore plus pour l'esprit que pour la chair. Ainsi il est nécessaire , même comme quotidien , pour empêcher la langueur & le péril de l'ame. De là vient que ce Père veut que les *compétens* immédiatement après leur baptême , communient tous les jours.

Enfin le saint Docteur raisonne ainsi : *
Mes frères , que personne ne croie devoir mépriser le conseil de faire une salutaire pénitence , à cause qu'il voit beaucoup de fideles approcher du Sacrement de l'autel , & qu'il n'ignore pas être coupables de tels crimes. (Ce sont les péchés mortels & scandaleux) ,

* Serm. CCC, LI. De pœnit. N^o. 10.

Beaucoup sont corrigés , comme Pierre. Beaucoup sont soufferts , comme Judas. Beaucoup sont inconnus jusqu'à ce que le Seigneur vienne. . . . Mais pour nous , il ne nous est permis de priver personne de la communion, (quoique cette privation ne soit encore que pour la guérison & non pour la mort) à moins qu'un homme de son propre mouvement ne se déclare coupable , ou qu'il ne soit accusé & convaincu dans quelque jugement , soit séculier , soit ecclésiastique. Ainsi , la discipline d'Afrique , semblable à celle de Rome , étoit de donner tous les jours la communion à tous ceux qui s'y présentoient , à moins qu'ils ne se déclarassent coupables de péchés mortels , ou qu'ils en fussent convaincus dans un jugement public.

X I.

Ces passages formels des saints Pères sont très-conformes à la pratique générale de l'ancienne Eglise pour l'Eucharistie. Nous avons déjà vu que ce Sacrement est un pain, & un pain quotidien. La nourriture d'hier ne suffit pas pour aujourd'hui. Comme le besoin se renouvelle sans cesse, il faut aussi que l'aliment soit souvent renouvelé. L'aliment de l'ame étoit anciennement donné tous les jours avec l'aliment

du corps. L'Eucharistie & le repas nommé *Agape*, étoient ensemble. De plus, on donnoit toujours l'Eucharistie, en donnant le baptême. Ainsi, dès qu'un homme étoit régénéré, il étoit nourri du pain quotidien. * On donnoit même le vin sacré aux petits enfans à la mamelle, & quoique la communion se fit alors sous les deux espèces, toutes les fois qu'on le pouvoit, on séparoit néanmoins les deux espèces en faveur de ces petits enfans, qui ne pouvoient pas prendre celle du pain, & on leur donnoit l'aliment céleste, quoiqu'ils n'eussent encore aucune connoissance. On donnoit aussi, comme je l'ai déjà remarqué, l'espèce du pain sacré dans des corbeilles aux fidèles pour l'emporter chez eux au tems de persécution, où ils ne pouvoient pas s'assembler librement. Ils avoient un coffre où ils cachoient ce précieux trésor, chacun, tant hommes que femmes, se donnoit à soi-même chaque jour cette communion domestique, en attendant qu'on pût sans danger s'assembler dans quelque lieu destiné à célébrer les Mystères. Quand on les célébroit, les Diares alloient, après la communion de

* S. Cyr. Sermon de lapsis.

toute l'assemblée , la porter aux absens , comme S. Justin vient de nous l'apprendre. Ainsi , vous le voyez ; l'absence même , quand elle n'étoit pas volontaire , n'étoit point une raison de priver en aucun jour d'assemblée , aucun fidèle de la communion. Plûtôt que de laisser quelque tems les fidèles privés de la communion , on leur confioit à pleines corbeilles le pain sacré. On craignoit moins les irrévérences auxquelles cette discipline exposoit , que l'inconvénient de les priver de la communion quotidienne. Enfin , nous voyons par l'exemple célèbre de la communion de Sérapion , qu'on donnoit à un jeune garçon laïque l'Eucharistie à porter à un malade , plutôt que d'exposer ce malade au péril de mourir , sans avoir reçu ce Sacrement. Plus cette discipline , très-différente de celle de ces derniers siècles , nous étonne , plus nous devons reconnoître que l'ancienne Eglise vouloit que les justes fissent un usage beaucoup plus familier de l'Eucharistie , que celui qu'on en fait parmi nous , & qu'elle passoit par dessus beaucoup de dangers & d'inconvéniens , pour faciliter aux justes la communion. Il est vrai qu'en ce tems-là beaucoup de chré-

tiens

tiens étoient de grands Saints, mais tous ne l'étoient pas également. Les justes mêmes avoient leurs imperfections, comme nous l'avons observé, & les abus se glissoient jusques dans la communion même, comme nous l'apprenons de l'Apôtre.

XII.

Cette discipline de l'antiquité est confirmée par l'autorité du Concile de Trente. * L'Eglise nous y enseigne qu'un fidèle qui se sent coupable d'un péché mortel, quoiqu'il croie être contrit, ne doit point communier sans s'être auparavant confessé.

Remarquez qu'il n'exclut de la communion que ceux qui se sentent coupables de quelque péché mortel.

Le Concile ajoute, que les chrétiens doivent croire & révéler ce Sacrement avec une foi si ferme, avec tant de ferveur & de piété, qu'ils puissent recevoir fréquemment le pain qui est au dessus de toute substance, afin qu'il soit véritablement la vie de leur âme, & la perpétuelle santé de leur esprit, & afin que la force qu'ils en tireront, les fasse passer des tentations de ce pèlerinage, au repos de la céleste patrie.

Enfin on ne sauroit faire trop d'attention,

* Sess. XIII. cap. 7. & 8.

à ces paroles : * *Le sacré Concile souhaiteroit que les fidèles qui assistent à chaque Messe, y communiaissent, non-seulement en esprit & par affection, mais encore par la reception sacramentelle de l'Eucharistie, afin qu'ils reçussent un fruit plus abondant de ce saint Sacrifice.*

Voilà l'Eglise qui est la même dans tous les tems. Rien ne la vieillit, rien n'altère sa pureté. Le même esprit qui l'animoit du tems de S. Justin & des autres Pères, la fait encore parler dans ces derniers jours. Elle invite tous ses enfans à une communion fréquente. Elle souhaiteroit qu'ils n'assistassent jamais à aucune Messe, sans y communier. Et en effet, l'Eucharistie étant instituée pour tenir la place des anciens sacrifices qu'on nommoit *pacifiques*, où la Victime étoit offerte & mangée par les assistans, on fait une espèce de violence au sacrifice de JESUS-CHRIST, quand on s'unit au Prêtre pour l'offrir, sans vouloir s'y unir aussi pour la manducation. Ce qui arrête le Concile & qui le tient en crainte, c'est un chrétien à qui sa conscience reproche *un péché mortel*. † (*Sibi confectus mortalis peccati.*)

* Sess. XXII. c. 6. † Sess. XIII. c. 7.

Il est inutile de nous objecter qu'on voit communier souvent des personnes très-indignes de la communion. Nous répondons avec S. Augustin : Les uns *sont corrigés comme Pierre*, & les autres *soufferts comme Judas*. J'avoue qu'il y a beaucoup de chrétiens qui n'en portent le nom que pour le profaner & pour l'avilir. Ils sont beaucoup au dessous des Cathécumènes & des pénitens de l'antiquité. Il faudroit les faire sortir, quand on célèbre les mystères. Mais, pour les en exclure, il faut, selon S. Augustin, ou leur propre confession, ou un jugement public. Il y a beaucoup de personnes même, qui observant une certaine régularité de vie, n'ont point les véritables sentimens de la vie chrétienne. Quand on approfondit leur état, on ne voit point qu'on puisse les mettre au rang des justes qui doivent communier. Mais nous ne parlons nullement de ceux-là ; il s'agit ici des âmes pures, humbles, dociles & recueillies, qui sentent leurs imperfections, & qui veulent s'en corriger par la nourriture céleste. Pourquoi se scandalise-t-on de les voir communier souvent ? Elles sont imparfai-

tes, me dira-t'on. Hé! C'est pour devenir parfaites qu'elles communient. S. Ambroise ne dit-il pas que *le péché est notre plaie, & que notre remède est dans le céleste & vénérable Sacrement*? S. Augustin ne dit-il pas, que si les péchés d'un fidèle ne sont pas *tellement grands* qu'il doive être *excommunié*, en cas qu'il refuse de faire pénitence, *il ne doit pas se priver du remède quotidien du corps du Seigneur*? On n'est point étonné de voir les bons Prêtres dire la Messe tous les jours; ils ont néanmoins leurs imperfections. Pourquoi donc se scandaliser, quand on voit de bons laïques, qui pour mieux vaincre leurs imperfections & pour mieux surmonter les tentations du siècle corrompu, veulent se nourrir tous les jours de JESUS-CHRIST; Si on attendoit pour communier tous les jours, qu'on fût exempt d'imperfection, on attendroit sans fin. *Dieu a voulu*, comme S. Augustin le dit, *que nous soyons réduits à vivre humblement sous le joug de la confession quotidienne de nos péchés*. S. Jean dit, sans excepter personne : *Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, & la vérité n'est point en nous*. . . . * *Si nous disons que nous n'a-*

* 1. Joan. c. i.

*vous point de péché, nous faisons Dieu menteur, & la vérité n'est point en nous. Un autre Apôtre nous crie : * Nous faisons tous beaucoup de fautes.*

Il faut donc s'accoutumer à voir des fidèles qui commettent des péchés véniels; malgré leur désir sincère de n'en commettre aucun, & qui néanmoins communient avec fruit tous les jours. Il ne faut pas tellement être choqué de leurs imperfections que Dieu leur laisse pour les humilier, qu'on ne fasse aussi attention aux fautes plus grossières & plus dangereuses dont ce remède quotidien les préserve. Encore une fois, nous voyons que les chrétiens des premiers siècles, qui communioient tous les jours, étoient encore dans des imperfections notables. Veut-on condamner leurs communions quotidiennes, & corriger l'Eglise primitive qui les autorisoit, sans ignorer ces imperfections notoires ? De plus, nous ne voyons pas que ces anciens fidèles se confessassent régulièrement de ces fautes quotidiennes, au lieu que les justes de notre tems s'en confessent souvent pour se purifier avant la communion. Enfin, les chrétiens de l'antiquité communioient

: * Jac. c. 2.

dans leurs maisons & de leurs propres mains pendant les persécutions , plutôt que de ne communier pas tous les jours. Ces derniers tems ne sont pas moins périlleux. La persécution est d'autant plus dangereuse , qu'elle est déguisée sous une apparence de paix , & que le Tentateur nous séduit par le venin de l'orgueil & de la mollesse. L'impiété raffinée , l'illusion flatteuse , l'hypocrisie qui gagne comme la gangrène , sont plus redoutables que les glaives & les tourmens. Jamais le remède quotidien ne fut si nécessaire.

Combien voit-on de fidèles scrupuleux , qui , faute de cet aliment , ne sont que languir ? ils se consomment en réflexions & en efforts stériles. Ils craignent , ils tremblent. Ils sont toujours en doute , & cherchent en vain une certitude qu'ils ne peuvent trouver en cette vie. L'onction n'est point en eux. Ils veulent vivre pour JESUS-CHRIST , sans vivre de lui. Ils sont desséchés , languissans , épuisés ; & ils tombent en défaillance. Ils sont auprès de la fontaine d'eau vive , & se laissent mourir de soif. Ils veulent tout faire au dehors , & n'osent se nourrir au dedans. Ils veulent porter le pesant fardeau

de la loi, sans en puiser l'esprit & la consolation dans l'oraison & dans la communion fréquente.

XIV.

J'avoue qu'un sage & pieux Directeur peut priver un fidèle de la communion pour un tems court, soit pour éprouver sa docilité & son humilité, quand il a quelque sujet d'en douter, soit pour le préserver des pièges de quelque illusion, & de quelque attachement secret à lui-même. Mais ces épreuves ne doivent être faites que dans un vrai besoin, & doivent durer peu; il faut recourir au plutôt à la nourriture de l'ame. On nous objecte que chacun doit faire pénitence. Mais distinguons la pénitence des justes d'avec celle des hommes coupables de péchés mortels. La pénitence est nécessaire aux justes mêmes, il est vrai; mais cette pénitence s'accorde très-bien avec la communion. Les Prêtres font pénitence en disant la Messe tous les jours. Les plus grands Saints, en communiant de même, font dans une pénitence continuelle. Les Saints de l'antiquité faisoient pénitence, & pratiquoient la communion quotidienne.

Ne soyez donc pas troublé, Monsieur,

par les raisonnemens qu'on vous fait sur la discipline de l'ancienne Eglise. Laissez parler tous ceux qui méprisent toutes les dévotions de notre tems , & qui ne veulent suivre que les premiers siècles. Vous venez de les voir d'accord avec le Concile de Trente. Le Concile devroit suffire pour décider , puisque l'Eglise est toujours la même selon les promesses ; mais enfin je vous mets l'antiquité devant les yeux. Communiez donc comme les Apôtres ont fait communier les premiers fidèles , & comme les Pères ont fait communier les chrétiens des siècles suivans. Laissez raisonner ceux qui veulent tout réformer , & mangez le pain quotidien , afin que vivant de JESUS-CHRIST, vous viviez pour lui. Laissez-vous juger , non par des réformateurs toujours prêts à se scandaliser & à critiquer tout, mais par vos Pasteurs, ou par un Directeur modéré & expérimenté , qui vous conduise selon l'esprit de l'Eglise. *Je suis, &c.*



A M.

A M.

L'ÉVÊQUE D'ARRAS,

*Sur la lecture de l'Écriture sainte
en langue vulgaire.*

MONSIEUR,

Puisque vous souhaitez que je vous dise ma pensée sur la lecture du Texte sacré pour les laïques, je vais le faire avec toute la vénération & toute la déférence que vous méritez.

1°. Je crois qu'on s'est donné en nos jours une peine inutile pour prouver ce qui est incontestable, savoir, que les laïques lisoient les saintes Écritures dans les premiers siècles de l'Eglise. Pour s'en convaincre, il ne faut qu'ouvrir les livres de S. Chrysostome. Il dit, par exemple, dans sa préface sur l'épître aux Romains, qu'il ressent une vive douleur de ce que beaucoup de fidèles n'entendent pas S. Paul comme il le faudroit, & de ce que l'i-

Tome IV.

X

gnorance de quelques-uns va jusqu'à ne savoir pas le nombre de ses épîtres. Il ajoute que ce desordre vient de ce qu'ils ne veulent pas avoir assidûment ses écrits dans leurs mains. Il ajoute que l'ignorance des saintes Ecritures est la source de la contagion des hérésies & de la négligence dans les mœurs. Ceux , dit-il , qui ne tournent pas les yeux vers les rayons des Ecritures , tombent nécessairement dans des erreurs & dans des fautes fréquentes. Tout ce discours regarde les laïques qui écouloient les sermons de ce Père.

S. Jérôme parlant à Loeta sur l'éducation de sa petite fille , dit , que quand cette enfant commencera à être un peu plus grande , il faut que ses parens ne la trouvent que dans le sanctuaire des Ecritures , consultant les Prophètes & les Apôtres sur ses nôces spirituelles. Il ajoute : Qu'elle vous rapporte tous les jours son ouvrage réglé , qui sera un recueil des fleurs de l'Ecriture ; qu'elle apprenne le nombre des versets grecs , & qu'ensuite elle s'instruise sur l'édition latine. Il veut que cette jeune fille aime les livres sacrés au lieu des pierreries & des étoffes de soye. . . . qu'elle apprenne les Pseaumes. . . . qu'elle s'instruise dans les Proverbes de Sala-

mon, sur la règle de la vie ; qu'elle s'accoutume, dans l'Écclesiaste, à fouler aux pieds les choses mondaines ; que dans le livre de Job, elle suive les exemples de courage & de patience ; qu'elle passe aux Evangiles, pour ne les laisser jamais sortir de ses mains ; qu'elle se remplisse avec une ardente soif des actes des Apôtres & de leurs épîtres qu'elle apprenne par cœur les Prophètes, les sept premiers livres de l'Ecriture, ceux des Rois & des Paralipomènes, avec ceux d'Esdras & d'Esther ; qu'elle n'apprenne qu'à la fin & sans péril le Cantique des Cantiques, de peur que, si elle le lisoit au commencement, elle fût blessée, ne comprenant pas sous ces paroles charnelles le cantique des noces spirituelles de l'Epoux sacré.

Il est visible que S. Jérôme ne prétend point violer par ce plan d'éducation, la discipline de l'Eglise de son tems, & qu'au contraire il ne faisoit que suivre dans ce plan, l'usage universel pour l'éducation des filles chrétiennes. Que si ce Père vouloit qu'une très-jeune fille apprît ainsi toutes les saintes Ecritures, & les fût presque toutes par cœur, que ne doit on pas conclure pour tous les hommes d'un âge mur, & pour toutes les femmes d'une

piété & d'une discrétion déjà éprouvées. D'ailleurs, en ce tems-là les saintes Ecritures, & même toute la Liturgie étoient en langue vulgaire : tout l'Occident entendoit le latin, dans lequel il avoit l'ancienne version de la Bible que S. Augustin nomme *la vieille Italique*. L'Occident avoit aussi la Liturgie dans la même langue, qui étoit celle de tout le peuple. Pour l'Orient, c'étoit la même chose. Tous les peuples y parloient le Grec; ils entendoient la version des Septante, & la Liturgie Grecque, comme nos peuples entendraient une version Française. Ainsi sans entrer dans aucune question de critique, il est plus clair que le jour, que tout le peuple avoit dans sa langue naturelle la Bible & la Liturgie, qu'on faisoit lire aux enfans pour les bien élever; que les saints Pasteurs leur expliquoient de suite, dans leurs sermons, les livres entiers de l'Ecriture; que ce texte étoit très-familier aux peuples; qu'on les exhortoit à le lire continuellement; qu'on les blâmoit d'en négliger la lecture; enfin qu'on regardoit cette négligence comme la source des hérésies & du relâchement des mœurs. Voilà ce qu'on n'avoit aucun be-

soin de prouver , parce qu'il est clair dans les monumens de l'antiquité.

2°. D'un autre côté, *Monseigneur* , on ne sauroit nier que l'Eglise, qui usoit d'une si grande œconomie pour ne découvrir que peu à peu le secret des mystères de la foi, de la forme des Sacremens, &c. aux Cathécumènes , n'usât aussi, par le même esprit , d'une œconomie proportionnée aux besoins pour faire lire l'Ecriture aux Néophytes, ou aux jeunes personnes qui étoient encore tendres dans la foi. Les Juifs avoient donné l'exemple d'une si nécessaire méthode, lorsqu'ils ne permettoient la lecture du commencement de la Genèse, de certains endroits d'Ezéchiel, & du Cantique des Cantiques, que quand on étoit parvenu à un âge mur. Nous venons de voir que S. Jérôme gardoit aussi une méthode ou œconomie pour donner à la jeune Lœta, d'abord certains livres, & ensuite quelques autres, & que le Cantique des Cantiques devoit être donné le dernier, parceque les *paroles charnelles* sous lesquelles le mystère des nœces sacrées de l'ame avec l'Epoux étoit caché, auroient pû blesser son cœur, si on les lui eût confiées, avant

qu'elle eût fait un certain progrès dans la simplicité de la foi & dans les vertus intérieures. Ainsi, d'un côté l'Ecriture étoit donnée à tous les fidèles : de l'autre, elle n'étoit néanmoins donnée à chacun qu'à proportion de son besoin & de son progrès.

3°. Ce seroit même un préjugé dangereux & trop approchant de celui des Protestans, que celui de penser que les chrétiens ne peuvent pas être sol dement instruits de toutes les vérités, quand ils ne lisent point les saintes Ecritures. S. Irénée étoit bien éloigné de ce sentiment, quand il disoit : * *Quoi donc ? Si les Apôtres ne nous eussent pas même laissé les Ecritures, n'aurait-il pas fallu suivre l'ordre de la tradition qu'ils ont mis en dépôt dans les mains de ceux auxquels ils consièrent les Eglises ? Beaucoup des nations barbares qui ont reçu la foi en J. C. ont suivi cet ordre, conservant sans caractère ni encre, les vérités du salut écrites dans leurs cœurs par le saint Esprit, gardant avec soin l'ancienne tradition, & croyant par J. C. fils de Dieu, en un seul Dieu créateur du ciel & de la terre, & de tout ce qui y est contenu. . . . Ces*

* Advers. hæ. L. III. c. 4.

hommes, qui ont embrassé cette foi, sans aucune Ecriture, sont barbares par rapport à notre langage ; mais quant à la doctrine, aux coutumes & aux mœurs, par rapport à la foi, ils sont parfaitement sages & agréables à Dieu, vivans en toute justice, chasteté & sagesse. Que si quelqu'un parlant leur langue naturelle, leur proposoit les dogmes inventés par les Hérétiques, aussitôt ils boucheroient leurs oreilles & s'enfueroient bien loin, ne pouvant pas même se résoudre à écouter un discours plein de blasphèmes. Ainsi, étant soutenus par cette vieille tradition des Apôtres, ils ne peuvent même admettre dans leur simple pensée la moindre image de ces prodiges d'erreurs. On voit par ces paroles d'un si grand Docteur de l'Eglise presque contemporain des Apôtres, qu'il y avoit en son tems chez les peuples barbares, des fideles innombrables qui étoient très-spirituels, très-parfaits, & riches, comme parle S. Paul, en toute parole & en toute science, quoiqu'ils ne lussent jamais les Livres sacrés. Cette vérité ne diminue en rien le prix du sacré dépôt des saintes Lettres, & ne doit en rien rallentir le zèle des chrétiens pour s'en nourrir avec une humble dépendance de l'Eglise ; mais en-

fin le fait est constant par un témoignage si clair & si décisif. La tradition suffisoit à ces fidèles innombrables, pour former leur foi & leurs mœurs de la manière la plus parfaite & la plus sublime. L'Eglise qui nous donne les Écritures, leur donnoit sans Écritures, par sa parole vivante, toutes les mêmes instructions que nous puissions dans le Texte sacré. La parole non écrite, qui est dans la bouche de l'Esprit du fils de Dieu, suppléoit au défaut de la parole écrite, & donnoit le même aliment intérieur. En cet état ces fidèles étoient si éclairés, qu'au premier discours contagieux ils auroient bouché leurs oreilles, tant ils étoient affermis dans la simplicité de la foi & de la docilité pour l'Eglise : tant cette heureuse simplicité leur donnoit de discernement & de délicatesse contre la séduction la plus subtile des Novateurs. On se tromperoit donc beaucoup, selon S. Irénée, si on croyoit que l'Eglise ne peut pas élever ses enfans à la plus haute perfection, tant pour la foi que pour les vertus, sans leur faire lire les saintes Écritures. Ce que S. Irénée nous apprend de ces fidèles de son tems, S. Augustin nous le répète pour les Soli-

raires du sien. * *Un homme, dit-il, étant soutenu par la foi, par l'espérance & par la charité, n'a pas besoin des Ecritures, si ce n'est pour instruire les autres. C'est ainsi que beaucoup de Solitaires vivent avec ces trois vertus, même dans les déserts, sans avoir les Livres sacrés.*

Voilà les Solitaires mêmes qui dans leurs déserts étoient nourris de Dieu par l'oraison, sans Ecritures, & qui parvenoit à la plus haute contemplation sans ce secours. Nous voyons même qu'un de ces solitaires vendit jusqu'au livre sacré, où il avoit appris à tout vendre, pour se livrer à l'esprit de pauvreté Evangélique. Après de si fréquens exemples, peut-on douter que les fidèles ne puissent atteindre à la perfection sans lire l'Ecriture, lorsque l'Eglise qui les instruit par l'esprit de son Epoux, leur devient une Ecriture vivante & distribuée en la manière la plus proportionnée à leurs besoins † C'est dans cet esprit que S. Augustin disoit aux fidèles : † *Appliquez-vous à vous instruire des saintes Ecritures : nous sommes vos Livres : (Intenti estote ad scripturas ; codices vestri sumus.)*

* De doct. Christ. L. II. c. 36.

† Sermon. CCXXVII.

C'est lire les Ecritures que d'écouter les Pasteurs qui les expliquent , & qui en distribuent aux peuples les endroits proportionnés à leurs besoins. Les Pasteurs sont des Ecritures vivantes. Un particulier ne pourroit point en cet état murmurer , comme s'il lui manquoit quelque chose , sans regarder la tradition de l'Eglise comme insuffisante , & sans se flatter de trouver par sa propre recherche dans le texte de l'Ecriture , ce qu'il supposeroit que l'Eglise ne lui donneroit pas avec assez de pureté , ou d'onction , ou d'étendue. Ainsi , toutes les fois que l'Eglise jugera à propos de priver ses enfans de cette lecture , pour leur en donner l'équivalent , par des instructions plus accommodées à leurs vrais besoins , ils doivent s'humilier , & croire sur la parole de cette sainte mère qu'ils ne perdent rien ; se contenter du lait comme du pain , & se borner à recevoir avec docilité ce que l'esprit qui a fait les Ecritures , leur donne des vérités mêmes des saintes Ecritures , sans leur en confier le texte , de peur qu'ils ne l'expliquent mal. Toute curiosité , tout empressement , toute présomption , de quelque beau prétexte d'amour

de la parole de Dieu qu'on veuille les colorer, ne peut être en ce cas, qu'une tentation d'orgueil & d'indépendance.

4°. Pendant que l'Ecriture étoit lue de la sorte par une si grande multitude de fidèles, plusieurs choses empêchoient que la plupart d'entre eux n'en abusassent.

1°. Les Pasteurs expliquoient sans cesse le texte sacré pour inculquer le sens de la tradition, & pour empêcher qu'aucun particulier osât jamais, ni interpréter ce texte selon son propre sens, ni le séparer d'avec l'interprétation sobre & tempérée à laquelle l'Eglise le fixoit. 2°. L'usage étoit de consulter d'abord les Pasteurs sur les moindres difficultés qui regardoient le sens de quelque endroit obscur de ce texte. 3°. Dès que quelqu'un étoit suspect de nouveauté sur l'interprétation de quelque texte, les Evêques qui s'assembloient si fréquemment, levoient la difficulté. Enfin on consultoit, sur tout en Occident, le siège Apostolique, pour n'y souffrir aucune dissension. Ainsi, la simplicité de la foi, la docilité des esprits, la grande autorité des Pasteurs, & l'instruction continuelle qu'ils donnoient aux peuples sur le texte sacré, empêchoient alors les

principaux abus qu'on pourroit craindre ; encore ne laissoit-on pas de voir quelquefois des particuliers qui détournoient ce texte à des sens nouveaux , & qui causoient de très-dangéreuses contestations. S. Pierre nous assure qu'il y a dans les épîtres de S. Paul des endroits obscurs & difficiles , que des esprits inconstans *tordent pour leur perte.*

Origène paroît avoir abusé du sens allégorique , pour faire de ses pensées autant de mystères divins , comme parle S. Jérôme. D'un autre côté , les Demi-Pélagiens se plaignoient mal à propos que S. Augustin expliquoit l'épître aux Romains selon un sens nouveau & inoui dans la tradition. Mais enfin la licence des esprits dans l'interprétation du Texte sacré n'étoit parvenue à rien d'approchant de la rémérité des critiques , qui osent tous les jours ébranler tous les fondemens.

5°. Il semble que les Vaudois & les Albigeois ont obligé l'Eglise à user de son droit rigoureux , pour ne permettre la lecture du Texte sacré , qu'àux personnes qu'elle jugeoit assez bien préparées pour le lire avec fruit. Je ne prétens pas dire que cette réserve n'a commencé qu'au

tems de ces Hérétiques ; il faudroit faire une exacte recherche pour pouvoir fixer le commencement de cette discipline. Mais enfin je vois qu'en ce tems-là l'Eglise sentit par une triste expérience que le pain même quotidien ne devoit pas être abandonné aux enfans ; qu'ils avoient besoin que les Pasteurs le leur rompissent , & que ce même pain , qui nourrit les ames humbles & dociles, empoisonne les esprits indociles & présomptueux. Les Vaudois, ou Pauvres de Lyon , prétendoient entendre mieux l'Ecriture que tous les Pasteurs , & ils vouloient les redresser. Les Albigeois apprenoient aussi aux peuples à examiner par eux-mêmes le Texte sacré, indépendamment des explications des Pasteurs , qu'ils accusoient d'ignorance & de mauvaise foi. C'est contre ces sortes de Novateurs que le Pape Innocent III. écrivoit ainsi aux fidèles du diocèse de Metz : *Notre vénérable frère l'Evêque de Metz nous a appris par ses lettres , que dans son diocèse & dans sa ville , une multitude considérable de laïques & de femmes , étant excités par le desir de lire les Ecritures , s'étoient fait traduire en François les Evangiles , les épîtres de S. Paul , les Pseaumes , les*

morales de Job & plusieurs autres livres. . . Quelques Prêtres des paroisses ayant voulu les reprendre là-dessus, ils leur ont résisté en face, prétendant tirer de l'Ecriture des raisons pour prouver qu'on ne devoit point troubler ce qu'ils font. Quelques-uns d'entre eux méprisent avec dégoût la simplicité de leurs Prêtres, & quand ceux-ci leur proposent la parole du salut, ils disent dans leurs secrets murmures, qu'ils savent bien mieux que les Prêtres expliquer cette parole, & qu'elle est bien mieux dans leurs libelles. Or, quoique le desir d'entendre les divines Ecritures, & d'exhorter les peuples selon la doctrine de ces saints livres, ne soit point blâmable, mais plutôt à louer, ceux-ci paroissent néanmoins répréhensibles, en ce qu'ils font des assemblées secrètes, qu'ils y usurpent le ministère de la prédication, qu'ils y éludent la simplicité des Prêtres. &c. Le Pape ajoute : Les mystères secrets de la foi ne doivent point être exposés indifféremment à tout le monde, puisqu'ils ne peuvent pas être compris par tous les hommes, & qu'on les doit seulement exposer à ceux qui peuvent les recevoir avec fidélité. C'est pourquoi l'Apôtre dit aux simples : je vous ai donné le lait à boire, & non la nourriture solide, comme à des petits en-

fans en J. C; car l'aliment solide est pour les grands, comme le même Apôtre le disoit ailleurs : nous annonçons la sagesse parmi les parfaits ; mais parmi vous j'ai jugé que je ne savois rien que JESUS-CHRIST, & JESUS-CHRIST crucifié. Car la profondeur des divines Ecritures est si grande, que non-seulement les simples qui n'ont pas étudié, mais encore les sages & les savans sont incapables de la pénétrer pour en acquérir la pleine intelligence.

L'indocilité & l'esprit de révolte qui a éclaté dans les laïques, a montré combien il étoit dangereux de laisser lire le Texte sacré aux peuples, dans des tems où les Pasteurs n'avoient plus, ni l'ancienne autorité, ni l'ancienne vigilance, pour interpréter l'Ecriture, & où les Peuples s'accoutumoient à mépriser leur simplicité. On reconnut même par expérience, que le fanatisme de ces laïques étoit contagieux, & qu'ils séduisoient facilement la multitude, en lui promettant de lui montrer par l'Ecriture, combien les Pasteurs étoient ignorans, trompeurs & indignes de leur ministère. Wiclef, Luther, Calvin, & tous les sectes du seizième siècle, qui ont entraîné les peu-

ples, abusoient de ces paroles : *Scrutamini scripturas*, approfondissez les Ecritures. Ils ont achevé de mettre l'Eglise dans la nécessité de réduire les peuples à ne lire les Ecritures, qu'avec une permission expresse des Pasteurs.

6°. Gerson ne peut point être accusé de favoriser trop les maximes des Ultramontains. Cet auteur a néanmoins parlé ainsi : * *C'est de cette source empestée que sortent & croissent tous les jours les erreurs des Béguards, des Pauvres de Lyon, & de tous leurs semblables, dont il y a beaucoup des laïques, qui font une traduction de la Bible dans leur langue vulgaire, au grand préjudice & scandale de la vérité Catholique. C'est ce qu'on a proposé de retrancher par le projet de réformation. Il dit ailleurs, † qu'il faut empêcher la traduction des Livres sacrés en langue vulgaire, principalement de notre Bible, excepté les moralités & les histoires. Il ajoûte ailleurs que § c'est une chose trop périlleuse que de donner aux hommes simples qui ne sont pas savans, les livres de la*

* Traët. contrà Hæreses; de Commun. Laïc, sub utraque specie.

† In II. Lect. pœnit., 9. Confid.

§ 4. Serm. de Nativit. Domini,

sainto

*sainte Ecriture traduits en François, parce qu'ils peuvent, en les expliquant mal, tomber d'abord dans des erreurs; ils doivent éconter cette parole dans la bouche des Prédicateurs, autrement on prêcherait en vain. Cet Auteur se fonde sur la réflexion suivante: * Comme on peut tirer quelque bien d'une bonne & fidèle version de la Bible en François, si le lecteur l'entend avec sobriété; au contraire, il arrivera des erreurs & des maux innombrables, si elle est mal traduite, ou expliquée avec présomption en rejetant les sens & les explications des saints Docteurs. En effet nous avons vu que c'est par les versions de la Bible & par l'interprétation arbitraire, que les Protestans ont voulu renverser l'ancienne Eglise. Tous les peuples étoient entraînés par cette promesse flatteuse, qu'ils verroient clairement la vérité dans le texte des Ecritures.*

7°. C'est par la crainte de ces inconvéniens que la Faculté de Théologie de Paris censura l'an 1527. quelques propositions d'Erasme, qui disoit que, si son sentiment étoit suivi, les laboureurs, les maçons, & tous les autres artisans liroient la sainte Ecriture, & qu'elle seroit traduite en

* Serm. Cont. Adulat. 5. Confid.

Tome IV.

Y

toute sorte de langues. La Faculté assuroit au contraire que les Vaudois, les Albigeois, les Turlupins, nous ont appris quel danger il y a d'en permettre indifféremment la lecture en langue vulgaire. . . . qu'encore qu'elle fût utile à quelques-uns, on ne devoit pourtant pas la permettre sans choix à tout le monde. . . . La Faculté ajoûtoit à l'égard des laïques, que l'Eglise ne les empêche point de lire quelquefois quelques Livres de l'Ecriture, qui pourront servir à l'édification des mœurs, avec une explication qui soit à leur portée. Enfin elle remarque que le saint Siege a défendu il y a déjà long-tems aux laïques de lire ces livres, &c.

8°. Le Clergé de France parut suivre les mêmes maximes, lorsqu'il écrivit au Pape Alexandre VII. l'an 1661. contre la traduction du Missel faite en François par le Sieur Voisin. *Nous avons été attentifs, disent les Evêques, à cette nouveauté, & nous l'avons entièrement désapprouvée, comme contraire à la coutume de l'Eglise, & comme très-pernicieuse aux ames. A ce propos le Clergé rapporte & approuve la censure que la Faculté de Paris avoit faite autrefois des propositions d'Erasme. Il remarque que les Vaudois, ou Pauvres*

de Lyon, sont ceux qui ont abusé de la lecture familière du Texte sacré : que c'est ce qui a produit dans la suite les sectes des Protestans, & que cette nouveauté avoit même auparavant ouvert le chemin à l'erreur des Bohémiens, comme la Faculté de Paris l'avoit dit dans sa censure. Enfin le Clergé cite Vincent de Lérins, qui assure que l'Ecriture sainte étoit nommée le livre des Hérétiques, à cause des subtilités par lesquelles ils en tournoient les textes contre l'autorité de l'Eglise. Le Pape Alexandre VII. ayant reçu cette lettre du Clergé, répondit en condamnant la témérité de ceux qui avoient osé traduire dans la langue vulgaire, savoir la Françoisé, le Missel Romain, pour le divulguer & le faire passer dans les mains des personnes de tout état & de tout sexe.

9°. Je conclus de tout ceci, que l'Eglise, sans changer de maximes fondamentales, s'est crue obligée de changer un peu sa conduite sur la lecture du Texte sacré. Comme les Pasteurs ont eu moins d'autorité & d'application à expliquer les Ecritures, & que les peuples ont été plus indociles, plus présomptueux, plus enclins à prêter l'oreille aux séducteurs, elle a

cru devoir permettre avec moins de facilité & plus de précaution, ce qu'elle permettoit plus généralement dans des tems plus heureux. C'est ainsi que nous voyons que la même Eglise permettoit aux simples fidèles d'emporter l'Eucharistie dans leurs maisons & dans leurs voyages, parce qu'elle se tenoit pleinement assurée de leur pureté, de leur retenue & de leur zèle; au lieu que maintenant, elle ne leur donne la communion que dans l'Eglise avec beaucoup de précaution. Ce n'est pas l'Eglise qui change; c'est le peuple fidèle qui a changé, & qui rend nécessaire ce changement de discipline extérieure. Au reste, dans les premiers siècles, l'Eglise ne permettoit la lecture du Texte sacré, qu'avec dépendance de la direction des Pasteurs qui y préparoient les particuliers, & qui ne les y admettoient qu'à mesure qu'ils les y trouvoient suffisamment préparés. Encore même, comme nous l'avons vu dans S. Jérôme, chacun ne lisoit certains livres qu'après les autres, & quand les Pasteurs jugeoient que le tems en étoit venu. Ce qui a été pratiqué dans les derniers tems, ne va que du plus au moins. C'est la même œcono-

mie de l'Eglise, la même méthode, la même dépendance; on a seulement augmenté la réserve & la précaution, à mesure que l'indisposition des peuples a augmenté.

10°. Pour nos Pays-Bas, on peut assurer que la crainte & l'improbation des versions de la Bible en langue vulgaire, & de la lecture qu'en feroient indifféremment les laïques, y ont été plus grandes qu'ailleurs. Les maux que les Hérétiques du pays y firent du tems de la Duchesse de Parme, le voisinage de la Hollande, & la grande soumission que le pays a conservée pour le saint Siège, ont été cause de ce redoublement de précaution. C'est pourquoi le Concile de la Province de Cambray tenu à Mons l'an 1586. parle ainsi : *Qu'il ne soit point libre à tout homme du peuple, de lire les livres sacrés de l'Ecriture en langue vulgaire contre la quatrième regle de l'Indice sur les livres défendus, si ce n'est avec la permission des Evêques ou de leurs délégués.* Le Synode diocésain de Guillaume de Bergues, défend aux Libraires de vendre la version de la Bible ou de quelqu'une de ses parties en langue vulgaire, à moins que les acheteurs ne

leur produisent une permission par écrit pour cette lecture, qui soit donnée par l'Archevêque ou par ses grands-Vicaires. C'est conformément à ces règles que feu M. de Brias mon prédécesseur immédiat fit l'an 1690. une Ordonnance, pour appaiser quelques troubles survenus à Mons sur cette matière de la lecture de l'Ecriture en langue vulgaire, où il parle ainsi : Nous conjurons aussi de toute l'étendue de notre cœur, toutes les personnes que Dieu a commises à notre conduite, d'écouter avec beaucoup d'attention & de piété la parole de Dieu qu'on leur annonce, soit par les catéchismes, soit par les prédications, où souvent elles peuvent puiser les lumières nécessaires pour leur conduite, d'une manière plus proportionnée à leur foiblesse, que par la lecture qu'elles pourroient faire elles-mêmes de l'Ecriture sainte, qui ne doit point être mise indifféremment entre les mains de toute sorte de personnes. C'est pourquoi l'Eglise, comme une mère sage & charitable, s'est réservée avec beaucoup de raison, le pouvoir d'en permettre la lecture ou de l'interdire ; & il n'y a rien de si ridicule que l'insolence de ceux qui la veulent faire passer pour une mère cruelle, parcequ'elle refuse quelquefois à ses

enfans la viande qu'ils ne peuvent digérer. Nous estimons d'être obligés d'user de la même précaution à l'égard des âmes dont nous devons répondre un jour devant Dieu, & insistant à l'usage si louablement établi & si constamment observé dans ce diocèse, conformément au chapitre 4. du premier titre du Synode Provincial de l'an 1586. nous recommandons aux Curés de faire comprendre à leurs paroissiens, que pour recueillir quelque fruit de la lecture de l'Ecriture sainte, il est très-important que ceux qui la voudroient lire en langue vulgaire, en obtiennent auparavant la permission de nous, de nos Vicaires généraux, ou Doyens de Chrétienté, que nous députons particulièrement à cet effet, de crainte que se fiant à leurs propres lumières, ils ne veuillent contempler des mystères dont l'éclat leur seroit insupportable. Nous voulons aussi que cette permission ne soit accordée qu'aux personnes qui la pourroient lire avec édification, prenant sur tout égard à ce que les traductions aient les approbations requises. Nous défendons cependant aux personnes de l'un & de l'autre sexe, d'expliquer ou d'interpréter par elles-mêmes les Ecritures saintes dans leurs écoles, étant plus à propos d'y faire la lecture de quelques livres

spirituels ; que le siècle d'à-présent a produits avec tant de fruit , & qui contiennent en substance les mêmes vérités , sans que l'entendement des personnes foibles en puisse être aucunement blessé.

II°. Ce pays est demeuré dans la maxime que Rome a cru être obligée de suivre dans ces derniers tems , pour empêcher la contagion des nouveautés , par le retranchement des versions en langue vulgaire. Cette maxime est expliquée dans la quatrième règle de l'*Indice* des livres défendus : *Comme il est manifeste par l'expérience , dit cette règle , que si on laisse sans choix la lecture de la Bible en langue vulgaire , il en arrivera par la témérité des hommes , plus de mal que d'utilité , il dépendra de la discrétion de l'Evêque ou de l'Inquisiteur , de pouvoir accorder , sur l'avis du Curé ou du Confesseur , la lecture d'une version de la Bible en langue vulgaire , qui soit faite par des auteurs Catholiques , pour ceux qu'ils connoîtront en état de tirer de cette lecture , non quelque dommage , mais une augmentation de foi & de piété. Il faut qu'ils aient cette permission par écrit. ** Voilà les paroles de la quatrième des dix règles de l'*Indice*

* *Sess. XXV.*

des

des livres défendus, qui ont été faites en conséquence des ordres donnés par le Concile de Trente. C'est ce qui a fait dire à Sylvius célèbre Théologien, qui est né dans le diocèse de Cambray, & qui a enseigné dans celui d'Arras à Douay : *Que tous les hommes savans séculiers & réguliers ne peuvent point, sans la permission de l'Evêque ou des autres à qui il appartient de la donner, lire la Bible en langue vulgaire.* Pour prouver cette décision, il allègue la quatrième règle de l'*Indice* des livres défendus, que je viens de rapporter. Il soutient que les Prêtres qu'on ne destine ou qu'on ne prépare point aux fonctions de Curés ou de prédication, ne sont aucunement dans la nécessité de lire la Bible en langue vulgaire, & que la règle de l'*Indice*, qui défend cette lecture, les comprend. Il conclut, qu'on doit à plus forte raison porter le même jugement sur les laïques qui savent le Latin. Cet auteur rapporte encore un décret de Clement VIII. sur la quatrième règle de l'*Indice*, qui défend de lire, sans permission, la Bible en langue vulgaire, ou des parties tant du nouveau que de l'ancien Testament, ou même des sommaires & des abrégés de la Bible, quoiqu'ils soient historiques, & en quel-

que langue vulgaire qu'ils soient écrits. Ainsi, quoique la Faculté de Louvain ait eu soin autrefois de faire une version de la Bible en langue vulgaire, pour l'opposer à celle des Protestans, qui étoient répandues par tout, l'esprit de l'Eglise de Flandres étoit, que les versions les plus approuvées ne fussent jamais lues sans permission,

12°. Je conclus de tout ceci, *Monsieur*, que l'Eglise en paroissant un peu changer sa discipline extérieure, n'a jamais changé en rien ses véritables maximes. Elle en a toujours eu deux très-constantes. La première est, de donner le Texte sacré à tous ceux d'entre ses enfans, qu'elle trouve bien préparés à le lire avec fruit. La deuxième est, *de ne jetter point les perles devant les Pourceaux,* & de ne donner point ce Texte aux hommes qui ne le liroient que pour leur perte. Dans les anciens tems, où le commun des fidèles étoit simple, docile, attaché aux instructions des Pasteurs, on leur confioit le Texte sacré, parcequ'on les voyoit solidement instruits & préparés pour le lire avec fruit. Dans ces derniers tems, où on les a vus présomptueux, critiques, indociles, cherchant dans les Ecritures à

se scandaliser contre elle, ou pour se jeter dans l'irreligion, ou tournant l'Ecriture contre les Pasteurs, pour secouer le joug de l'Eglise, on a été contraint de leur défendre une lecture si salutaire en elle-même, mais si dangereuse dans l'usage que beaucoup de laïques en faisoient. Ma pensée est qu'il ne faut jamais séparer ces deux maximes de l'Eglise. L'une est, de ne donner l'Ecriture qu'à ceux qui sont déjà préparés pour la lire avec fruit : l'autre est, de travailler sans relâche à les y préparer. Si vous vous contentez de supposer que tous les fidèles y sont préparés, sans les y préparer effectivement, vous nourrissez la curiosité, la présomption, la critique téméraire, & vous lui donnez pour aliment l'Ecriture même. C'est ce qu'on ne voit que trop en nos jours. Si, au contraire, vous supposez toujours que les fidèles ne sont pas encore assez préparés à cette lecture, sans travailler jamais sérieusement à les y préparer, vous les privez de la consolation & du fruit que les premiers chrétiens tiroient sans cesse des saints Livres. Ma conclusion est, qu'il faut travailler sans relâche à préparer les fidèles à cette lecture ; qu'on ne

doit compter au nombre de ceux qui sont véritablement instruits & solidement affermis en JESUS-CHRIST, que ceux qu'on a mis en état de digérer ce pain des forts; & qu'il faut, selon la direction des Directeurs expérimentés, leur donner peu à peu ces divers livres de l'Ecriture, suivant qu'ils sont capables de les porter, leur disant sur les autres; *Non potestis portare modo, poteritis autem postea.*

13°. J'ai connu autrefois une personne, qui avoit beaucoup d'esprit, avec une grande réputation dans le monde, & qui après avoir vécu sans aucun vice grossier dans un grand oubli de Dieu, cherchoit à se consoler dans ses infirmités par la Religion. Cette personne m'a avoué plusieurs fois que la lecture du Texte sacré, loin de lui être utile, lui causoit du trouble & du scandale. C'étoit sans doute son esprit hautain, présomptueux & rempli de certains préjugés, qui l'indisposoit à une si salutaire lecture; mais enfin beaucoup d'autres se trouveront dans la même indisposition. J'ai vu des gens tentés de croire qu'on les amusoit par des contes d'enfans, quand on leur faisoit lire les endroits de l'Ecriture, où il est dit que

le Serpent parla à Eve pour la séduire : qu'une Anesse parla au Prophète Balaam, & que Nabuchodonosor païssoit l'herbe comme les bêtes. S. Augustin a bien senti que beaucoup de lecteurs seroient d'abord surpris de la multitude des femmes que les Patriarches avoient , & il a cru avoir besoin de montrer en détail ce qui pouvoit les justifier là-dessus. Tout le monde fait combien ce Père s'est appliqué à prouver que Jacob n'avoit pas menti , & qu'il n'avoit pas trompé son père pour frustrer son frère aîné de la principale bénédiction. J'ai vu un homme d'esprit , qui étoit indigné de voir le peuple qui se vantoit d'être conduit par la main de Dieu , sortir de l'Egypte après y avoir enlevé les richesses des Egyptiens , se révolter dans le désert contre Moïse , adorer un veau d'or , & enfin n'employer cette mission céleste , qu'à s'emparer des terres des peuples voisins , & qu'à les massacrer pour occuper leur place , sans être moins corrompus qu'eux. Il falloit que je réfutasse en détail toutes ces objections , pour réprimer cet esprit critique. J'en ai vu d'autres qui étoient scandalisés de David , parce qu'il recommande ,

Z iij

disoient-ils , en mourant , à son fils , de faire la vengeance qu'il n'avoit pas faite durant sa vie. Il faut avouer que le commun des hommes , dont l'esprit n'est pas assez subjugué par l'autorité des saints Livres , est surpris de voir les Prophètes commettre je ne sai combien d'actions qui paroissent indécentes & insensées.

Il est vrai que ces choses extraordinaires sont mystérieuses & extraordinairement inspirées. Il est vrai qu'elles nous enseignent des vérités très-profondes ; mais le commun des hommes sans humilité & sans vertu acquise , est-il capable de porter ces exemples ? N'est-il pas à craindre que chacun d'eux en abuse ? Quand on n'est pas accoutumé à ces profonds mystères , n'est-on pas étonné de voir Abraham qui veut égorger son fils unique , quoique Dieu le lui ait donné par miracle , en lui promettant que la postérité de cet enfant sera la bénédiction de l'Univers ? On est surpris de voir Jacob qui étant conduit par sa mère inspirée , paroît faire le personnage d'un imposteur. On ne l'est pas moins de voir Osée chercher par l'ordre de Dieu , la femme qu'il prend. Les hommes indo-

ciles & corrompus s'étonnent de ce qu'on leur propose pour modèle de patience , Job qui maudit le jour de sa naissance , qui se vante de n'avoir jamais mérité la peine qu'il souffre , & qui paroît dans l'excès de sa peine , murmurer contre Dieu même , après avoir rejeté la consolation que ses amis veulent lui donner en l'exhortant à se reconnoître pécheur. Rien n'est plus difficile que d'expliquer comment est-ce que Judith , que le Saint Esprit nous fait admirer , a pu aller trouver Holoferne. Elle l'excite au mal , disent les libertins , elle le trompe , elle l'assassine. Il n'y a dans tout le Cantique des Cantiques aucun mot , ni de Dieu , ni de la vertu ; la lettre n'y présente qu'un amour sensuel qui peut faire les plus dangereuses impressions , à moins qu'on n'ait le cœur bien purifié. Il est vrai que ceux qui ont les *yeux illuminés de la foi* & le goût du saint amour , y trouvent une allégorie admirable , qui exprime l'union des âmes pures avec Dieu ; mais il y a peu de personnes assez renouvelées en JESUS-CHRIST , pour entrer pleinement dans ce mystère des nûces sacrées de l'Epouse avec l'Epoux. Si on ne s'arrêtoit qu'à la seule let-

tre de l'Écclésiaste, on seroit tenté de croire, que c'est le raisonnement d'un impie, qui compte que tout est vanité sous le Soleil, parceque l'homme meurt tout entier comme les bêtes. Les livres des Machabées nous montrent un peuple qui secoue le joug des Rois de Syrie, & qui prend les armes pour pouvoir exercer librement sa religion, plutôt que de souffrir patiemment le martyre, comme les premiers chrétiens l'ont souffert, sans se révolter jamais contre les Empereurs. Un grand nombre d'anciens sont tombés dans l'erreur des Millénaires, en lisant le règne de mille ans dans l'Apocalypse. & S. Augustin avoue qu'il a été lui-même dans le faux préjugé des Millénaires modérés. Tous ceux qui ont été prévenus des imaginations des Protestans, peuvent être tentés de croire que Rome est encore à présent la Babylone, qui fait adorer les Idoles, parcequ'elle fait honorer les Images & invoquer les Saints; & qu'elle est enivrée du sang des Martyrs, parce qu'elle persécute les réformés. J'ai vu des gens qui étoient frappés de la pourpre ou écarlate, qui paroît avec faste dans cette Babylone. On a bien de la peine à leur faire

entendre que S. Jean a peint la Rome payenne , qui a persécuté les chrétiens pendant trois cens ans. Tous ceux qui sont prévenus par de semblables préjugés , croient voir dans l'épître aux Romains , que Dieu hait & réprouve la plupart des hommes sans aucun démerite de leur part , qui y détermine. Ces mêmes hommes à demi Protestans ne sauroient lire *que Dieu donne le vouloir & le faire* , sans conclure aussi-tôt que Dieu le fait par une grace nécessitante. Ensuite , ils cherchent je ne sai combien de vaines subtilités , pour ne donner pas le nom de nécessitante , à cette grace qu'ils supposent que la volonté ne peut rejeter dès qu'elle se présente , parce qu'il est nécessaire de suivre cette inévitable & invincible délection. Les Sociniens si nombreux & si dangereux en nos jours , se servent de l'Evangile pour montrer que JESUS-CHRIST a déclaré qu'il n'a voulu être cru Dieu , qu'au même sens improprie & allégorique , où il est dit aux hommes : *Vous êtes des Dieux* ; & que JESUS-CHRIST a dit en termes formels : *Mon père est plus grand que moi*. Les Protestans prétendent démontrer par les épîtres aux Romains ,

aux Galates & aux Hébreux, que la foi suffit sans les œuvres, quoique les œuvres suivent la foi. Ils prétendent montrer par l'épître aux Hébreux qu'il ne peut y avoir dans la loi nouvelle qu'une seule hostie, qu'un seul sacrifice, & qu'une seule offrande qui n'a plus besoin d'être réitérée, parce qu'elle n'est point insuffisante comme celle des victimes des Juifs. Saint Jean semble aux Protestans autoriser dans ses épîtres l'impeccabilité de ceux qui sont la *semence de Dieu*. D'autres y croient voir le fanatisme, quand il dit que *l'onction enseigne tout*. Ils disent que S. Paul confirme cette maxime, en disant que *l'homme spirituel juge de tout, & n'est jugé de personne*. D'ailleurs ceux qui ont quelque pente vers l'incrédulité, ne manquent pas de chicaner sur l'apparente contradiction qu'on trouve dans les différentes éditions de l'Ecriture pour la chronologie. Ils s'embarrassent de même sur la généalogie de JESUS-CHRIST, qu'un Evangéliste nous donne bien différente de celle qui nous est donnée par un autre. Ils sont scandalisés de ce que JESUS-CHRIST dit : *Je ne monte point à cette fête*, & de ce que bientôt après il y monte en se cachant : ils disent qu'il a

peur, qu'il se trouble qu'il prie son père de l'exemter de sa passion, & qu'enfin sur la croix, il se plaint d'être abandonné par lui. Ils ajoûtent que les disciples de J.C. ne peuvent s'accorder entre eux, que S. Paul reprend S. Pierre en face, & qu'il ne peut comparer avec S. Barnabé. Il faut avouer que si un livre de piété, tel que l'Imitation de JESUS-CHRIST, ou le Combat spirituel, ou le Guide des pécheurs, contenoit la centième partie des difficultés qu'on trouve dans l'Ecriture, vous croiriez en devoir défendre la lecture dans votre diocèse. L'excellence de ces livres ne vous empêcheroit point de conclure qu'il ne faudroit pas les donner indifféremment à tous les esprits profanes & curieux, parceque cette nourriture, quoique merveilleuse, seroit trop forte pour eux, & qu'ils seroient trop foibles pour la digérer. L'Ecriture est comme JESUS-CHRIST, qui a été établi pour la chute & pour la résurrection de la multitude : elle est comme lui, en bute à la contradiction de plusieurs en Israel. La même parole est un pain qui nourrit les uns, & un glaive qui perce les autres ; elle est odeur de vie pour ceux qui vivent de la foi, & qui meurent

sincèrement à eux-mêmes ; elle est odeur de mort pour ceux qui sont aliénés de la vie de Dieu , & qui vivent renfermés en eux-mêmes avec orgueil. Le meilleur aliment se tourne en poison dans les estomacs corrompus. Quiconque cherche le scandale jusques dans la parole de Dieu , mérite de l'y trouver pour sa perte. Dieu a tellement tempéré la lumière & les ombres dans sa parole, que ceux qui sont humbles & dociles , n'y trouvent que vérité & consolation , & que ceux qui sont indociles & présomptueux, n'y trouvent qu'erreur & incréduité. Toutes les difficultés dont je viens de rassembler des exemples , s'évanouissent sans peine , dès qu'on a l'esprit guéri de la présomption. Alors, suivant la règle de S. Augustin , ** on passe sur tout ce que l'on n'entend pas* , & on s'édifie de tout ce qu'on entend. On n'a aucune peine à croire que la parole de Dieu a une profondeur mystérieuse , & qui est impénétrable à notre foible esprit. Alors , on écoute avec docilité tout ce qu'on apprend des Pasteurs pour justifier ces endroits difficiles. Alors , on tourne toute son attention vers les principes qui

** Epist. ad Hyeron.*

servent de clef. Alors, on se défie de soi, & on craint sans cesse de donner trop d'effort à sa curiosité & à son raisonnement. Alors, on se laisse juger par cette parole sans la vouloir juger. Alors, on ne lit aucun endroit de l'Écriture que par le conseil des Pasteurs ou Directeurs expérimentés, & on ne les lit que dans l'esprit de l'Eglise même. Alors, on prie encore plus qu'on ne lit; on ne lit qu'en esprit de prière, & on compte que c'est la prière qui nous ouvre les Écritures. Alors, comme Cassien l'assure, * l'âme étant appauvrie de cette pauvreté, *qui est la première des béatitudes*, elle pénètre le sens de cette parole sacrée, *moins par la lecture du texte que par son expérience*. Alors, *les Écritures s'ouvrent plus clairement, & ses veines nous en communiquent la moëlle*, parce que nous devenons *comme les auteurs* de ce texte, & que nous entrons dans l'esprit de celui qui l'a composé.

14°. Ces difficultés ont fait dire à S. Augustin que † *rien n'est mieux appelé la mort de l'âme, que l'attachement servile à la lettre de ce texte*. Il ajoute que si les hommes qui ont fait de certaines ac-

* Coll. X. c. 11.

† Doct. Christ, L. III. c. 5,

tions, * sont loués dans l'Ecriture, & si ces actions sont contraires aux coutumes des gens de bien qui gardent les commandemens de Dieu depuis l'avénement de JESUS-CHRIST, il faut entendre ces choses dans un sens figuré, & n'appliquer point ces choses aux mœurs présentes : car beaucoup de choses qui se faisoient officieusement en ces tems-là, ne pourroient plus maintenant se faire que par une passion criminelle. Ce Père avoue néanmoins que † le sens figuré qu'un Prophète a eu principalement en vue, en sorte que sa narration du passé est une figure de l'avenir, ne doit point être proposé aux esprits contempieux & infidèles. Il soutient seulement que l'Ecriture § ayant tant d'issues ouvertes à ceux qui cherchent avec piété, pour ne critiquer pas témérairement une si grande autorité, les Marcionites, les Manichéens, & les autres Hérétiques, sont inspirés par le Démon, pour chercher de vains prétextes de scandale & de calomnie dans ces choses, qu'ils ne sont pas capables de pénétrer. La règle que ce Père donne dans la lecture de ce texte, est bien remarqua-

* Ibid. c. 22.

† Contrà adv. Leg. & Proph, L. I, c. 13,

§ In Psalm, XCVI,

ble. *Quelle doute, dit-il, qui s'élève dans le cœur d'un homme en écoutant les Ecritures de Dieu, qu'il ne se retire point de JESUS-CHRIST; qu'il comprenne qu'il n'a rien compris jusqu'à ce que JESUS-CHRIST, lui soit révélé dans ces paroles; qu'il ne présume point les avoir comprises, avant qu'il soit parvenu à y trouver JESUS-CHRIST.* Sans doute une telle pénétration des sens mystérieux surpasse la portée de nos chrétiens grossiers & indociles. Aussi ce Père dit-il dans le même sermon : *Dieu présente de grands spectacles au cœur chrétien, & rien ne peut être plus délicieux, si toutefois on a le palais de la foi qui goûte le miel de Dieu; mais tout dépend de la préparation des cœurs, & cette profondeur impénétrable du texte sacré n'a plus rien de caché à l'âme simple & humble.* * *Celui dont le cœur est plein de charité, dit ce Père, comprend sans aucune erreur & sans aucun travail, l'abondance pleine de divinité & la très-vaste doctrine des Ecritures.* En voici la raison simple & décisive : *C'est que celui-là possède, & ce qui est clair & ce qui est caché dans ce divin texte, qui possède la charité dans ses mœurs.* Ce Père veut

* Serm. CCCL. de Charité,

encore que le fidèle, en lisant l'Ecriture, * *laisse l'honneur à ce texte, & ne se réserve que le respect & la crainte*, quand il n'en peut pas pénétrer le sens. Or, comme cette disposition est très-rare, il arrive rarement que les hommes soient disposés à lire ce Texte avec fruit. † *Toutes les divines Ecritures, dit ce Père, sont salutaires à ceux qui les entendent bien, mais elles sont périlleuses à ceux qui veulent les tordre, pour les accommoder à la dépravation de leurs cœurs, au lieu qu'ils devroient redresser leurs cœurs suivant la droiture de ce texte.*

Le grand principe de ce Père, qu'il établit dans son livre *de utilitate credendi*, est de renverser l'ordre flateur pour l'amour propre que les Manichéens proposoient, qui étoit de savoir avant que de croire. Ce Père vouloit au contraire qu'on commençât par croire humblement, en se soumettant à une autorité, pour parvenir ensuite à savoir. Ainsi, il vouloit qu'on ne lût l'Ecriture qu'avec cet esprit de docilité sans réserve. Il faut encore observer que ce Père veut que l'intelli-

* De Genes. ad Litt. c, XX,

† Serm, I, in Psal, 48,

gence des Ecritures aille par degrés , à proportion de la simplicité , de l'humilité , de la mort de soi-même où chacun est parvenu ; * *In tantum vident* , dit-il , *in quantum moriuntur huic saculo : in quantum autem huic vivunt , non vident*. Suivant ce saint Docteur , † le plus savant de tous les Théologiens , qui croit entendre les Ecritures sans y voir par tout la charité , n'a encore rien entendu ; (*nondum intellexit.*) Au contraire , dit-il , comme nous l'avons déjà vu , § un homme soutenu par la foi , par l'espérance & par la charité , n'a point besoin des Ecritures , si ce n'est pour instruire les autres : c'est ainsi que beaucoup de solitaires vivent avec ces trois vertus , même dans les déserts , sans avoir les Livres sacrés. Il ne faut pas s'en étonner ; en voici la raison que ce Père nous donne : ‡ *Quoique les saints hommes chargés du ministère , ou même les Saints Anges travaillent à instruire , personne n'apprend bien ce qu'il doit savoir pour vivre avec Dieu , si Dieu ne le rend docile à Dieu même . . .*

* De Doctr. Christ. L. II. c. 7.

† Ibid. c. 36.

§ Ibid. c. 39.

‡ De Doctr. L. IV. c. 16.

Ainsi, les secours de l'instruction sont utiles à l'ame, étant donnés par l'homme, quand Dieu opère pour les rendre utiles.

15°. On dira peut être, *Monseigneur*, que les livres de l'Ecriture sont les mêmes aujourd'hui que dans les premiers siècles, que les Evêques ont par leur ministère la même autorité, & que les fidèles doivent être nourris du même pain. Il est vrai que les livres de l'Ecriture sont les mêmes; mais tout le reste n'est plus au même état. Les hommes qui portent le nom de chrétiens, n'ont plus la même simplicité, la même docilité, la même préparation d'esprit & de cœur. Il faut regarder la plupart de nos fidèles, comme des gens qui ne sont chrétiens que par leur baptême, reçu dans leur enfance sans connoissance ni engagement volontaire; ils n'osent en retracter les promesses, de peur que leur impiété ne leur attire l'horreur du public. Ils sont même trop inappliqués & trop indifférens sur la Religion, pour vouloir se donner la peine de la contredire; ils seroient néanmoins fort aises de trouver sans peine sous leurs mains, dans les livres qu'on nomme divins, de quoi secouer le joug & flater leurs passions. A peine

peut-on regarder de tels hommes comme des Catéchumènes. Les Catéchumènes qui se préparoient autrefois au martyre en même tems qu'au baptême, étoient infiniment supérieurs à ces chrétiens qui n'en portent le nom que pour le profaner. D'un autre côté, les Pasteurs ont perdu cette grande autorité, que les anciens Pasteurs savoient employer avec tant de douceur & de force; maintenant les laïques sont toujours tout prêts à plaider contre leurs Pasteurs devant les juges séculiers, même sur la discipline ecclésiastique. Il ne faut pas que les Evêques se flattent sur cette autorité: elle est si affoiblie, qu'à peine en reste-t'il des traces dans l'esprit des peuples. On est accoutumé à nous regarder comme des hommes riches & d'un rang distingué, qui donnent des bénédictions, des dispenses & des indulgences; mais l'autorité qui vient de la confiance, de la vénération, de la docilité & de la persuasion des peuples, est presque effacée. On nous regarde comme des Seigneurs qui dominent & qui établissent au dehors une police vigoureuse; mais on ne nous aime point comme des pères tendres & compassans

A a ij

qui se font *tout à tous* ; ce n'est point à nous qu'on va demander conseil, consolation, direction de conscience. Ainsi, cette autotité paternelle qui seroit si nécessaire pour modérer les esprits par une humble docilité dans la lecture des saints Livres, nous manque entièrement. En notre tems, chacun est son Casuiste, chacun est son Docteur, chacun décide, chacun prend parti pour les Novateurs, sous de beaux prétextes, contre l'autorité de l'Eglise. On chicane sur les paroles, sans lesquelles, les sens ne sont plus que de vains fantômes. Les critiques sont au comble de la témérité ; ils dessèchent le cœur ; ils élèvent les esprits au dessus de leur portée ; ils apprennent à mépriser la piété simple & intérieure ; ils ne tendent qu'à faire des Philosophes sur le christianisme, & non pas des chrétiens ; leur piété est plutôt une étude sèche & présomptueuse, qu'une vie de recueillement & d'humilité. Je croirois que ces hommes renverseroient bientôt l'Eglise, si les promesses ne me rassuroient pas. Les voilà arrivés, ces tems, où les hommes ne pourront plus *souffrir la saine doctrine*, & où ils auront une *démangeaison d'oreilles*

pour écouter les Novateurs. J'en conclus qu'il seroit très-dangereux dans de telles circonstances, de livrer le texte sacré indifféremment à la téméraire critique de tous les peuples. Il faut songer à rétablir l'autorité douce & paternelle : il faut instruire les chrétiens sur l'Ecriture, avant que de la leur faire lire : il faut les y préparer peu à peu, en sorte que quand ils la liront, ils soient déjà accoutumés à l'entendre, & soient remplis de son esprit avant que d'en voir la lettre. Il ne faut en permettre la lecture qu'aux âmes simples, dociles, humbles, qui chercheront, non à contenter leur curiosité, non à disputer, non à décider, ou à critiquer, mais à se nourrir en silence. Enfin il ne faut donner l'Ecriture qu'à ceux qui ne la recevant que des mains de l'Eglise, ne veulent y chercher que le sens de l'Eglise même. *Je suis, &c.*



A U

P E R E L' A M I ,
B E N E D I C T I N .*Sur la Prédestination.*

JE suis touché , comme je le dois être , mon révérend Père , de la continuation de votre amitié. J'en connois tout le prix , & je vous assure qu'elle me sera très chère toute ma vie.

Votre ami , M. P... nous a enfin quitté. Il est fort aimable. J'ai pris la liberté de lui dire les principales vérités dont il m'a paru avoir quelque besoin ; il les a très-bien reçues. Dieu veuille que sa jeunesse , la vivacité de ses goûts , le succès flatteur qu'il a eu dans le monde , ses talens , & sa curiosité même sur les matières d'érudition , ne soient pas de pièges très-dangereux pour lui. Je prierai pour son avancement dans le bien ; mais vos prières seront les meilleures.

La question qui vous occupe , est précisément celle qui a fait dire à S. Paul :

* *O altitudo* &c. Espérez-vous de pénétrer un mystère que le Saint-Esprit nous déclare être impénétrable ? Vous avez raison de remarquer que , quand même vous admettriez la grace la plus universelle & la moins efficace , ce mystère de la prédestination des uns , & de la réprobation des autres , n'en seroit pas moins incompréhensible.

• Bien plus , quand même vous suppose-
riez qu'il n'y auroit dans tout le genre
humain qu'un seul homme , qui par sa
pure faute se priveroit du salut au milieu
des graces les plus abondantes , votre dif-
ficulté resteroit encore toute entière pour
cet homme unique. Voici le raisonnement
que vous feriez : D'un côté , Dieu est tout
puissant pour faire vouloir à tous les hom-
mes tout ce qu'il veut , sans blesser leur li-
berté ; il voit dans le trésor de ses graces ,
de quoi persuader , de quoi sanctifier , de
quoi faire persévérer , de quoi sauver tous
les hommes sans aucune exception , & ce-
lui-ci en particulier ; il fait ce qu'il faut à
chacun d'entre eux afin qu'il ne rejette
point la grace , afin qu'il persévère , & afin
que la mort le fixe éternellement dans le

• Rom. XI. v. 33.

bien. D'un autre côté, il aime tous les hommes, & veut sincèrement le salut de tous sans aucune exception. D'où vient donc qu'il refuse à cet homme unique la grace convenable pour assurer son salut, pendant qu'il la donne par prédilection à tous les autres? D'où vient qu'il choisit pour cet homme unique précisément une certaine grace suffisante, qu'il prévoit qu'il ne le persuadera point, & dont la suffisance ne servira qu'à le rendre excusable & éternellement malheureux? Ainsi l'objection demeure toute entière pour un seul homme qui périt, comme pour cent millions qui périssent.

Cependant la Religion Chrétienne ne vous permet pas de douter que le grand nombre ne périsse, & que ceux qui sont sauvés, ne composent le moindre nombre. Mettons donc à part pour un moment la vérité indubitable de la prédestination. Renfermons-nous dans le simple fait. C'est le petit nombre qui se sauve; c'est le grand nombre qui se damne. D'où vient que Dieu qui voit dans ses trésors, des graces pour assurer le salut de tous les hommes, n'a pas voulu donner ces graces, lui qui veut, dit-on, sincèrement
les

les sauver tous : Il faut nécessairement avouer qu'il y a deux manières de vouloir le salut des hommes. L'une consiste à vouloir leur rendre le salut véritablement possible , en leur donnant des secours de grace suffisante , par lesquels il ne tienne qu'à eux d'assurer leur salut , s'ils veulent y correspondre. L'autre consiste à vouloir assurer leur salut , en choisissant parmi les secours suffisans ceux qu'il prévoit qui les persuaderont , & qui les feront persévérer. La première volonté est conditionnelle ; la seconde est absolue.

Dieu veut de la première façon seulement , le salut de tous les réprouvés mêmes ; mais il veut par prédilection , de la seconde manière , le salut des seuls prédestinés. En un mot , il ne veut pour les uns qu'une vraie possibilité du salut , en sorte qu'il ne tienne réellement qu'à eux d'assurer leur salut , s'ils le veulent ; c'est une manière très-sincère , très effective ; mais conditionnelle , de vouloir les sauver. A l'égard des autres , il veut la certitude de leur salut , en sorte qu'il s'assure absolument qu'ils seront sauvés , & il exécute ce dessein en choisissant les graces par lesquelles il prévoit qu'ils seront persuadés.

affermiss & persévérans . jusqu'au moment où il les enlèvera , par une puissance inévitable & invincible , à l'incertitude des tentations. Voyons maintenant ce qui vous scandalise.

Dieu pouvoit se borner à donner à tous les hommes , sans en prédestiner aucun , la même grace pleinement suffisante pour tous. Il pouvoit dire en lui-même : Je donnerai ma récompense céleste à tous ceux qui par leur libre arbitre correspondront à ce secours , & je priverai de cette récompense tous ceux qui , ayant de quoi la mériter , ne voudront pas s'en rendre dignes. Dans cette supposition , pourriez-vous accuser Dieu d'injustice ? Il ne paroîtroit aucune inégalité , aucune prédilection , aucune préférence ; tout seroit général , effectif , proportionné au besoin & abondant de la part de Dieu. Il n'y auroit d'inégalité que de la part des hommes : toute l'inégalité viendroit de leur libre arbitre , qui étant prévenu par la grace , pourroit ou coopérer avec elle pour le bien , ou la rendre inutile & faire le mal contre son attrait. Iriez-vous alors jusqu'à dire : Pourquoi est-ce que Dieu a donné aux hommes le libre arbitre pour

pouvoir démériter s'ils le veulent , & pour le pouvoir perdre en déméritant ? D'où vient qu'il ne les a pas mis tous , dès le moment de leur création , dans l'heureuse nécessité de l'aimer éternellement , où sont les Anges & les Saints du ciel ? Mais , qui êtes-vous pour interroger Dieu , & pour entrer dans son conseil ? Pouvez-vous trouver Dieu injuste , parce qu'il vous a laissé dans la main de votre conseil , ayant devant vous l'eau & le feu , le bien & le mal , la vie & la mort , pour prendre celui qu'il vous plaira ; en sorte que vous soyez le maître de votre vouloir pour l'un ou pour l'autre parti , & que vous ne puissiez imputer qu'à vous-même le choix que vous ferez , si vous choisissez votre perte , malgré l'attrait & le secours divin ? * *Quiconque , dit S. Augustin , veut bien vivre en préférant le vrai bien aux biens fragiles , peut l'obtenir avec une si grande facilité , que le seul vouloir de la chose en fait la possession.* Dès qu'on suppose la liberté donnée de Dieu , il faut conclure que rien n'est tant au pouvoir de la volonté que son propre vouloir , & c'est à ce propre vouloir que Dieu remet

* De lib, arb. L. I. c. 13, N. 29.

la décision pour notre salut ou pour notre perte. C'est pourquoi S. Augustin dit : * *Puisque vous êtes en votre pouvoir , ou vous ne serez point malheureux , ou si vous l'êtes , vous le serez justement en vous conduisant vous-même avec injustice. . . . † L'homme a reçu de Dieu de pouvoir faire le bien quand il lui plaît ; il a reçu aussi de lui , d'être malheureux s'il ne le fait pas , & d'être heureux s'il le fait. . . . § Quand les hommes ne veulent pas être ce qu'ils ont reçu d'être s'ils le vouloient , & qui est bon en soi , ils sont coupables s'ils ne le veulent pas. . . . ‡ Dieu a commandé de vouloir , il a donné le pouvoir , & il a permis de ne vouloir pas à condition qu'on en seroit puni. . . . ** Le Créateur a montré avec quelle grande facilité l'homme eût pu , s'il eût voulu , conserver ce qu'il étoit par sa première institution , puisque sa postérité même a pu surmonter le défaut de sa naissance, . . . †† L'homme par le secours du Créateur a le pouvoir de se cult-*

* Ibid. L. III. c. 6. N. 19.

† Ibid. c. 15. N. 43.

§ Ibid. N. 44.

‡ Ibid. c. 16. N. 46.

** Ibid. c. 20. N. 55.

†† Ibid. N. 56.

à braver lui-même, d'acquiescer & de posséder, à proportion de son bon desir, toutes les vertus par lesquelles il soit délivré, & de la difficulté qui le tourmente, & de l'ignorance qui l'aveugle.

D'un côté, il est indubitable que Dieu a donné à l'homme le libre arbitre pour se perdre ou pour se sauver à son choix. D'un autre côté, il n'est pas moins indubitable que Dieu a pu avec une pleine justice donner à l'homme ce libre arbitre, afin qu'il pût mériter ou démeriter. Dans cette supposition du libre arbitre donné, & de la grace gratuitement surajoutée, si cette grace étoit également suffisante pour tous les hommes, & donnée avec une bonté générale & indifférente, personne ne pourroit se plaindre. Ceux qui seroient sauvés, le seroient par le secours de la grace & par miséricorde. Ceux qui périroient, devroient s'imputer leur perte, & n'en accuser que leur mauvais vouloir, qu'il ne tenoit qu'à eux de le rendre bon. En cet état des choses, Dieu seroit pleinement justifié, puisqu'il auroit montré une bonté effective & égale à tous, qu'il n'auroit pas tenu à la suffisance de son secours, que tous ne fussent également sauvés, & qu'il n'auroit tenu qu'à eux de

B b iij

l'être tous. Qu'est-ce donc qui soulève le cœur de l'homme à la vue de la prédestination des uns au dessus des autres ? C'est que le cœur jaloux de l'homme envieux supporte impatiemment de voir quelqu'un préféré à soi.

Mais la bonté spéciale de prédilection pour les uns, ne diminue en rien la bonté générale pour tous les autres. La surabondance de secours pour les élus, ne diminue en rien le secours très-suffisant que tous les autres reçoivent. L'argent donné par profusion à quelques ouvriers par le maître, n'empêche pas que l'argent donné moins largement, mais très-suffisamment aux autres, ne soit à leur égard une exacte justice, & même une grande libéralité. Si le pere de famille n'étoit que juste, ou également libéral, vous n'auriez rien à dire. Vous murmurez donc, non parce qu'il vous refuse les secours très-suffisans dont vous avez besoin pour vous sauver, mais parce qu'il ne vous donne peut-être pas autant de surabondance de secours qu'il en donne à d'autres ? Quoi ! Vous vous plaignez, parce qu'étant très-bon pour vous, il est encore meilleur pour d'autres ?

1°. Direz-vous qu'il ne veut point votre salut avec sincérité, puisqu'il est tout-puissant pour l'assurer, & qu'il ne l'assure pourtant pas, par la grace qu'il voit propre à l'assurer ? Ne voyez-vous pas que c'est vouloir très-suffisamment votre salut, que de le mettre dans la main de votre propre conseil, & à la pure discrétion de votre volonté prévenue & aidée de son secours ? Si vous périssez, c'est vous seul qui voudrez périr, malgré la grace qui vous fortifie, qui vous attire, qui met le salut dans votre main : c'est vous seul qui refuserez le salut, laissé à votre propre volonté : c'est vous qui le tenant dans votre main, le rejetterez par un choix très-libre. Dieu de sa part ne fait que vouloir sincèrement votre salut, que vous le rendre pleinement possible, que vous en laisser, pour ainsi dire, absolument le maître, & que le confier dans vos mains par la grace très-suffisante. * *O Israel ! votre perte vient de vous seul : & Dieu est victorieux dans son jugement. Il est vrai qu'il auroit pu vous mettre d'abord dans la patrie céleste, sans vous faire passer par l'épreuve du pèlerinage,*

* Osé. XIII.

Bb iv

vous couronner sans combat , vous récompenser sans mérite , & vous mettre d'abord dans la nécessité de l'aimer où sont les bienheureux : mais il a voulu que vous méritassiez pour vous récompenser , & c'est en vue du mérite qu'il vous a donné le libre arbitre. Il est vrai aussi qu'il auroit pu vous donner une grâce si persuasive pour vous , qu'elle auroit assuré votre persuasion & votre salut : mais oseriez-vous dire qu'il est injuste , quand il ne vous donne que la pleine possibilité de votre salut , & qu'il n'y ajoute pas la certitude ? N'est-ce pas assez qu'il le laisse entre vos mains , en vous donnant toute la force nécessaire pour l'assurer ? Voulez-vous que Dieu cesse d'être bon pour vous , parce qu'il est peut-être encore meilleur pour un autre ? La surabondance de bonté pour un autre anéantit-elle la justice exacte , la bonté gratuite & libérale qu'il a pour vous , & le secours très-suffisant dont il vous prévient ?

2°. Mais , dites-vous , Dieu prévoit que je ne ferai aucun usage de ce secours très-suffisant : pourquoi ne m'en donnera-t'il pas , comme à mon voisin , un autre auquel il prévoit que je correspondrai ?

1°. La prescience de Dieu n'influe en rien dans votre volonté ; cette prescience , selon la comparaison de S. Augustin , * *ne fait rien à notre vouloir futur , comme mon souvenir ne fait rien aux choses passées.*

2°. Vous prouvez très-bien que Dieu aime peut-être votre voisin encore plus que vous ; mais vous ne prouvez nullement qu'il ne vous aime point avec une bonté très-libérale : au contraire vous devez avouer de bonne foi , que Dieu aimant votre voisin encore plus que vous , il vous comble néanmoins de preuves effectives & très-suffisantes de son amour , jusqu'à vous offrir votre salut. Oseriez-vous dire qu'il ne vous aime point , parcequ'il aime peut-être un autre homme encore plus que vous ? N'est-il pas libre en aimant sincèrement tous les hommes , & en les prévenant tous par une grace très-abondante , d'aimer & de secourir avec prédilection & surabondance un certain nombre d'hommes choisis ? Voulez-vous vous servir de la surabondance donnée au petit nombre , pour lui faire la loi par rapport au grand ?

3°. J'avoue , direz - vous , que cette

* De libero arbitrio.

prédilection n'empêche pas que Dieu ne soit rigoureusement juste ; mais elle empêche qu'il ne soit parfaitement bon & bienfaisant pour tous les hommes. Voici mes réponses. J'avoue qu'il pourroit exercer une bonté plus étendue & plus efficace au dehors, en ce qu'il pourroit, ou créer d'abord tous les hommes dans la félicité céleste & dans l'impuissance de pécher, ou du moins donner à tous les hommes, sans distinction ni préférence, tout ce qu'il donne au petit nombre de ses élus pour assurer leur salut. Mais il ne devoit cette surabondance de grace à aucun d'entre eux : il la donne par surabondance purement gratuite à ceux qui la reçoivent, & ne laisse pas de combler de ses libéralités, quoique moindres, tous les autres qui reçoivent, sans le mériter, des dons très-suffisans pour leur félicité éternelle. Il est vrai qu'on ne sauroit fixer les dons de Dieu à aucun degré précis & borné, qu'on ne puisse dire aussitôt qu'il auroit pu les pousser encore plus loin à l'infini. Mais dès qu'il donne, selon une certaine mesure bornée, à la créature les effets de sa bonté infinie, on doit reconnoître qu'il a ajoûté à la plus exacte

justice , une liberalité digne de lui. La borne des bienfaits, ni même leur inégalité, n'empêchent pas qu'il ne soit très-suffisamment bienfaisant & libéral pour tous.

4°. Vous direz : Que m'importe que la concupiscence qui me sollicité au mal , ne me prévienne point inévitablement , & ne me détermine invinciblement à pécher , s'il est vrai néanmoins que je pécherai , que Dieu le prévoit , qu'il peut l'empêcher , & qu'il me laisse courir à ma perte sans m'arrêter ? Je réponds que ce raisonnement prouve , que Dieu pourroit vouloir votre salut d'une volonté encore plus spéciale & plus forte ; qu'il pourroit vous aimer encore plus qu'il ne vous aime ; qu'il pourroit vous donner des secours au-delà même de toute suffisance parfaite ; qu'en un mot , il pourroit ne se contenter pas de laisser votre salut très-possible dans la main de votre propre volonté , & qu'il pourroit de plus s'assurer par sa préscience , des moyens de vous le faire certainement vouloir : mais ce raisonnement ne prouve pas que Dieu ne vous aime point d'un amour très-effectif , & qu'il ne veut pas très-sincèrement vo-

tre salut, qu'il a soin de vous rendre très-possible par un secours très-suffisant. Vous courez à votre perte malgré Dieu. Il est vrai qu'il vous laisse libre ; mais il employe des secours très-suffisans pour vous retenir. C'est vous seul qui foulez ses graces aux pieds , pour vous jeter dans le précipice malgré lui , en résistant à son attrait.

5°. Vous direz : Qu'ai-je fait à Dieu pour n'avoir que la grace suffisante dont je ne me servirai point , & pour n'avoir pas cette autre grace , dont je me servirois avec certitude ? Et mon voisin qu'a-t'il fait à Dieu pour avoir cette grace dont il se servira certainement pour son salut , & pour n'être pas réduit à cette autre grace qui ne serviroit qu'à le rendre coupable comme moi ? Je reponds : 1°. Qu'il ne tient qu'à vous de faire autant avec cette grace très-parfaitement suffisante , que votre voisin avec cette autre grace avec laquelle il se sauve. La prescience que Dieu a de votre résistance à cette grace , n'empêche pas sa pleine suffisance. La grace de votre voisin & la votre , sont toutes deux précisément de même nature. Elles ont toutes deux une parfaite suffisance,

comme S. Augustin le suppose. * *Quand on dit que la grâce nommée efficace, est plus abondante que celle qui est nommée suffisante, ce n'est pas qu'elle soit d'une autre nature, ni même qu'elle soit toujours donnée à un plus haut degré. Elle n'est dite plus grande, qu'à cause qu'elle est jointe à la présience qui assure Dieu de l'effet qu'elle produira. L'efficace n'est telle que de fait; la suffisante est réellement en soi aussi suffisante que l'efficace, si vous voulez y consentir comme votre voisin y consent. Toute la différence qu'il y a entre elles, est que Dieu prévoit que l'une persuadera votre voisin, & que l'autre pouvant aussi pleinement vous persuader, ne vous persuadera point, par la pure faute de votre libre arbitre. Mais cette présience ne fait rien, ni pour rendre une grâce inégale à l'autre en degré, ni pour indisposer votre volonté en comparaison de celle de votre voisin. Ainsi tout se réduit, dans le cas supposé par le saint Docteur, au mauvais usage qu'il vous plaît de faire de votre libre arbitre, malgré l'égalité du secours divin, pendant que votre voisin se détermine librement à y correspondre. Je réponds : 2°. Qu'en vain vous chercherez*

* De civit. Dei, L. XII, c. 6,

la raison de la prédilection de Dieu dans la volonté de deux hommes, puisque cette prédilection est purement gratuite. Elle précède tout mérite ; elle ne présuppose aucun bien dans l'homme ; car c'est elle qui donne tout à l'homme en le prévenant. * *Vous ne m'avez pas choisi*, dit JESUS-CHRIST, *mais c'est moi qui vous ai choisis*. Il ne trouve rien ; c'est lui qui fait tout ce qu'il veut trouver. Il se complaît, non dans ce qu'il trouve, mais dans ce qu'il lui plaît de faire & de donner gratuitement. O profondeur, &c. O *altitudo*, &c. Les hommes ne peuvent rien choisir prudemment, qu'autant qu'ils sont déterminés par une raison de vouloir, c'est-à-dire, par un bien qui leur paroît plus grand d'un côté, que celui que l'autre côté leur présente. Mais Dieu est libre d'une liberté bien plus haute. Il n'a besoin d'aucune raison qui le détermine ; parce qu'il met la raison du côté de son choix, & qu'il porte le bien de quelque côté qu'il se tourne. Il ne choisit pas un homme, parce qu'il le trouve bon ; mais il le fait bon, parce qu'il le choisit : & c'est son choix

* Jean XV, v^e, 16,

qui porte dans cet homme ce qui le rend digne d'être choisi.

6°. Vous direz que ces réponses sont dures & hautaines, qu'elles ne sont point proportionnées à la délicatesse des hommes, & qu'elles consternent le cœur humain. J'avoue qu'elles sont dures à la nature dépravée par l'amour propre. Ce qui est hautain, est déplacé & odieux dans toute créature; mais il est naturel & en sa place, quand c'est le Créateur qui joint la hauteur avec la bonté libérale, en donnant la loi à sa créature. J'avoue que ces réponses sont hautaines à toute hauteur superbe qui raisonne avec Dieu. J'avoue qu'elles irritent tout homme qui ose examiner la Religion, pour entrer en marché avec son souverain maître, & qui ne veut lui engager sa liberté qu'à des conditions fures & commodes. J'avoue que jusqu'à ce que l'homme soit dépossédé de lui-même par un amour supérieur à l'amour propre, ces vérités l'accablent & le mettent dans une espèce de desespoir. Il veut entrer en jugement avec Dieu; il ne se contente pas que Dieu lui vienne mettre son Royaume céleste & éternel dans les mains, sans le lui devoir, afin qu'il n'ait

qu'à vouloir pour le posséder. Il veut encore que Dieu l'assure de vaincre sa mauvaise volonté pour le rendre bienheureux : autrement il rejette tous les dons très-abondans de son Créateur. Que diroit-il, si on vouloit le réduire à croire, comme les prétendus disciples de S. Augustin se l'imaginent, que Dieu laisse les trois quarts & demi du genre humain livrés à une délectation inévitable & invincible pour le mal, qu'il est nécessaire qu'ils suivent, parceque Dieu ne leur donne aucun secours intérieur pour vouloir le bien commandé. Que diroit-il, si on venoit lui soutenir, qu'il sera peut-être damné éternellement après quatre-vingts ans de vie pieuse & sans tâche, parceque Dieu leur refusera peut-être tout à coup dans ce dernier moment le secours *quo*, c'est-à-dire, selon eux, un secours de grâce intérieure qui est inévitable & invincible pour la persévérance finale, & sans lequel il lui sera aussi impossible de persévérer, qu'il est impossible de ** naviger sans navire, de parler sans voix, de marcher sans pieds & de voir sans lumière*. Voilà ce qui doit faire horreur, moins pour

* De Gest. Pelag. C. I. n. 13.

l'intérêt

l'interêt de l'homme, qui n'est qu'une vile créature, que pour l'honneur de Dieu, qui est trop juste pour commander rien d'impossible, & pour punir éternellement l'homme, quand il ne fait pas sans grace, les actes surnaturels auxquels la seule nature ne peut jamais atteindre. Mais pour les hommes qui périssent, parce qu'ils * *méprisent la miséricorde de Dieu dans ses dons très-effectifs, & très-suffisans par rapport à la persévérance & au salut ; mais pour les hommes qui, par le choix entièrement libre de leur volonté, malgré le secours abondant de la grace, foulent aux pieds le salut que Dieu leur avoit mis dans les mains ; mais pour les hommes qui n'ont rien tant au pouvoir de leur propre volonté que leur propre vouloir, quand ils sont aidés par cette grace ; il faut qu'ils s'humilient, & qu'ils confessent que, s'ils périssent, c'est malgré Dieu, qui dit : † *Qu'ai-je du faire à ma vigne que je n'aye pas fait.* Il a donné, comme S. Augustin le suppose, la même grace à deux hommes également disposés en tout. L'un demeure fidèle par son libre arbitre*

* S. Auguf. L. de spir. & litterâ. C. 33.

† Ifai. III.

très-suffisamment secouru : l'autre tombe par ce même libre arbitre malgré le même secours. Tout est égal du côté de la grace intérieure & des forces de ces deux hommes. En ce cas supposé par S. Augustin, l'homme qui tombe & qui périt éternellement, ne peut s'en prendre qu'au seul libre arbitre, que Dieu ne nous avoit donné que pour le mérite. Voilà les principes fondamentaux sur lesquels S. Augustin a justifié Dieu contre l'impiété des Manichéens, & que nul chrétien ne peut ébranler. Mais pour le conseil profond & impénétrable, par lequel il a voulu ajoûter à sa volonté sincère en faveur de tous les *appelés*, une volonté spéciale en faveur des *élus*, & ajoûter au secours très-suffisant qui est general, un secours de certitude préparé par la préscience en faveur des seuls prédestinés ; c'est sur quoi il faut l'adorer & se taire.

7°. Vous me direz encore que, si c'est une vérité, elle est une de celles que les hommes ne peuvent porter. Que s'enfuit-il de là ? Qu'elle est une des dernières qu'on doit dire aux Catéchumènes ou aux chrétiens ignorans, imparfaits, & pleins des faux préjugés de l'amour pro-

pre, qu'il faut instruire peu à peu, comme on instruisoit les Catéchuménés de l'antiquité. Que s'ensuit-il de là ? Qu'il faut au moins adoucir cette vérité par toutes les reflexions les plus consolantes sur la fidélité de Dieu, qui ne demande jamais de nous que ce que nous avons déjà reçu de lui; qui donne à tout homme, * *Et une volonté libre, Et un très-suffisant pouvoir* pour parvenir à sa dernière fin; qui nous donne de quoi † *chercher pieusement*, quand nous n'avons pas encore trouvé; qui § *ne refuse à personne de connoître pour son bien, ce qu'il ignorait pour son dommage*; ‡ *qui aide l'homme par sa grace, afin que le commandement ne soit pas fait sans raison à sa volonté*; enfin qui ** *n'abandonne personne sans en avoir été auparavant abandonné*. Que si l'homme, aveuglé par son amour propre, se sent irrité contre le conseil impénétrable de Dieu que la foi chrétienne nous présente, lors même que nous avons soin de l'adoucir, à-

* De lib. Arbitr. L. III. C. 16.

† Ibid. C. XXII.

§ Ibid. C. XIX.

‡ L. de grat. & de lib. Arbitr. C. XVIII.

** Sermon LXXXVIII. de temp.

l'exemple de S. Augustin, par tant de vérités consolantes ; que sera-ce quand les faux disciples de S. Augustin ajoûteront à ce conseil si effrayant, les faux dogmes d'une grace donnée à un si petit nombre d'hommes, & d'une concupiscence inévitable & invincible, qu'il est nécessaire que tout le reste du genre humain suive dans tous ses actes.

8°. Je viens à votre conclusion. *Je ne me calme sur cela, dites-vous, qu'en me souvenant que Dieu est l'être infiniment parfait ; qu'un tel être ne peut rien faire que de parfaitement juste ; & qu'ainsi, quand les hommes lui attribuent quelque conduite qui ne s'ajuste pas avec cette idée, c'est qu'ils ne connoissent sa conduite qu'en partie, c'est qu'ils ne la regardent que d'un côté, & qu'ils ne voyent pas tout son plan, dont la vue parfaite dissiperait toutes les contradictions.* Tenez-vous en là, mon révérend Pere. Les esprits foibles & bornés des hommes ne sauroient embrasser toute l'étendue du plan de Dieu. Ils ne le voyent que par petits morceaux détachés, sans en pouvoir comprendre tous les rapports. Ils n'en jugent que par une sagesse intéressée ; & rétrencie dans les bornes d'un amour pro-

pre qui décide de tout par rapport à soi, & qui n'est capable de souffrir que ce qui le flatte. Les hommes malades de cet amour popre ne savent, ni approuver que ce qui leur convient, ni blâmer que ce qui choque leur délicatesse. Ils font eux-mêmes leur propre règle, & n'en peuvent supporter aucune autre. Le *moi* flaté ou piqué, est la raison décisive de tout dans leur cœur.

Vous allez plus loin, Dieu merci, & vous ajoutez ces paroles qui m'édifient au delà de toute expression. *Je vous avoue que de quelque manière que Dieu ait décidé de mon sort, je me sens par sa miséricorde, dans la disposition de ne vouloir pour rien du monde me départir de son service & de son amour, quoique je ne sois guères content ni de ce service ni de cet amour.* La controverse que vous avez si bien soutenue contre le pere Mallebranche, vous engage à être dans ce sentiment. Mais je suis persuadé que l'esprit de grace vous y engage bien plus fortement. A Dieu ne plaise qu'on affoiblisse jamais par aucune voie indirecte, l'exercice de l'espérance, nécessaire en tout état de la plus haute perfection. Ce seroit une illusion que j'ai toujours eu

intention de rejeter , & que je condamnerai toute ma vie avec le zèle le plus sincère. Vous connoissez à fond mes sentimens là-dessus , & je crois n'avoir pas besoin de vous en renouveler une explication. Il ne s'agit ici que de la nature de la charité , qui , loin d'exclure l'espérance , en commande les actes en toute occasion. Voici les reflexions que je fais conformément à vos paroles.

1°. Si on demande à ceux qui paroissent penser autrement que vous , s'ils voudroient se *départir* du *service* & de l'*amour* de Dieu , en cas qu'ils fussent par une révélation certaine & extraordinaire , que Dieu prévoyant qu'ils ne persévéreroient pas jusqu'à la fin par leur pure faute , a décidé de leur sort & ne les a pas prédestinés , que répondroient-ils ? Voudroient-ils en ce cas se révolter contre Dieu , comme les Démon , & dire : puisque nous n'aurons point son bonheur céleste , nous nous *départons* de son *service* & de son *amour* ? Pour moi , je suis persuadé qu'ils auroient horreur de prendre un tel parti , & même de tenir un si monstrueux langage. Il est donc vrai que dans le fond de leurs cœurs ils pensent

d'une manière confuse & envelopée ,
comme vous pensez d'une façon plus
distincte & plus explicite.

1^o. Plus les ames sont fidèles à Dieu ,
plus on voit que Dieu les éprouve , &
qu'elles augmentent en humilité. Plus
une ame est humble , moins elle est con-
tente de *l'amour* qu'elle a pour Dieu , &
du *service* qu'elle lui rend. Plus une ame
est éprouvée , plus elle est , pendant le
trouble de la tentation , dans un obscur-
cissement où elle ne trouve plus en elle,
ni vertu , ni *amour* , ni *service* de Dieu.
En cet état . si elle ne tenoit à *l'amour*
de Dieu & à son *service* , qu'autant qu'elle
compteroit sur sa prédestination , elle cour-
roit grand risque de se *départir du service*
& de *l'amour* de Dieu. Ce qui la soutient
le plus dans l'extrémité de l'épreuve , est
de dire comme vous : *De quelque manière*
que Dieu ait décidé de mon sort. je ne
veux pour rien du monde me départir de son
service & de son amour. Voilà dans la pra-
tique , ce qui calme l'orage. Voilà ce qui
n'introduit nullement le désespoir , mais
qui au contraire en dissipe la tentation.
Voilà ce qui nourrit une secrète & infinie
espérance , qui est alors toute concentrée

au fond du cœur. Voilà le sentiment d'une ame prédestinée. C'est par là qu'on impose silence au Tentateur. On ne s'écoute plus soi-même ; on n'écoute plus que l'amour , & on aime de plus en plus. Voilà ce qui fait passer du trouble de l'épreuve , à la paix la plus simple où une ame dit : *Le Bien-aimé est à moi , & je suis à lui* ; ce qui renferme sans doute la pleine confiance de l'Epoux , & la plus haute espérance de le posséder à jamais. Alors une ame ne veut plus que Dieu seul. *De Deo Deum sperare*, dit S. Augustin.

3°. Cette paix qui est un petit commencement de celle des saints de la Jérusalem d'en haut , ne s'acquiert point par des raisonnemens philosophiques sur la préscience de Dieu , sur l'ordre de ses décrets , sur la nature de ses secours intérieurs , sur les divers systèmes des écoles touchant la grace. S. Paul nous apprend que , * *comme le monde n'a point connu Dieu dans sa sagesse , par la sagesse qui est en eux , il a plu à Dieu de sauver les fidèles par la folie de la prédication*. Notre mal ne consiste que dans la passion que nous avons pour raisonner. C'est notre sagesse intem-

* 1 Cor. I. vii, 21.

pérante

pérante & éloignée de toute sobriété, laquelle nous travaille, comme une fièvre ardente qui met en délire. C'est la vaine curiosité d'un esprit qui veut toujours tenter l'impossible, & qui ne peut ni sortir de son ignorance, ni la supporter humblement en paix. C'est ce méfais & cette rêverie de malade que nous n'avons pas honte d'appeler une noble recherche de la vérité. Voulons-nous comprendre les jugemens incompréhensibles? Espérons-nous de pénétrer les voies impénétrables? L'homme prétend, à force de raisonner, se guérir d'un mal qui est l'intempérie du raisonnement même; c'est en arrêtant notre raisonnement téméraire, que nous guérirons notre raison. Dieu n'a-t'il pas convaincu de folie cette sagesse vaine & inquiète? La sagesse qui n'est point folle, est celle qui ne présume point d'être sage, & qui est contente de s'abandonner au conseil de Dieu, sur toutes les vérités auxquelles elle ne peut atteindre. O qu'il y a de consolation à savoir, qu'en ce genre on ne fait & on ne peut rien savoir! O qu'on est bien, quand on demeure les yeux fermés dans les bras de Dieu, en s'attachant à lui sans mesure! O la merveille!

leuse science que celle de l'amour , qui ne voit & qui ne veut voir que la bonté infinie de Dieu , avec notre infinie impuissance & indignité ! La paix se trouve , non dans un éclaircissement qui est impossible en cette vie ; mais dans une amoureuse acception des ténèbres & de l'incertitude , où il faut achever d'aimer & de servir Dieu ici bas , sans savoir s'il nous jugera dignes de sa miséricorde éternelle. La paix se trouve , non en se troublant , en s'inquiétant , & en se tentant soi-même de désespoir ; mais en aimant Dieu , & en méritant par là son amour. La paix se trouve , non dans une philosophie sèche , vaine , discoureuse , qui court sans cesse après une ombre fugitive , & qui veut à contre-tems se donner des sûretés où il n'y en a aucune ; mais dans un amour de préférence de Dieu à nous , & dans une confiance en sa bonté , qui répond sans subtilité à toutes les tentations les plus subtiles dans la pratique. La paix se trouve , non dans les raisonnemens abstraits , mais dans l'oraison simple ; non dans les recherches spéculatives , mais dans les vertus réelles & journalières ; non en s'écoutant , mais en se faisant taire ; non en

se flatant de pénétrer le conseil de Dieu ,
mais en consentant de ne le pénétrer ja-
mais , & en se bornant à aimer , malgré
l'incertitude de notre béatitude , qu'on
ne cesse jamais d'espérer.

Je suis de plus en plus , mon révérend
Pere , tout à vous avec tendresse & vé-
nération.

A U T R E L E T T R E

A U

P E R E L' A M I ,

B E N E D I C T I N .

Sur la Prédestination.

L'Etat de votre santé m'allarme , mon
cher Pere : je bénis Dieu de ce qu'il
vous en détache ; mais je suis affligé de
vous savoir dans la douleur , & je crains
les suites de cet état. Faites-moi mander
simplement de vos nouvelles , sans vous
donner la peine d'écrire vous-même.

Pour la question qui vous occupe , il
n'y a aucune réelle diversité de sentiment
entre nous ; vous m'accordez tout ce que

D d ij

je demande , & je rejette tout ce que vous ne m'accordez pas. En voici la preuve.

D'abord vous raportez ces paroles qui sont de moi : *Pourquoi il ne me donne que la pleine possibilité du salut , & qu'il n'y ajoute pas la certitude ? Pourquoi , prévoyant que je ne ferai aucun usage des secours très-suffisans , il ne m'en donne pas d'autres , auxquels je correspondrais ? Pourquoi il n'a pas été également bienfaisant envers tous les hommes ? Pourquoi , me donnant de vraies marques de son amour , il ne m'a pas aimé autant que plusieurs autres ?* Ensuite vous ajoutez : *Non , MONSIEUR , rien de tout cela ne fait , ni le sujet de mes peines , ni celui de mes recherches. Je ne vois rien que de juste en tout cela , &c.* Vous allez jusqu'à dire : *Je vous avoue que je ne trouve rien là de si surprenant qu'il faille adorer , & se taire ; & je ne vous dirai jamais que ce soit là une vérité que les hommes ne puissent porter , s'il est vrai que le reste des hommes ait des graces très-suffisantes pour persévérer & pour se sauver. . . .* En voilà plus qu'il n'en faut pour justifier la justice & la bonté de Dieu.

Voilà précisément tout ce que je demande. Je veux seulement une prédica-

tion purement gratuite, qui prévienne tous les mérites, & qui les prépare pour assurer le salut de certains hommes, pendant que Dieu se contente de donner aux autres la pleine possibilité du salut, par des secours très-suffisans pour y parvenir. La prédestination n'est autre chose que cette prédilection antécédente à tout mérite, laquelle prépare les mérites mêmes, comme des moyens très certains pour arriver à la délivrance ou gloire céleste. * *Preparatio beneficiorum Dei, quibus certissime liberantur, quicumque liberantur.* Cette prédilection ou surabondance de bonne volonté pour les uns, ne diminue ni n'affoiblit en rien pour les autres l'amour sincère de leur salut, la pleine possibilité de ce salut pour eux, & la parfaite suffisance des secours qui leur sont donnés pour y parvenir. Voilà le système sur lequel vous dites : *Rien de tout cela ne fait le sujet de mes peines. . . . Je ne vois rien que de juste en tout cela. . . . Je ne trouve rien de si surprenant. . . .* C'est-là néanmoins tout ce que je demande; & je ne crois pas que vous puissiez trouver dans mes paroles un seul mot qui aille au delà

* S. August. de bono persever L. 14.

de ce système. Que si par hazard il m'étoit échappé, contre mon intention, quelque terme qui parût aller plus loin, il faudroit le corriger, pour le réduire à ces bornes précises. Encore une fois, tout se réduit à dire, que Dieu aimant très-sincèrement tous les hommes, & voulant d'une volonté très-véritable leur salut, il veut néanmoins, par une prédilection ou volonté plus spéciale, le salut de tous les hommes choisis. Tout se réduit à dire, que donnant aux uns des secours très-suffisans, afin qu'ils aient la pleine possibilité du salut, & qu'ils soient sauvés s'ils le veulent être; il va pour les autres jusqu'à leur préparer des moyens de persuasion & de persévérance jusqu'à la fin; en sorte qu'ils veuillent très-certainement tout ce qu'il faut pour être sauvés. Voilà toute la doctrine de S. Augustin. Voilà, selon ce Pere, le secours *quo*, qu'Adam n'avoit point reçu pour persévérer jusqu'à la fin de son tems d'épreuve, & qui est donné dans l'état présent * à ceux qui sont prédestinés au Royaume de Dieu. (*Hec de his loquor*, dit le saint Docteur, *qui predestinati sunt in regnum Dei.*) Cette pré-

* De cor. & gra. C. 13. n. 39.

destination est la grâce qui *mène inévitablement & invinciblement la volonté de l'homme à la fin*. C'est la grâce par laquelle nous sommes prédestinés, (*gratia quâ prædestinati sumus.*) D'où vient qu'elle nous conduit *inévitablement & invinciblement à notre fin* ? S. Augustin en rend la raison par la préscience divine : *Quia Deus non fallitur ; nec vincitur*. Cette grâce n'est pas la grâce intérieure actuelle qui est donnée *ad singulos actus*, à tous les hommes que Dieu aide. C'est une grâce spéciale qui est réservée *aux seuls prédestinés au Royaume de Dieu*. (*Hæc de his loquor , qui prædestinati sunt in regnum Dei.*) Entendez de la grâce intérieure & actuelle ce qui est dit ici de cette grâce ; vous en dites tout ce qu'ont dit Luther & Calvin. Car vous établissez une grâce si nécessitante , que la nécessité en est inévitable & invincible au libre arbitre. De plus, vous n'accordez cette grâce qu'aux *prédestinés au Royaume de Dieu*. Voilà ce que vous ne pouvez vous dispenser de dire , selon le texte de S. Augustin , du secours *quo* , si vous le prenez pour la grâce intérieure & actuelle. Mais entendez de la prédestination , ce que S. Augustin dit du secours *quo* , tout est ap-

D d iv

plani. Alors, il est vrai de dire que la présidence de Dieu ne peut être trompée, & que la préparation des moyens de délivrance très-certaine, qu'il donne aux seuls élus, ne peut être ni vaine ni frustrée de son effet. *Non fallitur, non vincitur Deus.* Voilà l'unique but que S. Augustin s'est proposé dans les quatre principaux livres contre les Demi-Pélagiens, qui nioient la prédestination. Dès que vous admettez la prédilection purement gratuite des uns, sans préjudice de l'amour sincère & effectif pour tous les autres, vous admettez tout ce que S. Augustin a soutenu dans cette controverse. A Dieu ne plaise que je veuille jamais aller plus loin.

Pour la réprobation, on peut la considérer en deux manières. 1°. On peut la considérer comme purement négative, c'est-à-dire, comme une pure & simple non-prédestination. 2°. On peut la regarder comme positive & absolue, c'est-à-dire, comme une positive condamnation, & comme une absolue exclusion de la gloire céleste. Suivant la première notion, il est évident que la réprobation de tous les hommes qui sont *appelés* sans être *élus*, précède tout démérite. En voici la preu-

ve, tiré de l'aveu même que vous me faites. Vous avouez une prédilection purement gratuite, & un décret que cette prédilection forme en faveur d'un certain nombre d'hommes. Or, il est visible que la totalité des hommes ne peut pas être comprise dans ce décret spécial, & que cette prédilection ne peut pas embrasser tout le genre humain. La prédilection ne seroit plus une prédilection, mais elle seroit un amour général, si elle s'étendoit généralement sur tous les hommes. La volonté spéciale seroit confondue avec la volonté générale. L'élection n'auroit rien de plus particulier que la simple vocation. En un mot, il n'y auroit plus de vocation *secundum propositum*, comme parle S. Augustin après S. Paul, supposé que tous les *appelés* fussent indifféremment compris dans le décret de l'élection. En ce cas, il n'y auroit qu'une volonté égale & indifférente de Dieu pour sauver tous les hommes ; en sorte qu'ils ne seroient distingués que par le démerite des uns, & par le mérite des autres. Ce seroit rejeter toute prédestination, comme les Demi-Pélagiens, & nier un dogme que S. Augustin tire de S. Paul, en assurant

qu'il est fondé sur une tradition prophétique & apostolique.

Il est vrai que, quand S. Augustin parle à Simplicien de l'élection, en tant qu'elle est la récompense du mérite, il dit que * *l'élection ne précède point la justification, mais que la justification précède l'élection, parce que personne n'est élu, qu'autant qu'il est déjà différent de celui qui est rejeté.* Il est vrai qu'il ajoûte, qu'il ne voit pas comment cette élection peut être faite *avant la création du monde, si ce n'est par la préscience.* Il est vrai que S. Prosper a parlé à peu près de même, & qu'il veut que la préscience des volontés futures des hommes, ait dirigé l'élection divine. Mais il y a une grande différence entre l'élection qui sépare ceux qui méritent d'avec ceux qui démeritent, & la prédestination qui précédant tout mérite, prépare les mérites même, afin qu'ils assurent la délivrance ou gloire céleste. Pour cette prédestination, S. Augustin dit sans cesse, qu'on ne peut trouver aucune raison de la part des mérites, ou des démerites des hommes. C'est sur cette prédilection purement gratuite qu'il s'écrie après l'Apôtre : *O pro-*

* L. 1. Ad Simplic. Quæst. n. 2.

fondeur, &c. C'est là-dessus qu'il cite les exemples des enfans auxquels Dieu procure le baptême, ou ne veut pas le procurer, * *Deo volente*. C'est là-dessus qu'il propose aussi les exemples des hommes que Dieu se hâte d'enlever, quand ils sont justes, pour prévenir leur *chute prochaine*, (*imminentem lapsum*); ou qu'il laisse à la fragilité de leur libre arbitre, lorsqu'il prévoit qu'ils tomberont. Ces exemples, comme il le remarque, sont décisifs, & montrent une prédilection indépendante de tout mérite ou démerite futur. Voilà ce qui fait dire à S. Augustin, en parlant de tous les justes non-prédestinés: † *Ils n'ont jamais été tirés de la masse de perdition Ils n'étoient pas d'entre nous* &c. Toutes ces expressions ne signifient pas, que ces hommes ne sont pas réellement justes pour un tems; car S. Augustin assure que dans ce tems là, ils sont tellement justes, que, s'ils mouroient en cet état, ils recevraient sans doute la gloire céleste, comme la récompense de leur justi-

* Epist. 107. ad Vitalem de corrept. & grat. C. 8.

† De corrept. & corrept. & grat. C. 7. De bono persever. C. 8.

ce. Ces expressions signifient donc, non pas qu'ils ne sont point tirés de la masse des enfans d'Adam, condamnés à l'Enfer pour le péché originel ; mais seulement, qu'ils ne sont point tirés de la masse générale de ceux qui, faute de prédestination, ne parviendront point à la gloire céleste, quoiqu'ils aient des secours très-suffisans pour y arriver, s'ils le veulent. Tout se réduit à dire, que les *appelés* ne sont pas *élus*, & qu'il n'y a que les seuls prédestinés qui entrent dans le décret de la prédestination. Ce n'est pas que les autres n'ayent pas en leur faveur une volonté très-sincere & très-effective de Dieu, qui leur donne par des secours très-suffisans la pleine possibilité du salut ; mais ils n'ont pas en leur faveur cette volonté spéciale & prédestinante, qui prépare avec certitude les moyens de la délivrance des autres. En un mot, ces expressions signifient seulement, que les hommes *appelés* sans être *élus*, sont dans une espèce de réprobation purement négative, en ce qu'ils ne sont pas prédestinés. Mais, comme cette prédestination ne prépare les moyens que par la simple préscience, & que la certitude de ces moyens vient, non de

leur nature nécessitante, mais de l'infail-
libilité avec laquelle Dieu prévoit que ces
moyens feront vouloir le bien aux hom-
mes, il s'ensuit que ces hommes, en cor-
respondant librement à ces graces, ** ren-*
dront leur élection certaine : parcequ'en ef-
fet leur élection, quoique très-infailli-
blement préparée par la préscience divi-
ne, ne s'accomplit en la façon prévue,
que par leur très libre consentement. Il
s'ensuit aussi que les *appelés*, nonobstant
leur réprobation purement négative, c'est-
à-dire, quoiqu'ils soient non-prédestinés,
ont le salut néanmoins entièrement dans
les mains de leur conseil, en sorte que
leur non-prédestination ne diminue en-
rien leur plein pouvoir d'être sauvés, &
qu'ils ne sont exclus du salut, que par le
seul refus de leur libre arbitre, que Dieu
prévoit simplement.

Pour la réprobation positive, elle est un
juste jugement de condamnation, que
Dieu ne prononce jamais que sur les dé-
mérites de l'homme qui a rejeté libre-
ment le salut, quoiqu'il fût dans ses mains.
En ce sens, la réprobation est uniquement
fondée sur la préscience des démérites,

Æ 2, Pct. I. 10,

Dieu ne condamne jamais , comme dit S. Augustin , les hommes , qu'à cause qu'il ne leur a pas ôté le libre arbitre , pour le bon & mauvais usage duquel ils sont très-justement jugés. Il condamne ceux * qui se fraudent eux-mêmes du grand & souverain bien, Il tourne sa puissance contre ceux qui ont méprisé ses miséricordes dans les dons de sa grace.

Voilà , si je ne me trompe , mon cher Pere , le systême dans lequel vous ne trouvez aucun sujet de peine. . . . rien que de juste. . . . rien de si surprenant. En voilà , dites-vous , plus qu'il n'en faut pour justifier la justice & la bonté de Dieu. En suivant ce systême , vous remplissez dans toute la rigueur de la lettre , tout ce que S. Augustin a soutenu contre les Demi-Pélagiens. Il est facile de démontrer dans ses livres d'un bout à l'autre , qu'il ne va jamais plus loin. Et ce systême bien compris avec les adoucissimens , suffit pour justifier la justice & la bonté de Dieu , comme vous le dites très-bien.

Pour les prétendus disciples de S. Augustin , ils veulent que Dieu ne tire de la masse de perdition condamnée pour le

* De spir. & litt. C. 33.

péché originel, que les seuls prédestinés ; qu'il n'y ait aucun secours médicinal dans l'état présent, que le seul secours *quo*, qui *n'est point laissé au libre arbitre*, qui ne peut être *ni mérité, ni perdu*, & auquel *les volontés ne peuvent résister*, parce qu'il n'y a point de plus grande nécessité que celle qui est *inévitabile & invincible*. Ils veulent que tout homme, même juste, qui n'a pas ce secours *quo* précisément pour l'acte surnaturel, commandé dans le moment où le commandement le presse, ne puisse non plus s'empêcher de violer le commandement, selon la comparaison de S. Augustin, * que *personne ne peut naviger sans navire, parler sans voix, marcher sans pieds, & voir sans lumière*. Je ne m'étonne nullement que ceux qui sont attachés à un tel système, ne puissent répondre rien d'intelligible aux libertins, ni même aux âmes tentées de murmure ou de désespoir. L'histoire très-curieuse & très-remarquable que vous me racontez, fait voir combien ils sont dans l'impuissance de justifier la justice & la bonté de Dieu, & de dire avec S. Augustin : *Les commandemens ne sont point tyranniques*. Une pré-

* De gest. Pelag. C. 1. 2, 3.

destination qui n'est qu'une prédilection pour les uns, sans préjudice de l'amour très-sincère pour tous les autres, & laquelle se borne à ne donner pas aux uns la surabondance qu'elle prépare aux autres, sans diminuer rien de la parfaite suffisance à ceux-ci, laisse tout le genre humain avec le salut dans les mains de son propre conseil; en sorte que la perte d'un chacun d'eux ne vient que de son libre arbitre, rébelle à la grace. * *Perditio tua, Israel*. Leur non-prédestination ne leur a ôté rien d'effectif pour un très-parfait pouvoir de se sauver. Mais une prédestination qui ne prépare à aucun homme dans l'état présent que le seul secours *quo*, & qui ne le donne, au moins pour la persévérance finale, qui est le coup décisif, qu'aux seuls prédestinés, laisse pour le reste des hommes, même des justes non-élus, la même impuissance de persévérer dans ce moment décisif, où tout homme se trouve *de naviger sans navire, de parler sans voix, de marcher sans pieds, & de voir sans lumière*. Voilà une doctrine qui mène tout droit au desespoir, & par conséquent au libertinage le

* Osé, 13.

plus

plus incorrigible. Pour remédier à ces maux, allez dire à un homme, que cette impuissance de faire le bien & de résister au mal, est une juste punition du péché originel ; il vous répondra, que nul de ceux que Dieu punit ainsi, ne peut ni ne doit résister à cette punition divine & inévitable. Dites - lui qu'il a la grace pour l'acte surnaturel qui lui est commandé ; il vous répondra : Si je l'ai, je ferai l'acte avec une nécessité invincible ; pourquoi craignez-vous que j'évite ce qui est inévitable, & que je vainque ce qui est invincible ? Représentez - lui que la grace n'est point nécessitante, & que la concupiscence aussi ne l'est pas, quoique l'une détermine la volonté inévitablement & invinciblement au bien, comme l'autre la détermine au mal ; il rira de cette subtilité puérile, qui est si indigne du profond sérieux d'une telle question. Il vous répondra avec moquerie & indignation : Hé, quelle nécessité peut être plus forte, que celle qui prévient inévitablement, & qui détermine invinciblement ma volonté, tantôt au bien & tantôt au mal ? N'avouez-vous pas vous-même, qu'il est nécessaire que ma volonté suive toujours

Tome IV.

E e

tout ce qui la délecte le plus ? N'est-ce pas là ce que vous n'avez pas de honte d'attribuer à S. Augustin ? Ai-je besoin d'aucun autre principe pour m'autoriser dans une liberté Epicurienne ? On n'a qu'à mettre d'un côté le plus grand Docteur du parti, & de l'autre une personne qui n'a que le sens commun avec ce principe, dont elle se prévaudra en faveur de son libertinage ; plus le Docteur sera habile, plus il sera confondu & honteux des reponses absurdes, auxquelles il sera réduit.

Mais j'abuse de la patience d'un malade. Pardon, mon cher Pere. Je suis avec vénération tout à vous sans réserve.



A U T R E L E T T R E

A U

P E R E L' A M I,
B E N E D I C T I N.*Sur le même sujet.*

JE suis persuadé, mon révérend Pere, que nous sommes tellement d'accord sur le point essentiel, que les choses déjà accordées suffisent pour nous accorder sur celles dont nous ne convenons pas encore.

1°. Vous admettez la présience infaillible de Dieu pour toutes nos volontés futures.

2°. Vous admettez aussi sans peine une prédilection de Dieu pour un certain nombre d'hommes; sans préjudice à la dilection très-sincère, en vertu de laquelle il donne à tous les autres des secours très-suffisans pour rendre leur salut possible. Voilà les deux points que vous m'accordez; vous m'en demandez un troisième que voici.

E c ij

Vous voulez qu'un certain nombre de ces hommes , auxquels Dieu donne sans prédilection des secours très-suffisans , se sauvent par le secours de ces graces si suffisantes , qui leur rendent le salut si parfaitement possible. Pourquoi , dites-vous , arriveroit-il , que de tant d'hommes à qui il ne manque rien pour pouvoir se sauver , aucun ne se sauvât jamais ; & si le défaut de prédestination est un obstacle invincible à leur salut , d'où vient que Dieu , qui veut avec tant de bonté les sauver tous , ne veut pas lever cet obstacle ? Voici mes réponses , que je tire des deux propositions que vous m'accordez :

1°. Je veux bien vous abandonner toute inégalité de secours entre les prédestinés & ceux qui ne le sont pas. Je veux bien supposer une grace commune & égale pour tous les hommes , comme S. Augustin semble l'avoir bien voulu supposer , en écrivant à Simplicien. Dans cette supposition que je fais ici sans conséquence , la prédestination pourroit encore rester toute entière , puisque la prédestination , selon S. Augustin , ne consiste qu'en deux points , savoir , la prédilection & la préscience divine. Dans cette supposition ,

Dieu pourroit encore aimer quelques hommes plus que tous les autres , leur vouloir un plus grand bien , & vouloir s'assurer de les y faire parvenir. Dieu pourroit aussi se servir de sa préscience , pour faire en sorte qu'une certaine grace commune & égale pour tous , persuaderoit ceux-ci , quoiqu'elle ne persuadât point les autres. Ainsi , dans cette supposition d'une grace générale & également donnée à tous , dans les mêmes dispositions au dedans , & les mêmes circonstances au dehors , je trouve encore la prédestination que je cherche , & qui ne consiste que dans la prédilection & dans la préscience. Vous m'avez accordé la prédilection sans préjudice de la dilection sincère. Vous m'avez accordé aussi la préscience infaillible. Vous ne pouvez donc plus rejeter la prédestination que je borne à ces deux points. Dans cette supposition , la prédestination n'est , ni un secours intérieur de grace , ni aucune cause réelle qui influe dans le salut des hommes prédestinés. Sans la prédestination , un homme a tous les secours les plus suffisans , & la plus parfaite possibilité du salut. Le salut n'est pas plus pro-

chaineinent possible au prédestiné qui se sauve, qu'au non-prédestiné qui ne se sauve pas. La non-prédestination n'est la privation d'aucun secours réel de grace, puisque nous supposons que les uns & les autres ont la même grace générale, sans ombre de distinction. La différence de l'événement entre ces deux sortes d'hommes, ne vient ni du principe de la prédilection de Dieu pour les uns, puisqu'on suppose que cette prédilection n'opère aucune inégalité de grace entre eux ; ni de la préscience, puisque ce n'est point la préscience qui fait que les hommes veulent ni le bien ni le mal ; mais qu'au contraire c'est la détermination libre des volontés des hommes qui règle la préscience ; en sorte que cette préscience, comme S. Augustin l'assure, n'influe pas plus sur nos volontés futures, que le souvenir d'un particulier influe sur nos volontés passées. Dans cette supposition que vous ne pouvez pas nier, puisqu'elle ne contient que les deux points que vous avez déjà accordés, voilà une prédestination tellement certaine, qu'aucun prédestiné ne périt, & qu'aucun non-prédestiné ne se sauve. Il faut donc que vous admettiez

Comme moi, ce qui vous paroît faire une si grande difficulté.

2°. Vous demandez, d'où vient que nul de ces hommes qui ont le salut *dans la main de leur conseil*, & qui peuvent aussi prochainement que les prédestinés même se sauver, puisqu'ils ont précisément la même grace, ne se sauvent pourtant jamais. Je vous réponds, que ce qui empêche leur salut, n'est point leur non-prédestination. Avec cette non-prédestination, ils ont une grace entièrement égale à celle des prédestinés qui se sauvent; le défaut de prédilection ne les prive d'aucun secours réel. Quoiqu'ils soient moins aimés que les autres, ils ne sont pas moins secourus par la grace. La préscience même, par laquelle Dieu voit leur infidélité en même tems que la fidélité des prédestinés, ne leur nuit en rien de réel: car cette préscience, comme je l'ai déjà remarqué, ne contribue en rien à leur infidélité; c'est au contraire leur infidélité, qui étant future par leur seul libre arbitre, se présente à la préscience de Dieu. Les hommes non-prédestinés ne manquent donc d'aucun secours réel que les prédestinés reçoivent; & il n'est pas per-

mis de demander comment est-ce que Dieu veut sincèrement qu'ils se sauvent, puisqu'il les prive de la prédestination, sans laquelle ils ne sauroient être sauvés. La prédestination ne consiste que dans deux choses jointes ensemble : l'une est une prédilection, qui n'agit point sur les volontés, & qui ne donne aucune grace au dessus de la générale ; en un mot, le salut n'est pas plus possible avec cette prédilection que sans elle ; & sans elle le salut est aussi possible que quand on l'a. L'autre chose qui entre dans la prédestination, est la préscience. Or la préscience ne donne rien aux prédéstinés, & ne prive de rien celui qui n'est pas prédéstiné. Il est vrai que sans cette préscience du salut futur d'un homme, il est impossible que cet homme soit sauvé ; mais ce n'est qu'une impossibilité purement *conséquente*, comme celle qui fait qu'il est impossible qu'une chose ne soit pas arrivée autrefois, quand je me souviens de l'avoir vue en son tems. Il ne faut donc que bien entendre la prédestination, & que la réduire aux deux seules choses dont elle est composée, pour conclure que la non-prédestination ne rend nullement le salut impossible

possible aux non-prédestinés , & qu'elle ne leur diminue même en rien la possibilité du salut , qui leur est commune avec les prédestinés. Vous n'avez qu'à dire de la préséience , ce que vous dites de la prédestination , pour sentir combien votre objection est facile à résoudre. En un sens de nécessité purement conséquente , il est vrai de dire , que nul homme ne peut être sauvé , si son salut n'est pas prévu de Dieu comme futur ; en voudriez-vous conclure que la préséience de la perte d'un grand nombre d'hommes rend leur salut impossible , & leur damnation nécessaire ?

3°. Allons plus loin , & faisons une autre supposition , qui est de nous représenter Dieu , voulant le salut de tous les hommes d'une volonté égale & conditionnelle , sans en prédestiner aucun. Dans cette supposition , Dieu dit en lui-même : Je les aime tous également : je leur donne à tous le même secours de grâce : je les sauverai tous , si tous y correspondent par leur libre arbitre. Je les condamnerai tous , si tous y résistent par leur libre arbitre. Enfin les uns y correspondent , les autres n'y correspondent pas. Je recom-

Tome IV,

Ff

penserai dans le ciel ceux qui se trouve-
 ront y avoir correspondu , & je punirai
 dans l'Enfer ceux qui auront refusé d'y
 correspondre. Dans cette supposition il
 n'y auroit aucune prédestination , faute
 de prédilection pour les uns au dessus des
 autres. Mais, il resteroit une pure & sim-
 ple préscience de la fidélité future des uns,
 & de l'infidélité future des autres. Je sou-
 tiens néanmoins , que dans ce système ,
 toute votre difficulté réelle resteroit , &
 qu'on pourroit faire encore votre objec-
 tion. On pourroit dire : D'où vient que
 Dieu n'a pas donné à tous un certain de-
 gré de grace qu'il voit dans les trésors in-
 finis de sa puissance , & avec lequel il pré-
 voit par la préscience infallible , qu'il as-
 sureroit le salut de tous les hommes , sans
 exception ? Il est impossible d'être sauvé
 sans la préscience de Dieu ; nul ne peut
 être sauvé , si Dieu ne prévoit qu'il le fe-
 ra. Pourquoi donc Dieu , qui veut sincé-
 rement , dit-on , sauver tous les hommes ,
 en laisse-t-il un si grand nombre , dont
 le salut n'est pas compris dans la présien-
 ce , & qui par conséquent ne peuvent pas
 être sauvés ? Vous ne pouvez pas dé-
 souter , mon révérend Père , que cet ar-

gument ne conserve encore toute la force contre vous, après que vous aurez supprimé toute prédestination. Le salut de chaque homme est impossible, sans une préscience de la part de Dieu que cet homme sera sauvé. Ainsi, sans la préscience comme sans prédestination, son salut ne peut jamais être futur. L'unique solution que vous puissiez donner à cette objection, c'est de dire que la simple préscience ne fait rien au salut, ni pour le procurer, ni pour l'empêcher; que la préscience présuppose, pour ainsi dire, son objet futur, sans contribuer à le rendre tel; & que la nécessité qui en résulte, n'est que purement *conséquence* : mais qu'au contraire, la prédestination est une volonté de Dieu, qui décide, qui prépare, qui arrange, & sans l'arrangement de laquelle il est impossible que le salut d'aucun homme arrive jamais. Mais ma réponse se réduit à ce que j'ai déjà établi. La prédestination n'est qu'un composé de la prédilection & de la préscience. Nous avons déjà vu que la prédilection seule n'opère rien, ni comme cause efficiente sur la volonté, ni comme cause distributive de certaines grâces, puis-

Ff ij

que , suivant notre supposition , Dieu , nonobstant cette prédilection pour les uns , ne leur donne que la même grace précisément qu'il donne à tous les autres. Ce n'est donc pas la prédilection d'un tel homme qui assure son salut , puisqu'elle ne lui donne rien pour l'assurer , plus qu'aux autres qui périssent : mais c'est la préscience qui se joint à la prédilection , pour lui assurer le salut de certains hommes. Toute la sûreté de l'événement futur vient de cette préscience. Or la préscience ne peut jamais produire qu'une nécessité purement *conséquente* , soit qu'elle se trouve jointe à une prédilection en faveur de quelques hommes , soit qu'elle se trouve sans prédilection. Il est donc évident , que dans les deux systèmes , l'un de la prédestination , l'autre de la simple préscience sans prédestination , il n'y a jamais qu'une nécessité purement *conséquente* , qui n'ôte , ni aux hommes qui se sauvent , le pouvoir prochain de se perdre , ni à ceux qui se perdent , le pouvoir prochain de se sauver. Vous convenez qu'il y a une prédilection outre la préscience. Vous êtes donc obligé tout autant que moi de répondre à l'ob-

fection , puisque vous n'admettez pas moins que moi les deux parties qui composent la prédestination. De plus, quand même vous voudriez supprimer la prédilection que vous admettez , & par conséquent anéantir toute prédestination , vous n'auriez pas moins besoin que moi de répondre à votre argument , puisque c'est la préscience seule, & non la prédilection , qui fait toute la difficulté dont vous êtes en peine ; savoir , celle de la certitude inévitable de l'événement futur. Je serai toujours en droit de répondre mot pour mot sur la prédestination , tout ce que vous répondrez sur la préscience. Vous n'avez qu'à voir ce que Saint Augustin dit des *élus*. Il les nomme sans cesse *præsciti* , & il met toujours la certitude de leur salut , dans l'infailibilité de la préscience de Dieu.

4°. Vous voudriez au moins qu'il y eût un certain nombre d'hommes non-prédestinés , qui parvinssent au salut , afin qu'il parût par leur exemple qu'on peut se sauver , & qu'on se sauve en effet sans prédestination . alors vous seriez consolé par les non-prédestinés qui peut-être se

F f iij

sauveront. Ainsi vous mettriez trois classes d'hommes. Les premiers seroient les saints prédestinés ; les seconds , les saints non-prédestinés ; & les derniers seroient les non-prédestinés , qui périssent ; mais permettez-moi de vous représenter mes difficultés.

1°. Où trouvez-vous les saints non-prédestinés ? En voyez-vous quelque trace dans la tradition ? Est-il permis d'avancer un système si nouveau , & si inconnu aux anciens ? *Nova sunt qua dicitis* , &c.

2°. Ce tempérament ne lève point la difficulté : on reviendra toujours à vous dire , que Dieu a prévu que les saints non-prédestinés se sauvroient avec une telle grace ; qu'il a eu pour eux la bonne volonté de la leur donner précisément telle qu'il la prévoyoit convenable pour assurer leur salut ; qu'il ne l'a point fait au hasard , d'une façon aveugle & indifférente ; & qu'il a prévu que leur salut en feroit la suite. On ne manquera pas d'ajouter , que Dieu a vu de même la grace précise qui auroit sauvé pareillement les autres hommes non-prédestinés qui périssent , & qu'il n'a pas voulu la leur don-

ner. Voilà, vous dira-t'on, la préscience & la prédilection, qui étant jointes ensemble, font une prédestination complète. Ainsi votre système rassemble les défauts & les inconvéniens des deux extrémités opposées. D'un côté, on vous soutiendra que vos saints non-prédestinés ont une prédestination véritable, puisqu'ils ont une préscience de Dieu, jointe à une bonne volonté spéciale de leur donner la grace précise qu'il prévoit convenable pour les sauver : *Quomodo scit congnere*, &c. C'est ce qui vous doit paroître dur à l'égard des autres hommes non-prédestinés, qui périssent par le refus d'une pareille grace, sans laquelle il est impossible qu'ils soient jamais sauvés. D'un autre côté, vous ne pouvez pas dire que certains hommes se sauvent, étant privés de toute prédestination, sans énerver le dogme de la prédestination même. La tradition est toute contraire à cette nouveauté. Si certains hommes se sauvoient sans prédestination, ils se discerneroient eux-mêmes. En ce cas-là les plus grands saints, comme la sainte Vierge, saint Jean Baptiste, les Apôtres, &c. seroient discernés par une élection pure-

ment gratuite : mais les saints d'un ordre inférieur , qui se seroient sanctifiés sans prédestination , se seroient discernés eux-mêmes ; ils pourroient dire : Quoique Dieu ne nous ait pas prédestinés , comme ces saints privilégiés , nous n'avons pas laissé néanmoins de parvenir sans ce privilège à la même fin. Ce système rassemble les inconvéniens que vous sentez dans les deux autres.

5°. Vous me demanderez encore, comment il se peut faire que de tant de millions d'hommes , qui ont reçu des graces très-suffisantes pour leur rendre le salut pleinement possible , il n'y en a jamais aucun qui use d'un pouvoir si complet , & qui parvienne à ce salut, qu'ils ont tous , pour ainsi dire , *dans la main de leur conseil* ? Je vous réponds que la cause de leur infidélité à ces graces , n'est autre que leur libre arbitre ; qu'il ne faut point remonter plus haut que leur volonté , & qu'il ne faut pas s'étonner que nul de ces hommes ne se sauve point , puisque Dieu voit par sa présience infailible , qu'aucun d'eux ne voudra faire ce qui dépend de lui pour se sauver. Vous reviendrez peut-être encore à me demander : D'où vient

qu'un si prodigieux nombre d'hommes, comme de concert, refusent de se servir d'un pouvoir si complet ? Je ne puis vous en donner aucune autre cause ni source, que leur libre arbitre que Dieu leur laisse. Pour expliquer ceci, permettez - moi de faire une parabole. Un Roi offre à dix millions de ses sujets une récompense, avec tous les moyens pour la gagner. Ce Prince est Prophète. Il prévoit infailliblement par l'esprit de prophétie, qu'il n'y aura parmi ces dix millions d'hommes, pas même un seul homme qui se veuille donner la peine nécessaire pour remporter le prix offert, & que cette multitude innombrable s'en privera par sa mauvaise volonté, qui sera néanmoins très-libre ; il voit seulement cent mille hommes qui se détermineront autrement, & qui remporteront le prix négligé par ceux-ci. Ce Prince Prophète voit infailliblement cet événement futur, sans y avoir aucune part. Il ne produit nullement cette mauvaise volonté future de tant d'hommes. Il ne la voit, qu'à cause que tous ces hommes, parfaitement libres de gagner le prix offert, se détermineront d'eux-mêmes, malgré lui, à ne le pas vouloir ; il voit cet

événement futur sans y contribuer, comme je vois une campagne, que mes yeux regardent sans l'avoir faite ; comme ma mémoire me rappelle les actions passées d'autrui, où je n'ai eu aucune part ; & comme le sens commun me fait prévoir, sur des vraisemblances très-fortes, certaines actions futures de mon prochain, dont je voudrois le détourner. L'unique différence qui est entre la prévoyance de Dieu & la mienne, est que la sienne est infaillible, & que la mienne peut faillir. Du reste sa prévoyance n'influe pas plus que la mienne, sur son objet futur. La comparaison du Prince-prophète est très-propre à faire entendre, combien la prévoyance de Dieu est infaillible, sans être cause de ce qu'elle prévoit. Ne dites point, que c'est la prévoyance du Prince-prophète, qui est cause que tant de millions d'hommes, comme de concert, refusent de gagner le prix qu'il leur offre. Ne demandez point d'autres raisons de ce refus si universel, que leur volonté libre & mal disposée par son propre choix. Mais, dès que vous avez supposé que ce Prince-prophète a prévu infailliblement, que les dix millions d'hom-

mes ne voudront pas gagner son prix que cent autres mille hommes gagneront, il ne vous est plus permis de vouloir supposer, qu'il y aura quelques hommes au-delà des cent mille prévus, qui voudront gagner cette récompense. Ce n'est nullement à ce Prince, mais à des hommes innombrables que vous devez demander, pourquoi est-ce qu'ils sont tous comme d'accord, pour ne vouloir pas ce qu'il ne tient qu'à eux de vouloir. Pour le Prince, il les prévient, il les excite, il les exhorte, il leur donne tous les secours dont ils ont un vrai besoin pour pouvoir remporter le prix qu'il leur promet. Il ne tient nullement à lui, il ne tient qu'à eux; mais étant pleinement libres de vouloir ou de ne vouloir pas, ils choisissent de ne point vouloir. Le Prince qui est Prophète, ne fait que prévoir infailliblement leur mauvaise volonté future. Or il est évident, que dès qu'il la voit par une prévoyance prophétique, on ne peut plus supposer qu'elle n'est pas future, puisque cette prévoyance ne peut pas être fautive. Ce seroit se contredire visiblement & renverser sa propre supposition, que de supposer d'un côté, que le Prince-prophète

voit le refus futur de tous les hommes, & que de supposer de l'autre côté, que ce refus infailliblement prévu n'arrivera jamais pour une partie de ces gens-là. Il ne reste qu'à changer simplement les noms, & qu'à dire de la préscience divine, qui est infaillible, ce que vous êtes obligé de dire de celle du Prince-prophète. Elle voit d'une façon toute nue & purement spéculative, ce que le libre arbitre des hommes décidera, comme mes yeux regardent un tableau que je n'ai pas fait; ou comme je me souviens d'une action d'autrui; ou bien, pour revenir à notre comparaison, comme le Prophète prévoit une faute & un malheur de son prochain, qu'il ne peut empêcher par toutes les offres.

6°. Quand on embrasse dans toute son étendue le plan de la prédestination, il n'y a que deux points qui doivent nous étonner. Le premier est, que Dieu qui aime sincèrement tous les hommes pour les conduire à leur dernière fin, savoir leur salut, ne donne pas à tous sans exception, ce qu'il donne aux seuls élus, savoir une grace qu'il voit convenir pour assurer le salut de chacun d'eux, *quomodo*

scit congruere, &c. Dieu tient ces graces dans les trésors de sa puissance; il les voit distinctement; s'il les donnoit, tous sans exception seroient sauvés. Il ne veut pas les donner, quoiqu'il donne à tous des graces très-suffisantes, avec lesquelles ils auront la pleine & parfaite possibilité du salut, dont ils ne voudront pas se servir. Le second point est, que Dieu préfère d'une façon purement gratuite les uns aux autres, pour les graces congrues ou assignées, *quomodo scit congruere*, &c. Ces graces, si vous voulez, sont au même degré que celles des hommes non-prédestinés, elles ne sont pas plus fortes, elles ne donnent point plus de facilité: en un mot, je veux bien supposer qu'elles sont entièrement les mêmes, quant à leur degré ou force, quant aux circonstances extérieures, & même quant à la tentation qui est à vaincre au dedans. Mais Dieu prévoit que cette même grace, qui fera vouloir Jacques par le seul choix de son libre arbitre ainsi prévenu & aidé, ne fera point vouloir Antoine par le choix de son libre arbitre qui résistera librement à cet attrait & à ce secours. Dieu, en prévoyant que cette grace sauvera l'un & ne

sauvera pas l'autre, la donne également à tous les deux, avec une dilection qui paroît très-inégale. D'où vient que Dieu aime plus l'un que l'autre, par cet amour si gratuit & si prévenant ? C'est sur ces deux points que l'Eglise dit, après saint Paul & avec saint Augustin, *O altitudo*, &c.

7°. Pour moi, dans cette incertitude, je ne puis trouver aucun repos que dans l'amour de préférence de Dieu à moi. Je sai que le nombre des non-prédestinés est incomparablement plus grand que celui des prédestinés. Ainsi, toutes les fois que je m'arrêterai aux vraisemblances humaines, sur tout en rappelant le souvenir de mes infidélités, je serai dévoré par une frayeur que rien n'appaisera, de ne me point trouver du petit nombre des prédestinés. L'incertitude seule doit suffire pour causer le plus intolérable tourment, quand il s'agit d'une décision telle que celle du salut éternel. On en peut juger par les inquiétudes mortelles d'un homme qui tireroit au billet pour être pendu, avec une apparence cent fois plus grande de l'être, que de ne l'être pas. Dans cette horrible incertitude pour le

salut éternel , qui est ce qui peut calmer mon cœur ? Sera-ce la certitude de la volonté sincère de Dieu pour me sauver ? Hé ! Ne vois-je pas que la multitude innombrable périt , nonobstant cette sincère volonté ? Quoi donc ? Sera-ce la prédestination ? C'est elle-même qui me fera trembler de n'y être pas compris. Sur quoi donc me rassurerai-je ? Ou bien serai-je tranquille & content à la veille d'une décision , non-seulement si incertaine , mais encore où je vois tant de motifs de craindre pour mon éternité ? Encore une fois , sur quoi est-ce que je fonde le repos de mon cœur ? Si c'est sur mon salut , c'est sur le sable mouvant ; non par l'incertitude des promesses de Dieu , mais par l'incertitude qui vient de ma propre fragilité. Puis-je apaiser mon cœur , puis-je respirer , puis-je vivre , si je ne m'appuie que sur une espérance si incertaine de ma part , quoique très-certaine de la part de Dieu ? Sera-ce l'incertitude qui nourrira mon cœur ? Hé ! C'est elle qui le rongeroit. De quoi donc puis-je vivre , comme suspendu par un cheveu au dessus de l'abîme de l'Enfer ? Je puis m'étourdir , m'en-

nivrer, me mettre dans une espèce de délire, & goûter une joie de frénétique dans cette horrible situation; mais je ne puis être mis dans une véritable paix, que par un amour de préférence de Dieu à moi, qui soit indépendant de mon incertitude. Si je n'aimois Dieu que pour mon salut, ce salut si incertain ne pourroit pas me mettre en paix; plus je le voudrois, plus je serois trouble par son incertitude. Ma paix ne viendra donc que d'un amour qui m'attache à Dieu indépendamment même de la récompense, quoique je la desire, l'espère & la demande en tout état, selon la volonté très-expressé de Dieu.



AUTRE

AUTRE LETTRE

A U

P E R E L' A M I,

B E N E D I C T I N.

Sur la nature de la Grace.

VOUS me demandez, mon révérend Pere, en quoi consiste la grace? Je vous réponds que la grace (sans examiner, selon la philosophie de l'Ecole, son entité) est Dieu opérant dans l'ame. 1°. La grace donne à l'entendement une illustration. 2°. Elle donne à la volonté un attrait prévenant, un plaisir indélébé, un sentiment doux & agréable, qui est en elle sans elle. 3°. Elle augmente la force de la volonté, afin qu'elle puisse actuellement, dans ce moment, vouloir le bien. 4°. Elle l'excite à se servir de cette force nouvellement donnée. Jusques-là cette grace n'est que prévenante, & en nous sans nous. Or, rien de tout ce qui est en nous sans nous, ne nous détermine; autrement, notre détermination seroit mise en nous.

Tome IV.

G g

ſans nous ; nous ne nous déterminerons pas ; mais nous ſerions déterminés *ad unum* comme les bêtes , ainſi que parle S. Thomas ; ce ſeroit ſe jouer des termes , que de dire dans cette ſuppoſition : l'homme eſt dans l'indifférence active & dans la liberté d'exercice , l'homme délibère , & ſe détermine lui-même , & choiſit. Tous ces termes deviendroient ridicules. Pour ce qui eſt d'augmenter la force de la volonté , c'eſt le moyen le plus déciſif pour faire vouloir l'homme ſans le néceſſiter. Auſſi voyons-nous que S. Auguſtin , après avoir dit , *Facit ut velimus* , ou quelque autre choſe ſemblable , s'explique en ajoutant , *adjuvando*. En eſſet , comme le péché n'eſt qu'une déſaillance de la volonté , & qu'au contraire le bon vouloir eſt une force de la volonté qui ſe tourne au bien , c'eſt tourner la volonté au bien & la ſoutenir contre le mal auſſi efficacement qu'il eſt poſſible , ſans la néceſſiter ; c'eſt operer le bon vouloir en elle & avec elle , que de lui donner une force nouvelle pour le bien : *adjuvando*.

On peut dire même que la grace médicinale doit être principalement une gra-

ce de force pour aider la puissance ; parce que le mal ne consiste que dans l'affoiblissement de cette même puissance : ainsi le mal étant l'impuissance de vouloir , le remède doit être une grace de pouvoir vouloir ; mais de pouvoir si proportionné à l'affoiblissement actuel , que la volonté dans ce moment se trouve aussi forte par la grace , que si elle étoit saine & entière. Il faut encore ajoûter , que Dieu voit cette proportion telle , que la volonté voudra ce qu'elle doit vouloir : *Quomodo eis vocari aptum est . . . quomodo scit ei congruere , ut vocantem non respiciat.*

Mais enfin , la liberté qu'Adam a perdue , est la même que JESUS-CHRIST a rendue à ses enfans. Or , celle d'Adam étoit de pleine indifférence active : donc la grace qui prévient & qui fortifie la volonté de l'homme , loin de la nécessiter au bien , doit la remettre dans le véritable équilibre entre le bien & le mal , comme Adam y étoit avant son péché. Il faut encore observer que S. Augustin n'a jamais disputé avec les Pélagiens de la nature de la liberté de mérite & de démerite. Il l'a toujours supposée telle préci-

G g ij

sement avec eux , qu'il l'avoit établie contre les Manichéens , sans en rien retracter. Il n'a été question pour S. Augustin , que de soutenir que la grace que Dieu donne pour s'assurer du bon vouloir des élus , ne détruit point cette liberté. Ainsi il est évident qu'il faut trouver , selon S. Augustin , sous l'impression actuelle de cette grace prévenante , la même liberté qu'il avoit établie contre les Manichéens , & que les Pélagiens vouloient défendre contre lui. Voilà ce qui regarde la grace prévenante qui est en nous sans nous ; qui est une grace , tout-ensemble de secours & d'attrait , de force & d'invitation : elle donne & elle demande ; elle donne la force de vouloir , & elle excite au vouloir même.

Venons à la grace de coopération. Dieu , après nous avoir fortifiés & excités , agit avec nous ; c'est ce qui est marqué dans les prières de l'Eglise , aussi bien que dans les ouvrages des Théologiens. Dieu produit avec nous notre acte , qui est notre bon vouloir ; il en la cause avec nous , mais cause immédiate & indivisible avec nous ; mais tout ce qui n'est que secours , force nouvelle , coopération

sans prévention de causalité par essence, ne peut nécessiter. Je ne nécessite point un gouteux à marcher, quand je ne fais que le soutenir, que l'aider, que l'inviter, que lui donner des alimens propres à remplir ses nerfs d'esprits abondans, pourvu que je ne l'entraîne point. Ainsi nous pouvons prendre à la lettre ces paroles : *Deus operatur in nobis velle & perficere*, sans admettre autre chose que le concours surnaturel pour la grace coopérante & concomitante : *Facit ut velimus* : mais c'est toujours, *adjuvando*. Il est vrai seulement que Dieu proportionne si bien pour ses *élus* la grace prévenante, excitante & fortifiante, au besoin de la volonté, qu'il s'assure de sa coopération : *Quomodo scit ei congruere, ut vocantem non respnat. Ita suadetur, ut persuadetur*. Il le fait, parcequ'il a une prédilection pour ses *élus*, & une volonté spéciale pour leur salut, qu'il n'a point pour celui des hommes qui ne sont qu'*appelés*, quoiqu'il veuille sincèrement sauver ceux-ci. 1°. En ce qu'il leur donne des moyens suffisans de salut. 2°. En ce qu'il veut effectivement les sauver, s'ils y coopèrent, comme ils le peuvent.

C'est cette volonté spéciale du salut des élus , qui ne peut être frustrée de son effet ; c'est d'elle , & non pas de la grace , dont S. Augustin dit souvent , qu'elle est invincible , indéclinable ; toute-puissante. La grace n'est point indéclinable par sa nature ou essence ; si elle l'étoit , il faudroit de bonne foi admettre avec les Contre-Remontrants de Dordrecht , le système de l'irrésistibilité de l'homme à la grace ; car irrésistible & indéclinable , sont termes synonymes entre gens de bonne foi. C'est se moquer , de dire qu'on puisse résister à ce qui est indéclinable & tout-puissant. Donnez aux Contre-Remontrants l'indéclinabilité ou l'irrésistibilité ; ils n'en demanderont jamais davantage. Mais S. Augustin n'emploie ces termes que pour la volonté prédestinante ; si elle n'est que congrue , son effet n'est que très-vraisemblable , & non absolument certain ; mais faut-il s'étonner que son effet soit certain & indéclinable , puisque Dieu le voit déjà présent à ses yeux ? Dieu voit comme présent tout ce qu'il veut. Ce qui est déjà présent devant lui , ne sauroit point ne pas être : en tout cela il n'y a qu'une nécessité conséquente ou identique.

Mais la grace est-elle par son essence une cause nécessaire de mon vouloir ? Est-il vrai , que non seulement Dieu produise avec moi mon vouloir , ce qui n'est que le simple concours surnaturel ; mais encore que sa grace , mise en moi sans moi , soit la cause qui me détermine à vouloir ? En un mot , est-il une cause prévenante , qui détermine nécessairement son concours & le mien pour mon acte ? Si on le dit , les Contre-Remontrans n'ont plus rien de réel à désirer. Voilà l'indéclinabilité ou l'irrésistibilité qui vient de l'essence de la grace même ; en sorte que l'irrésistibilité sera aussi absolue , que les essences sont immuables. Si vous voulez nier sérieusement l'irrésistibilité , il ne vous reste plus qu'à dire , que la volonté prédestinante est indéclinable & toute-puissante par une nécessité ou irrésistibilité purement conséquente & identique. Il n'est pas possible que ce qui est , ne soit pas ; or , le bon vouloir de l'homme est déjà présent aux yeux de Dieu. Mais comment Dieu s'est-il assuré de ce bon vouloir de l'homme ? Saint Augustin ne l'explique pas , & il y auroit de la témérité à aller plus loin que lui. Il dit : * *In nobis mirabili modo*

* De Præd. Serm. C. XIX. n. 42.

Es ineffabili operatur. Il dit ailleurs, parlant des peuples qui s'attachèrent à David : * *Numquid corporalibus ullis vinculis alligavit ? Intus egit , corda tenuit , corda movit , eosque voluntatibus eorum , quas ipse in illis operatus est , traxit.* Mais il dit ces choses autant pour l'ordre naturel , que pour le surnaturel ; il le dit autant des mauvaises volontés des impies ; par exemple , de Nabuchodonosor , de Cyrus , d'Artaxerxès , de Saul , & d'Architophel , que des amis de Dieu. Il ne s'agit point précisément de la grace médicinale pour les actes méritoires. Sa thèse est générale , qu'il donne comme une vérité qu'on ne peut révoquer en doute , sans être impie ; savoir , que Dieu a une puissance toute puissante d'incliner les cœurs où il veut : *Sine dubio habens humanorum cordium , quò placeret inclinandorum , omnipotentissimam potestatem.* Mais c'est sur de tels passages que les Contre-Remontrans établissent leur irrésistibilité ; & ils ne manquent pas d'attribuer à la nature ou essence de la grâce , ce que S. Augustin ne dit que de la volonté de Dieu. Ils ne manquent pas de citer ces paroles du même endroit : † *Non est*

* De Corrept. & grat. C. XIV. n. 45. † Ibid.
itaque

chaque dubitandum voluntati Dei, qui & in
 cœlo & in terrâ omnia quacumque voluit fe-
 cit, & qui etiam illa que futura sunt fecit,
 humanas voluntates non posse resistere, quo-
 minùs ipse faciat quod vult, quandoquidem
 etiam de ipsis hominum voluntatibus, quod
 vult, cum vult, facit. Si vous dites, que
 cette irrésistibilité, dont parle S. Augu-
 stin, quand il dit : *Humanas voluntates
 non posse resistere*, vient de la nature de la
 grace même, voilà l'*irrésistibilité* de Dor-
 drecht. Si au contraire vous dites que la
 grace n'est point par sa nature irrésisti-
 ble, c'est-à-dire, indéclinable ou nécessi-
 tante, mais que c'est seulement le décret
 ou la volonté de Dieu, qui ne peut être
 frustrée de son effet, puisqu'il voit déjà
 comme présent tout ce qu'il veut, vous
 ne mettez l'efficacité de la grace que dans
 sa congruité : *Ita suadetur, ut persuadeatur.
 Quomodo scit ei congruere, ut vocantem non
 respnat*. Alors vous dites avec S. Augustin,
 que la nécessité qu'impose la volonté tou-
 te-puissante, n'est pas une nécessité né-
 cessitante, puisqu'elle n'est qu'identique.
 Dieu voit ce que nous appelons futur
 contingent, comme une chose déjà pré-
 sente & déjà faite : *Qui etiam illa, que futu-*

tura sunt, fecit. Il a déjà fait ce bon vouloir qui est encore futur à l'égard de l'homme, & par conséquent il en est bien assuré : *Certissimè liberantur, indeclinabiliter, insuperabiliter, omnipotentissimâ voluntate.* Tout cela est vrai ; il le voit déjà fait ; faut-il s'étonner que l'homme ne puisse résister à une volonté, quand il est déjà vrai qu'il ne lui résiste point ? D'ailleurs il est vrai que Dieu a dans les trésors de sa toute-puissance & de sa sagesse, des moyens infinis & inépuisables de gagner les cœurs des hommes, de les persuader, de les toucher, de les incliner, de leur faire vouloir ce qu'il veut, de tourner même, selon ses desseins, leurs volontés les plus impies : *In nobis mirabili modo & ineffabili operatur.* Ce n'est point par des liens grossiers, par des causes nécessitantes de leur propre nature, qu'il s'assure de notre vouloir. Si un ami, d'un génie supérieur à son ami, est souvent sur de le persuader, *certissimè*, quoiqu'il ne puisse ni mettre quelque chose en lui, ni en ôter quelque chose ; s'il est vrai qu'il peut tout sur cet ami, pour la persuasion raisonnable ; à combien plus forte raison, Dieu qui fait tout & qui porte dans les cœurs toute

la force qu'il lui plaît , peut-il s'assurer de faire vouloir le bien à l'homme , quand il l'a résolu. Eh , qu'y-a-t'il de plus naturel , pour ainsi dire , que de vouloir ce qui est véritablement bon ? Qu'est-ce que le péché , si-non une erreur & une déraison ? Encore une fois , qu'est-ce que le péché , si-non une chute , une foiblesse , une défaillance de la volonté ? Plus Dieu éclaire & fortifie l'homme , plus il l'éloigne de la défaillance de l'erreur & du vice. Il s'assure donc de l'entendement , & puis de la volonté de l'homme : 1^o. En le persuadant ; *Ita suadetur , ut persuadeatur* : 2^o. En le fortifiant contre la foiblesse ; *Adjuvando*.

Pour les moyens de persuader & de fortifier , ils sont infinis dans les trésors de Dieu : *Mirabili modo & ineffabili*. Il ne seroit pas Dieu , s'il ne savoit pas s'assurer , quand il lui plaira , du cœur de chaque homme , & pour faire le bien & pour régler le mal. Voilà la vérité générale , tant pour l'ordre naturel & même pour toutes les actions des impies , que pour l'ordre surnaturel & pour les bonnes œuvres des Saints. Il ne reste qu'à dire , après S. Augustin , que Dieu fait par sa grâce

Hhij

médicinale, dans un pécheur pour sa conversion, ou dans un juste pour sa persévérance, ce qu'il a su faire dans le cœur des impies ; par exemple, dans le cœur des Juifs, qui condamnèrent & crucifièrent JESUS-CHRIST, pour s'assurer de l'accomplissement de son décret sur la mort du Sauveur : *Quod consilium & manus tua decreverunt fieri.* C'est seulement en ce sens que S. Augustin dit : *Eosque voluntatibus eorum, quas ipse in illis operatus est, traxit* ; c'est-à-dire seulement, qu'il invite, qu'il attire, qu'il incline, *quomodo scit ei congruere, ut vocantem non respuat.* Qu'il s'insinue & invite si bien, qu'il persuade : *Ita suadetur, ut persuadeatur.* Qu'il aide & fortifie l'homme contre lui-même : *Adjuvando.* Qu'enfin il opère avec l'homme, comme cause, le vouloir de l'homme même : *Eosque voluntatibus eorum, quas ipse in illis operatus est, traxit.* Aussi voyons-nous que S. Augustin déclare que la prédestination n'ajoute rien à la simple préscience, que le seul don des grâces qui aident, qui persuadent, & qui sont si congrues, que la volonté qui peut les rendre inefficaces, ne veut pas le faire : *Quomodo scit ei congruere, ut vocantem non respuat.* Voilà

la dernière borne entre cette doctrine & l'irrésistibilité des Contre-Remontrans de Dordrecht , c'est-à-dire , les plus outrés Protestans. Il n'y a aucun milieu réel , dont un homme sincère & sérieux puisse s'accommoder.

AUTRE LETTRE

A U

PÈRE L'AMI,

BENEDICTIN.

Du motif de la délectation & de la fin de notre vouloir.

LA délectation ni délibérée, ni indélibérée, ne doit jamais être la cause finale, non plus que l'efficiente, de notre vouloir.

Pour la délectation indélibérée & involontaire, elle ne peut être qu'un sentiment agréable. Vouloir la vertu pour son plaisir, c'est tomber dans l'Épicurisme. Epicure mettoit la dernière fin dans la volupté, c'est-à-dire dans le plaisir en

H h iij

général. Que ce plaisir vienne à l'occasion du corps ou non , n'importe ; c'est toujours également le plaisir de l'ame , c'est-à-dire , la modification de la substance pensante & incorporelle. Or cette modification de mon ame n'est point distinguée d'elle ; agir pour mon plaisir , c'est agir pour moi ; plus le plaisir est grand , plus nous agissons pour nous-mêmes , en le recherchant comme notre fin. Les plaisirs courts & imparfaits , sont une espèce de félicité très-imparfaite & momentanée. La parfaite félicité de l'ame , est un plaisir parfait , suprême & permanent ; mais enfin , c'est un plaisir ; & quiconque se propose pour fin ce suprême plaisir , se propose soi-même pour fin ; la fin est d'être heureux par le plus grand plaisir : c'est ce qu'Epicure se proposoit. Il avoit pour fin dernière le plaisir en général quel qu'il fût , ou du moins l'exemption de toute douleur , parceque cette exemption mettoit l'ame en état de jouir d'elle-même , & de se faire heureuse. Si vous supposez que l'ame peut pratiquer la vertu pour le plaisir , vous voulez qu'elle raporte son vouloir délibéré & vertueux , c'est-à-dire , ce qu'il y a de plus parfait & de plus sublime

en elle , à ce qu'il y a de moins parfait , c'est-à-dire , à un plaisir indélibéré , involontaire & aveugle, semblable à celui qu'on attribue d'ordinaire aux bêtes. C'est renverser l'ordre ; c'est tomber dans l'erreur d'Epicure , que tous les sages Payens ont détestée. Que le plaisir vienne à l'occasion du corps ou non , il n'en est pas moins un plaisir indélibéré & involontaire de l'ame , auquel la vertu ne peut être rapportée sans la dégrader.

Pour la délectation délibérée , comme elle n'est que notre propre vouloir , elle n'est que la vertu même , quand le vouloir est bon. Or est-il que la vertu ne peut jamais être sa propre fin dernière ; & c'est en quoi les Stoïciens se sont trompés grossièrement. 1°. La vertu de l'homme est la modification de sa volonté , qui n'est point réellement distinguée de sa volonté même. Ainsi , si la vertu étoit sa dernière fin , il seroit réellement lui-même sa dernière fin. La dernière fin qu'il se proposeroit , ce seroit soi-même , parfait & orné de toutes les beautés de la vertu & de la sagesse ; c'est le renversement de la dernière fin , qui doit être Dieu seul. 2°. Nos actes délibérés , comme S. Tho-

H h iv

mas l'a très-bien remarqué, ne peuvent jamais, par leur nature, être notre dernière fin. Qui dit un acte délibéré, dit un acte qui a une fin pour laquelle il est fait, & à laquelle il se rapporte. Or, il y a une évidente contradiction à dire qu'un acte est la dernière fin de lui-même, puisque lui-même est fait pour une fin ultérieure à soi. Comme voir, dit un objet qu'on voit, (c'est la comparaison de S. Thomas) tout de même vouloir, dit un objet, c'est-à-dire, un bien qu'on veut comme fin de son vouloir. De même que la vision a toujours un terme ou objet au-delà de soi, c'est-à-dire, un corps lumineux, coloré, figuré, &c. de même, le vouloir ne peut donc jamais être la fin dernière; puisque le vouloir lui-même tend à un objet, c'est-à-dire, à quelque bien au-delà de soi, dont il fait sa fin, & auquel il se rapporte. D'où il faut conclure avec évidence, que la vertu ne peut être sa propre fin; mais qu'elle doit avoir un objet, c'est-à-dire, un bien qui est sa fin au-delà d'elle; de même que ma vision ne peut être l'objet que je vois. L'homme peut bien, en exerçant une vertu, vouloir en acquérir ou augmenter une autre, & se la

proposer alors pour objet ou motif ; mais cette autre vertu qu'il veut , doit toujours avoir une fin ultérieure. L'homme peut bien aussi vouloir toutes les vertus réunies en lui , pour devenir parfait ; mais alors c'est lui-même parfait , dont il fait la fin de toutes ces vertus. La béatitude même en quelque sens que vous la prenez , ne peut jamais être notre dernière fin proprement dite. Si vous entendez par béatitude le parfait amour de Dieu , qui est un amour de complaisance , il est évident que cet acte n'est point à lui-même sa propre fin , & que Dieu seul est l'objet ou fin ultérieure qui doit le terminer. Il est vrai qu'on veut aimer l'objet qu'on aime : c'est la spontanéité du vouloir ; mais le vouloir n'est pas l'objet ou la fin du vouloir même : en voulant , on agit pour une fin ultérieure à son vouloir : on veut quelque chose : cette chose qu'on veut dans l'acte de béatitude , c'est Dieu glorifié. Ainsi Dieu est une fin réellement ultérieure à l'acte d'amour suprême qu'on nomme béatitude , & par lequel il est aimé. Ce dernier acte est ce qu'on nomme la béatitude. Elle est le dernier acte , & non la dernière fin ; car ce dernier

acte a une fin ultérieure à soi ; savoir }
Dieu qui est son objet.

Ainsi le plaisir indélibéré & involontaire ne peut jamais être la fin d'aucun vouloir vertueux ; & le plaisir délibéré , qui est le vouloir vertueux même , a toujours une fin ultérieure à soi , ainsi , le plaisir n'est , ni la cause efficiente , ni la finale du vouloir.

A U T R E L E T T R E

A U

P E R E L' A M I ,

B E N E D I C T I N .

*De la Prière , par raport à la
délectation sensible.*

LEs principes que j'ai réfutés, ne sont pas seulement absurdes en métaphysique ; ils sont encore pernicioeux en morale , & incompatibles avec la solide piété : en voici en abrégé les principaux inconvéniens.

1°. Si le plaisir ou la délectation , est

la cause efficiente & nécessaire de tout bon vouloir, il faut conclure qu'on n'a le bon vouloir, qu'autant qu'on a le plaisir.

1°. Le plaisir étant un sentiment de l'ame, il ne peut être que sensible. Je n'entends point par sensible, ce qui passe par le canal des sens corporels; je veux dire seulement que tout sentiment de l'ame doit être senti par elle : autrement il ne seroit pas sentiment, puisque sentiment ne dit que l'action ou passion de sentir. Par exemple, il y auroit une contradiction évidente à dire que j'ai un sentiment de dépit, d'orgueil, purement spirituel; & à dire que je ne le sens pas. Tout de même il y auroit de la contradiction à dire que les Démons ont un sentiment de douleur; & à dire que c'est une douleur qu'ils ne sentent pas. D'où il s'ensuit que tout plaisir, comme toute douleur, étant un sentiment, tout plaisir est un goût & une délectation sensible. Il faudra conclure sur les principes ci-dessus posés, qu'il n'y a point de bon vouloir dans l'homme, quand il n'y a point en lui de plaisir, ni de goût sensible pour le bien. Ce plaisir pourra être plus ou

moins vif & sensible, plus ou moins apperçu par reflexion : mais enfin, quand l'homme ne le pourra point trouver en foi, il s'ensuivra qu'il n'y sera point.

3°. Il faudra dire qu'il est inutile de s'efforcer à prier, à demander, à désirer, à vouloir le bien, si on n'en a aucun plaisir sensible, & si en se tâtant bien soi-même, on n'y peut trouver aucun sentiment de délectation; car il est inutile de tenter l'impossible. Or, on ne peut former le bon vouloir sans son unique & essentielle cause efficiente, qui est le plaisir sensible; ce seroit produire une chimère, c'est-à-dire, un triangle sans côtés, une montagne sans vallée. Il faut donc attendre ce plaisir sensible, qui vient en nous sans nous, & par lequel seul nous pouvons vouloir le bien.

4°. Il faut conclure que le bon vouloir diminue à proportion qu'on sent diminuer le sentiment de plaisir à l'égard du bien, & que tous les dégoûts intérieurs qui éprouvent les Saints, sont autant de diminutions de la grace & de la bonne volonté.

5°. Bien loin de s'efforcer inutilement à prier & à vouloir aimer, &c. quand les

aridités, les privations de goûts sensibles, les dégoûts, les épreuves, les tentations viennent, il faut alors croire que tout est perdu, & se désespérer pour le salut, supposé qu'on ne trouve plus en soi aucun reste de goût & de plaisir; car le plaisir sensible ne peut point venir sans que nous le sentions; donc il ne vient point, quand nous ne le sentons pas; & quand il ne vient pas, il est extravagant de s'imaginer qu'on puisse former aucun vouloir de bien sans lui.

6°. Tous les Peres, tous les Auteurs ascétiques, tous les contemplatifs approuvés de l'Eglise, sont donc des insensés, quand ils assurent que l'oraison, l'amour, en un mot, la perfection, se consomment par les épreuves, où l'on est privé des goûts & consolations sensibles. Saint Jacques même a tort de dire: *Si quis vestrum tristatur, orat.* Eh, comment pouvoir prier, c'est-à-dire, vouloir le bien, pendant qu'on manque de la cause efficiente de ce bon vouloir; savoir, le plaisir sensible, ou la joie prévenante qui le produit? Ainsi il faut renverser toutes les maximes & les expériences des Saints, depuis les Apôtres jusqu'à nous, pour ne

juger plus de la vie intérieure que par le plaisir, comme on juge du froid & du chaud par un Thermomètre,

7°. Il faudra aussi conclure qu'on aime Dieu, qu'on fait une merveilleuse oraison, & qu'on est parfait, dès qu'on sent un grand plaisir ou délectation par rapport aux choses de Dieu. Si le plaisir sensible est la cause nécessaire du bon vouloir, ce signe du bon vouloir ne peut jamais être équivoque : par tout où est la cause nécessaire, là est l'effet : donc on pourra, sans craindre de se flater, se juger soi-même infailliblement pour son intérieur, sur le degré de plaisir qu'on sent actuellement par rapport à Dieu.

8°. C'est nier l'état du Purgatoire, où les âmes privées de tout plaisir sensible, & souffrant actuellement une très-grande douleur, ont néanmoins le bon vouloir à un très-haut degré. Peut-on voir une plus pernicieuse illusion, que celle qui naît de ce principe ? Quand l'homme, qui par la corruption n'aime que le plaisir & la gloire, n'a plus qu'à chercher le plaisir pour se croire parfait, qu'est-ce que son imagination ne lui fournira point, pour nourrir sa vaine présomption par

une ferveur douce & flatteuse ? Jamais les Fanatiques n'ont présenté aux âmes simples, un poison si subtil & si dangereux.

En général, tout dépendra du plaisir sensible dans les exercices de la vie intérieure. Quand le goût sensible viendra, on sera transporté, & on se croira ravi au troisième ciel ; dès que le goût sensible manquera, on désespérera de tout, on quittera tous les bons exercices. Judgez des suites affreuses de cette espèce de désespoir, où l'âme ne cherchera plus d'aliment intérieur, n'en connoissant point d'autre, que le plaisir qui lui échape.

Vous me demandez ce qu'il faut établir en la place de cette monstrueuse spiritualité. Je vous réponds, qu'il faut s'en tenir à celle de tous les Saints & de toute l'Eglise, qui est, de croire qu'on doit persévérer patiemment dans l'amour & dans l'oraison en pure foi, quand Dieu nous prive de tout plaisir & de tout goût sensibles, de toute lumière consolante ; & qu'on aime d'autant plus purement alors, qu'on aime sans sentir ; comme on croit avec plus de mérite, lorsqu'on croit sans voir. Le sentir ne dépend pas de nous ; mais le vouloir en dépend. Dieu ne nous

demandera pas d'avoir senti, puisqu'il n'a pas mis le sentiment dans la main de notre conseil; mais il nous demandera d'avoir voulu & persévéré dans le bon vouloir, parce qu'il nous en a donné la liberté véritable. Renversez ce fondement; vous renverserez toute la vie chrétienne, tout l'ouvrage intérieur de la foi, & toutes les voies de perfection dans les épreuves. Aussi voyons-nous que ceux qui s'attachent à cette délectation sensible, ne comptent pour rien que la seule ferveur d'imagination: ils ne veulent qu'une ivresse spirituelle, qu'un goût empressé des bonnes œuvres, qu'un zèle ardent pour les austérités, qu'une méditation raisonnée & consolante, qui est plutôt une étude agréable de tête échauffée, qu'une oraison; ils croient que tout est perdu en eux, dès que cette chaleur & ce plaisir leur manquent; & ils se scandalisent d'autrui, d'une manière âpre, noire & farouche, dès qu'ils n'y trouvent point ce goût & cette ferveur d'imagination. Pour le véritable homme intérieur, il demeure en paix & en égalité de cœur, dans les inégalités qu'il éprouve, suivant ce qui est si bien enseigné dans le
troisième

troisième livre de l'Imitation de JESUS-CHRIST, & dans S. François de Sales.

Vous me demandez si l'oraison doit être longue. Je vous réponds que les Anciens demandoient d'abord des oraisons courtes mais fréquentes ; c'est ce que S. Augustin a enseigné à Proba. C'est ce que vous trouverez dans les Saints qui ont donné des règles communes pour la multitude des commençans qui veulent se convertir, & travailler à leur perfection dans la solitude. En effet ce qu'ils appellent oraison, qui est une espèce d'oraison jaculatoire, ne peut être que court. Ils lisoient, ils méditoient, ils récitoient des Pseaumes, ils varioient leurs occupations intérieures. De tems en tems ils revenoient à de vives affections, & à une présence de Dieu amoureuse & sensible ; ces traits enflammés & véhémens, ne pouvoient être que courts, & demandoient de fréquens intervalles ; ils auroient épuisé les âmes, & se seroient tournés peu à peu en formules gênantes. Aussi voyons-nous que nos offices sont pleins de lectures de l'Ecriture, de chant des Pseaumes, & de courtes oraisons ou demandes. Mais nous apprenons par S. Clément

ment, par Cassien, & par les autres Ascètes, que le but de ces fréquentes & courtes oraisons; étoit d'acoutumer peu à peu les solitaires à une contemplation presque continuelle. Lisez les Conférences 9. 10. & 11. de Cassien: vous voyez que S. Antoine passoit la nuit en oraison; vous voyez que les autres contemplatifs étoient dans une présence de Dieu familière & presque perpétuelle. Lisez le trésor ascétique: alors ces oraisons jaculatoires n'étoient plus si vives ni si marquées; mais étoient plus profondes, plus familières, plus paisibles, & presque sans relâche. Tant que vous n'appellerez oraison, que des actes vifs & formés avec ardeur & goût sensible, vous n'en pourrez jamais faire long-tems de suite & vous ignorerez toujours la manière d'accomplir le précepte de JESUS-CHRIST, & de l'Apôtre, pour l'oraison sans intermission. Vous demeurerez sec, raisonneur, critique, toujours ombrageux sur votre propre oraison, & cherchant sans cesse le goût sensible, qui tantôt vous fuira, & tantôt vous éblouira dangereusement.

Il faut donc assujettir les ames à une oraison réglée, d'abord courte à la veri-

te , pour modérer leur ferveur naissante & ménager leurs forces ; mais qui croisse à mesure que vous voyez la grace agir en elles , pour les rendre capables d'être plus long-tems de suite & plus paisiblement , dans la présence amoureuse de Dieu. Si dans la suite ces ames sont dans l'obscurité , dans la sécheresse , dans la privation de ce plaisir , & de cette ferveur sensible qui leur rendoit d'abord la vertu si douce , elles doivent se souvenir que les Apôtres passèrent des douceurs du Thabor , aux horreurs du Calvaire ; que S. Pierre enivré sur le Thabor , ne savoit ce qu'il disoit , en disant : *Bonum est nos hic esse ; si vis , faciamus hic tria tabernacula* ; qu'enfin JESUS-CHRIST parloit dès-lors de sa passion avec Moïse & avec Elie , parce que les consolations préparent aux croix. Il faut accoutumer peu à peu ces ames à vouloir sans sentir ; ce qui est le martyre intérieur. La plus pure oraison commence , dit sainte Thérèse , dans ces épreuves & ces privations , où l'on est tenté de croire qu'elle cesse , & où l'on la quitte souvent par découragement. Il faut pourtant juger de l'arbre par les fruits , c'est-à-dire , examiner si ces ames qui perdent le

goût sensible , sont fidèles , dociles , sincères , humbles , mortifiées. Il faut aussi leur faire éviter l'oisiveté intérieure. Si elles ont besoin de lectures , de méditation , de pratiques , il ne faut ni les leur soustraire à contretems , ni craindre de les y remettre , si on éprouve qu'elles en tirent *quelque suc* , comme parle le bienheureux Jean de la Croix.

Mais enfin , rien n'est si pernicieux à la piété , que de supposer que la délectation sensible décide de tout. Que ceux qui ne veulent écouter que S. Augustin , l'écourent au moins sur ceci. Il assure qu'il nous est souvent utile de ne voir point notre ouvrage , & de n'y prendre point de plaisir : * *Ideo quisque nostrum bonum opus suscipere , agere , implere , nunc scit , nunc nescit , nunc delectatur , nunc non delectatur : ut noverit , non sua facultatis , sed divini muneris esse , vel quod scit , vel quod delectatur : ac sic ab electionis vanitate sanetur.* Quoique la délectation involontaire , c'est-à-dire , le goût manque , la délectation délibérée , qui est la fidélité du bon vouloir , peut persévérer & se perfectionner.

* De pecc. Merit. & remiss. L. II.

AUTRE LETTRE

A U

PÈRE L'AMI,

BENEDICTIN.

Pardonnez, mon révérend Père, de n'avoir pas répondu à votre question. Il n'y a eu dans mon silence rien qui doive vous faire aucune peine, ni qui vienne d'aucune réserve. Voici seulement ce que je pense là-dessus.

Notre corps n'a besoin que d'être nourri ; il lui suffit que l'âme qui le gouverne soit sensiblement avertie de ses besoins, & que le plaisir facilite l'exécution d'une chose si nécessaire. Pour l'âme, elle a un autre besoin : si elle étoit simple, elle pourroit recevoir toujours une force sensible & en bien user ; mais, depuis qu'elle est malade de l'amour d'elle-même, elle a besoin que Dieu lui cache sa force, son accroissement & ses bons desirs. Si elle voit, du moins ce n'est qu'à demi, & d'une manière si confuse, qu'elle ne peut s'en assurer : encore ne laisse-t-elle pas de

regarder ces dons avec une vaine complaisance , malgré une incertitude si humiliante ; que ne feroit-elle point , si elle voyoit clairement la grace qui l'inspire , & sa fidèle correspondance ? Dieu fait donc deux choses pour l'ame , au lieu qu'il n'en fait qu'une pour le corps. Il donne au corps la nourriture avec la faim , & le plaisir de manger ; tout cela est sensible. Pour l'ame , il donne la faim , qui est le desir de la nourriture ; mais en accordant ce don , il se cache , de peur que l'ame ne s'y complaise vainement : ainsi dans les tems d'épreuves , où il veut nous purifier , il nous soustrait les goûts , les ferveurs sensibles , & les desirs ardents. Comme l'ame tournoit en poison , par orgueil , toute force sensible , Dieu l'a réduite à ne sentir que dégoût , langueur , foiblesse , tentation. Ce n'est pas qu'elle ne reçoive toujours les secours réels ; elle est avertie , excitée , soutenue pour persévérer dans la vertu : mais il lui est utile de n'en avoir point le goût sensible , qui est très-différent du fonds de la chose ; l'oraison est très-différente du plaisir sensible qui accompagne souvent l'oraison. Le médecin fait quelque fois manger le malade sans appetit ;

le malade n'a aucun plaisir à manger, & ne laisse pas de digérer & de se nourrir. Sainte Thérèse remarquoit que beaucoup d'ames quittoient par découragement l'oraison, quand elle commence à se perfectionner. La vraie oraison n'est, ni dans les sens, ni dans l'imagination; elle est dans l'esprit & dans la volonté. On peut se tromper beaucoup, en parlant de plaisir & de délectation. Il y a un plaisir indélébé & sensible qui prévient la volonté; celui-là peut être séparé d'une très-véritable oraison: il y a le plaisir délibéré, qui n'est autre chose que la volonté délibérée même. Cette délectation, qui est notre vouloir délibéré, est celle que le Psalmiste commande, & à laquelle il promet une récompense: * *Delectare in Domino, & dabit tibi petitiones cordis tui.* Cette délectation est inséparable de l'oraison en tout état, parce qu'elle est l'oraison même; mais cette délectation qui n'est qu'un simple vouloir, n'est pas toujours accompagnée de l'autre délectation prévenante & indélébé, qui est sensible: la première peut être très-réelle, & ne donner aucun goût consolant.

* Psal. XXXVII. vs. 4.

C'est ainsi que les âmes les plus rigoureusement éprouvées, peuvent conserver la délectation de pure volonté, c'est-à-dire, le vouloir ou l'amour tout nu, dans une oraison très-sèche, sans conserver le goût & le plaisir de faire oraison; autrement, il faudroit dire qu'on ne se perfectionne dans les voies de Dieu, qu'autant qu'on sent augmenter le plaisir des vertus, & que toutes les âmes privées du plaisir sensible par les épreuves, ont perdu l'amour de Dieu, & sont dans l'illusion; ce seroit renverser toute la conduite des âmes, & réduire toute la piété au plaisir de l'imagination; c'est ce qui nous meneroit au fanatisme le plus dangereux: chacun se jugeroit soi-même pour son degré de perfection, par son degré de dégoût & de plaisir. C'est ce que font bien souvent des âmes, sans y prendre garde; elles ne cherchent que le goût & le plaisir dans l'oraison; elles sont toutes dans le sentiment; elles ne prennent pour réel, que ce qu'elles goûtent & imaginent; elles deviennent en quelque manière enthousiastes. Sont-elles en ferveur? Elles entreprennent & décident tout, rien ne les arrête, nulle autorité ne les modère,

dère. La ferveur sensible tarit-elle? Aussi-
rôt ces ames se découragent, se relâchent,
se dissipent & reculent; c'est toujours à
recommencer: elles tournent comme une
girouette à tout vent; elles ne suivent
JESUS-CHRIST, que pour les pains mi-
raculeusement multipliés; elles veulent
des cailles au désert; elles cherchent tou-
jours, comme S. Pierre, à dresser des ten-
tes sur le Thabor, & à dire: O que nous
sommes bien ici! Heureuse l'ame qui est
également fidèle dans l'abondance sensi-
ble, & dans la privation la plus rigou-
reuse: * *Sicut mons Sion, non commovebi-
tur.* Elle mange le pain quotidien de
pure foi, & ne cherche, ni à sentir le
goût que Dieu lui ôte, ni à voir ce que
Dieu lui cache: elle se contente de croire
ce que l'Eglise lui enseigne, d'aimer Dieu
d'une volonté toute nue, & de faire, quoi
qu'il lui en coûte, tout ce que l'Evangile
commande & conseille; si le goût vient,
elle le reçoit comme le soutien de sa foi-
blesse; s'il échape, elle en porte en paix
la privation, & aime toujours. C'est l'at-
tachement au sensible, qui fait tantôt le
découragement, & tantôt l'illusion; au

* Psal. CXXIV. vs. 1,

Tome IV.

Kk

contraire , c'est cette fidélité , dans la privation du sensible , qui préserve de l'illusion. Quand on perd le goût sensible , sans se procurer cette perte sans infidélité , on ne perd que ce que perd un enfant , que ses parens sévrent ; le pain sec & dur est moins doux , mais plus nourrissant que le lait : la correction d'un précepteur , fait plus que les caresses d'une nourrice.

Cessons de raisonner en philosophes sur la cause , & arrêtons-nous à l'effet. Comptons que nous ne devons jamais tant faire oraison , que quand le plaisir de faire oraison nous échape ; c'est le tems de l'épreuve & de la tentation , & par conséquent celui du recours à Dieu & de l'oraison la plus intime. D'un autre côté , il faut recevoir simplement les ferveurs sensibles d'oraison , puisqu'elles sont données pour nourrir , pour consoler , pour fortifier l'ame ; mais ne comptons point sur ces douceurs où l'imagination se mêle souvent , & nous flatte. Suivons JESUS-CHRIST à la croix , comme S. Jean ; c'est ce qui ne nous trompera point. S. Pierre fut dans une espèce d'illusion sur le Thabor. Il est aisé de se dire à soi-même , j'aime Dieu de tout mon cœur , quand on

ne sent que du plaisir dans cet amour ; mais l'amour réel est celui qui aime en souffrant : *Noli credere affectui tuo , qui nunc est.*

Je suis fort aise, mon révérend Pere , d'apprendre que vous êtes content & édifié de la personne que vous avez vue. J'espère que L. de B. m'apportera de vos nouvelles. Quand Dieu suspend vos études, il vous réduit à faire quelque chose de bien meilleur que d'étudier. Priez pour moi, comme je prie pour vous. Mil-le fois tout à vous sans réserve.

AUTRE LETTRE

A U

P E R E L' A M I ,
B E N E D I C T I N .

JE ne veux point, mon révérend Pere, former aucun sentiment sur la sincérité de la personne que vous avez examinée, ni me mêler de juger des choses qu'elle prétend éprouver : vous pouvez bien mieux en juger, après avoir observé

Kk ij

de près le détail, que ceux qui, comme moi, n'ont rien vu ni suivi qu'en général. Je craindrois fort, que la lecture des choses extraordinaires, n'eût fait trop d'impression sur une imagination foible. D'ailleurs, l'amour propre se flatte aisément, d'être dans les états qu'on a admirés dans les livres. Il me semble que le seul parti à prendre, est de conduire cette personne, comme si on ne faisoit attention à aucune de ces choses, & de l'obliger à ne s'y arrêter elle-même jamais volontairement; c'est le vrai moyen de découvrir, si l'amour propre ne l'attache point à ces prétendues graces. Rien ne pique tant l'amour propre, & ne découvre mieux l'illusion, qu'une direction simple, qui compte pour rien ces merveilles, & qui assujettit la personne en qui elles sont, à faire comme si elle ne les avoit pas. Jusqu'à ce qu'on ait fait cette épreuve, on ne doit pas croire, ce me semble, qu'on ait éprouvé la personne, ni qu'on se soit précautionné contre l'illusion. En l'obligeant à ne s'arrêter jamais volontairement à ces choses extraordinaires, on ne fera que suivre la règle du bienheureux Jean de la Croix, qui est expliquée à fond dans ses

ouvrages : *On outrepatte toujours*, dit-il, *ces lumières, & on demeure dans l'obscurité de la foi nue.* Cette obscurité & ce détachement n'empêchent pas que les impressions de grace & de lumière ne se fassent dans l'ame, supposé que ces dons soient réels; & s'ils ne le sont pas, cette foi qui ne s'arrête à rien, garantit l'ame de l'illusion. De plus cette conduite ne gêne point une ame pour les véritables attraits de Dieu : car on ne s'y oppose point; elle ne pourroit que contrister l'amour propre, qui voudroit tirer une secrète complaisance de ces états extraordinaires; & c'est précisément ce qu'il importe de retrancher. Enfin, quand même ces choses seroient certainement réelles & excellentes, il seroit capital d'en détacher une ame, & de l'accoutumer à une vie de pure foi : quelque excellence qu'il puisse y avoir dans ces dons, le détachement de ces dons est encore plus excellent qu'eux : *Adhuc excellentiorem viam vobis demonstro.* C'est la voie de foi & d'amour, sans s'attacher, ni à voir, ni à sentir, ni à goûter, mais à obéir au Bien-aimé : cette voie est simple, droite, abrégée, exemte des pièges de l'orgueil. Cette

simplicité & cetté nudité font qu'on ne prend point autre chose pour Dieu, ne s'arrétant à rien. Si vous n'agissiez que par cet esprit de foi, que vous devez inspirer à cette personne, Dieu vous fera trouver ce qui lui convient pour être secourue dans sa voie, ou du moins ce qui vous conviendra pour n'être point trompé. Ne suivez point vos raisonnemens naturels, mais l'esprit de grace & les conseils des Saints expérimentés, comme le bienheureux Jean de la Croix, qui sont très-opposés à l'illusion. Dieu sait à quel point je suis, mon révérend Pere, tout à vous, à jamais en lui.

L E T T R E

S U R L A

D I R E C T I O N .

LEs meilleures choses sont les plus gâtées, parce que leur abus est pire que celui des choses moins bonnes. Voilà ce qui fait que la Direction est si décriée. Le monde la regarde comme un art de mener les esprits foibles, & d'en tirer parti.

Le Directeur passe pour un homme qui se sert de la Religion pour s'insinuer, pour gouverner, pour contenter son ambition; & souvent on soupçonne dans la Direction, si elle regarde le sexe, beaucoup d'amusement & de misère. Tant de gens, sans être ni choisis ni éprouvés, se mêlent de conduire les âmes, qu'il ne faut pas s'étonner qu'il en arrive assez souvent des choses irrégulières & peu édifiantes.

Cependant il sera toujours vrai de dire, au milieu de toutes ces choses déplorables, que la fonction de mener les âmes à Dieu, est le ministère de vie confié aux Apôtres par J. C. La Direction est donc une fonction toute divine qu'il n'est jamais permis de mépriser, quoique les hommes indignes d'une si haute fonction, l'avalissent souvent & la deshonorant. Quelle folie de mépriser un diamant parce qu'on l'a vu enfoncé dans la boue. Après tout, J. C. n'a rien fait en vain; il a donné des Pasteurs à son troupeau, & ces Pasteurs doivent diriger: car le devoir du Pasteur est de conduire les brebis, de les connoître, comme dit J. C. chacune en particulier, de discerner leurs be-

Kk iv

soins , d'étudier leurs maladies , de chercher les remèdes , de supporter leurs faiblesses , de redresser celles qui s'égarent , de les raporter sur ses épaules au bercail , de conduire les saines dans les bons pâturages , & de les défendre du loup ravisseur. Voilà le vrai Directeur , il n'en faudroit point d'autre que le Pasteur même , si les Pasteurs chargés de troupeaux innombrables , & quelquefois trop peu appliqués au travail pastoral , ne manquoient ni de tems , ni de zèle , ni d'expérience , pour mener les ames jusqu'à la perfection de l'Evangile. Ils manquent souvent de quelqu'une de ces trois choses ; c'est pourquoi on choisit parmi les plus saints Prêtres , qui peuvent travailler au nom du Pasteur & avec son autorité , celui qui paroît le plus propre à être l'homme de Dieu pour chacun de nous. C'est le supplément au défaut du Pasteur. Voilà l'idée qu'on doit , ce me semble , avoir de la Direction. Ce Directeur , comme dit S. François de Sales , doit être choisi entre mille , & même entre dix mille. Il faut le chercher , sage , éclairé , mortifié , expérimenté , détaché de tout , incapable de nous flater , exempt de tout soupçon de

nouveauté sur la doctrine, & de tout excès dans ses maximes; mais pourtant droit, ferme, prêt à compter pour rien le monde, & les grandeurs les plus éblouissantes; en un mot, qui étant le vrai homme de Dieu, ne cherche que lui seul dans tous les conseils qu'il donne. Il est, me direz-vous, plus aisé de peindre cet homme merveilleux, que de le trouver. Il est vrai, mais on le trouvera pourtant, pourvu qu'on le cherche bien. Voici la manière de le chercher.

Il faut premièrement avoir égard à la réputation publique, pour éviter ce qui n'est point approuvé. Ce n'est pas qu'il faille aller chercher les gens qui sont à la mode, & qu'on voit en estime parmi les Grands; mais il faut éviter ce qui est suspect ou désapprouvé par le commun des personnes sages. Les mauvaises réputations, ainsi que les bonnes, quand elles sont fort répandues, ont souvent quelque fondement. Pour les gens qui ont une certaine vogue, il est ridicule de les chercher; c'est porter le gout du monde & de la vanité jusques dans les choses les plus sérieuses de la Religion. C'est vouloir être remarqué, se mettre au rang des

personnages considérables, s'intriguer, se donner de l'appui & des liaisons; en un mot, c'est une espèce de vanité hypocrite qui éloigne de Dieu, & qui éteint l'esprit de grace. Cherchez donc un Directeur loin du monde, & à qui le monde ne soit rien; qui, loin de vous en pouvoir ennivrer, vous en désabuse.

Pour le trouver, informez-vous des personnes les plus simples, les plus solides, les plus éloignées des vaines apparences, & qui par leur conduite vous fassent espérer que leurs conseils seront bons; qu'à voir la manière dont ces personnes profitent des soins d'un Directeur, vous ayez sujet de croire qu'elles l'ont bien choisi, & qu'elles sauront bien vous le dépeindre.

Il faut même voir plusieurs fois le Directeur qu'on veut choisir, & l'éprouver en le consultant, pour voir si on pourra avoir l'ouverture qui est nécessaire, & si on trouvera en lui tout ce qu'on a besoin d'y trouver. Je dis qu'il faut faire cette expérience avant que de choisir, pour ne s'exposer pas à une inconstance après un choix. Il faut donc bien se garder de choisir jamais un Directeur, ni

par complaisance ni par politique , ni par un embarquement insensible , ni par aucune autre raison que celle de trouver l'homme de Dieu. Un choix fait par des vues humaines , seroit capable de tout ruiner pour le salut ; si on étoit assez malheureux pour être tombé dans cette faute, l'unique remède seroit de rompre courageusement , & de mettre sa conscience en liberté pour chercher ailleurs un secours selon son besoin.

Mais , direz-vous , à quoi sert tout cet examen pour une personne qui n'est point capable de discerner les qualités d'un Directeur ? J'avoue que la plupart des gens ne sont guères capables de faire ce discernement , & il faudroit désespérer pour eux d'un bon choix , si on ne comptoit que sur leurs talens naturels ; mais Dieu infiniment bon supplée , quand il s'agit du choix des moyens pour aller à lui , ce qui manque dans l'esprit des hommes. Suivez simplement ce que Dieu vous mettra au cœur , après que vous vous serez humilié sous sa main , & abandonné à sa conduite paternelle. La bonne volonté , la simplicité , le détachement de tout intérêt où l'amour propre raporte tout à soi ,

la crainte de tomber dans les mains qui ne sont pas les plus propres aux desseins de Dieu , enfin la confiance en la grace , seront , vos guides ; Dieu verra votre cœur , & vous donnera suivant la mesure de votre foi. Ne cherchez donc un Directeur , que pour mourir à vous-même sans réserve , que pour ne tenir à rien. Dieu qui ne manque point à ceux qui ont le cœur droit , vous donnera la demande de votre cœur ; l'Ange Raphaël vous sera envoyé. Ce n'est point sur votre esprit que je compte , c'est sur celui de Dieu ; priez sans cesse , humiliez-vous , détachez-vous de tout intérêt propre où on n'a que soi-même pour objet , ne laissez rien en vous qui vous rende indigne du secours que vous attendez , arrachez de votre cœur tout ce qui vous empêcheroit d'être docile à celui qui doit vous conduire ; & ce Conducteur ne vous fera point refusé : il viendra je ne sai comment , mais il viendra. Une conversation , un hazard , un rien , vous ouvrira les yeux ; & vous verrez celui que vous attendez.

Il aura ses défauts comme un autre homme ; je dis des défauts naturels qui pourront rebuter , & tenter contre l'o-

béissance : mais il faudroit n'obéir jamais aux hommes, si on vouloit attendre qu'ils fussent parfaits. Il aura aussi des imperfections par rapport à la grace ; ces imperfections seront encore plus de peine ; mais elles ne gâteront rien , pourvu que le Directeur ne les conserve point volontairement en résistant à l'esprit de grace - mais si ses intentions cessoient d'être pures & droites, Dieu ne permettroit pas qu'il continuât de conduire les âmes simples & recueillies qui se seroient mises de bonne foi sous sa conduite. A l'égard des légères imperfections qui restent dans les plus saints Directeurs pour les humilier , il est très-important de ne s'en scandaliser pas. Ces imperfections sont souvent très-utiles ; car elles rendent un homme doux , humble , petit , compatissant par sa propre expérience aux foiblesses de ceux qu'il conduit , patient pour attendre l'opération lente de la grace , attentif aux momens de Dieu , incapable d'être surpris quand il trouve de l'infirmité , enfin modéré dans son zèle. C'est par le reniement exécrationnable de J. C. que S. Pierre , comme remarquent les Peres , devint propre à être le Pasteur de tout le troupeau , & à com-

patir à l'infirmité de chacune de ses brebis. Pour la perfection du Directeur, il est juste sans doute de la chercher ; mais on ne peut, ni comparer les perfections des hommes, ni connoître même le fonds de leur intérieur ; ainsi il faut se borner aux principales marques extérieures, telles que le détachement, la vie retirée, la conduite constante dans les divers emplois, la patience, la douceur, l'égalité, la franchise, l'éloignement de tout amusement & de toute mollesse, la fermeté dans les bonnes maximes sans âpreté & sans excès, l'expérience de l'oraison & des choses intérieures, enfin une certaine retenue pour donner le secours nécessaire aux personnes qu'il conduit, sans tomber néanmoins dans des conversations inutiles ; il ne doit jamais y avoir rien que de sérieux, de modeste, & d'édifiant dans ces entretiens, où il s'agit purement de la vie éternelle. Le Directeur perd son autorité, avilit son ministère, s'en rend indigne, & nuit mortellement aux âmes, quand il a une conduite moins grave & moins réservée. Cette réserve n'empêche point l'ouverture de cœur, la condescendance paternelle, & la simpli-

cité avec laquelle il doit agir pour attirer
 les âmes : car la véritable gravité est simple , douce , accommodante , & même
 pleine d'une gayeté modeste. Elle est bien
 éloignée d'une austérité farouche ou affectée qu'on n'ose aborder. Le malheur
 est , que les personnes lâches & molles ,
 telles que sont souvent les femmes , trouvent trop froid & trop sec ce qui est sérieux & éloigné de l'amusement ; elles
 croient qu'on ne les écoute point , si on ne leur laisse dire cent choses inutiles ,
 avant que de venir à celle dont il est question. Ainsi elles se rebutent des Directeurs qui leur seroient les plus utiles ,
 & elles en cherchent qui veuillent bien perdre du tems avec elles. Oh ! Si elles
 savoient ce que c'est que le tems d'un Prêtre chargé de prier pour soi-même & pour toute l'Eglise , de méditer profondément la loi de Dieu , & de travailler
 pour ramener tant de pécheurs , elles craindroient de profaner un tems si précieux , & de l'user en discours superflus.
 Il faut parler à l'homme de Dieu d'une manière simple , ingénue , précise & courte , songeant qu'il doit son tems à beaucoup d'autres œuvres. C'est parce qu'on

n'est ni humble ni simple , qu'on n'entre point d'abord en matière , & qu'on fait de si longs détours , avant que de venir au but ; d'ailleurs on cherche plus un commerce de vaine consolation, qu'un conseil droit & vigoureux pour aller à Dieu en mourant à soi.

Si on ne cherchoit que des conseils Evangéliques , il faudroit peu de tems dans la Direction. Quand il n'est question que de se taire , d'obéir , de souffrir , de se cacher , de supporter les autres sans vouloir être supporté , de résister à ses inclinations & à ses habitudes , de se conformer au cours de la Providence sur nous , de compter pour rien ses jalousies & ses délicatesses , il ne faut point tant de consultations. Peu parler & faire beaucoup , voilà le partage des ames droites. Il y a encore moins à consulter , quand on est dans une communauté régulière ; alors tout est presque réglé par les constitutions , par les exercices journaliers , & par les ordres des Supérieurs. La volonté de Dieu est dans le cœur. Quand même ils se tromperoient , ou décideroient avec passion , leurs ordres , quoique mauvais pour eux , ne laisseroient pas d'être

d'être bons pour nous, & leurs défauts nous servent souvent d'une manière plus efficace que leurs vertus, à mourir à notre propre volonté. Dieu met tout en œuvre pour sanctifier ses enfans, quand ils tendent à lui avec un cœur droit.

J'ajoute que, quand le Supérieur ou la Supérieure d'une communauté ont les qualités, la vertu, & l'expérience nécessaires pour nous conduire, ils sont préférables aux gens du dehors; comme le Pasteur, à choses égales, devrait être préféré à l'étranger. Il ne faut point faire un si grand mystère de la Direction. C'est un conseil qu'on prend pour tendre à la perfection. Une Supérieure bien morte à elle-même, & d'une expérience consommée verra de plus près ce qu'il y a à corriger dans son inférieure; elle étudiera mieux son naturel & ses habitudes, elle lui dira des choses plus convenables à ses besoins dans ses fonctions journalières, qu'une personne de dehors qui ne la voit point agir, & qui ne fait que ce qu'elle lui dit de soi-même, suivant ses préventions. Cela n'empêche point qu'on ne demeure toujours inviolablement attaché au ministère des Prêtres, pour les sa-

remens, pour la doctrine, & pour tous les cas difficiles. Je ne parle ici que des conseils de perfection qu'une Supérieure bien sainte & bien expérimentée peut quelquefois donner, comme S. François de Sales a jugé nécessaire de l'établir chez les filles de la Visitation, pour éviter la multitude des Directeurs de dehors auxquels on s'attache trop quelquefois. Mais, comme il arrive fort souvent qu'une Supérieure, quoi qu'excellente, n'ait point encore ce parfait détachement & cette expérience foncière dont nous parlons, il faut en ce cas avoir recours à quelque bon Directeur, mais avec toute la sobriété que nous avons déjà marquée.

On me dira peut-être : quelle nécessité de prendre un Directeur, puisque la règle est un Directeur par écrit, & qu'on a remis sa volonté dans les mains de ses Supérieurs ? Je réponds que les Supérieurs ne peuvent pas toujours avoir toute l'attention nécessaire à vos besoins intérieurs ; cependant il est capital de ne vous conduire pas vous-même. Vous serez aveuglé sur votre intérêt ou sur une passion déguisée qui trouble votre paix. Vous ne connoissez point la source de certaines

peines qui vous dégoûtent de vos devoirs & qui vous rendent lâche dans votre état. Vous avez besoin d'être soutenu & encouragé dans une croix qui vous surmonte. Vous vous trouvez dans des tentations pénibles & dangereuses. Dans tous ces cas , rien n'est plus dangereux que de n'écouter que soi-même , il faut , comme je l'ai déjà remarqué , un homme de Dieu qui supplée au défaut du Pasteur , & qui s'applique à vous conduire au milieu de tant de précipices. Qui est-ce qui vous conduira & vous soutiendra ? Sera-ce vous-même ? Eh ! C'est vous qui avez besoin de conduite , qui êtes tenté , foible , aveugle , découragé , aux prises avec vous-même ; c'est de vous que vous viennent vos plus subtiles tentations ; vous êtes votre plus cruel ennemi ; il vous faut quelqu'un qui n'ait , ni vos erreurs , ni vos passions , ni les penchans de votre amour propre ; quelqu'un qui soit hors de vous , qui vous aide à en sortir , & qui ait autant de zèle pour vous corriger , que vous avez d'inclination secrète à vous flater vous-même.

D'ailleurs , l'oraison qui est le canal des graces & le commerce d'union avec Dieu,

Ll ij

est exposée à toutes sortes de chimères & d'illusions, si vous n'y êtes conduit par une personne qui connoisse par expérience les voies de Dieu. Le remède qui doit guérir toutes vos misères, se changera en poison mortel. Il vous faut une Direction douce & modérée, mais droite & ferme, qui vous arrache à tous vos desirs, qui rabaisse votre esprit, qui vous ôte toute confiance en vous & en votre vertu, qui vous ôte toute volonté propre, & qui vous desabuse même de votre sagesse, qui vous empêche de vous arrêter aux dons de Dieu, pour ne chercher que Dieu seul. Bien loin qu'un tel secours ne soit pas nécessaire, il faut s'écrier : Hélas ! Que ferois-je sans lui ? Mais où pourrai-je le trouver ? Est-il sur la terre ? Dieu l'y mettra pour vous & vous le fera trouver, si vous le méritez par la droiture de votre volonté.

O mon Dieu ! Si j'osois former quelque plainte, l'unique chose dont je me plaindrois, seroit que vous n'en donniez point assez à votre Eglise, de ces hommes. Combien qui conduisent sans science ni piété, avec quelques apparences trompeuses ! Combien qui n'ont qu'une science sèche & hautaine, incapable d'en-

trer dans vos voies , & que vous rejettez justement ! Je vous rends graces , Seigneur , de leur cacher vos mystères de grace , puisqu'ils sont grands & sages , & que vous ne les révélez qu'aux petits. Combien qui ont la science & la piété , mais une piété sans expérience , & qui ne connoissent que les dehors de votre maison , sans avoir jamais été attirés dans votre sanctuaire ! Helas , que de tels Directeurs avec de droites intentions , retardent & gênent les ames qu'ils retrécissent toujours , pendant que l'Esprit saint veut les élargir ! Mais enfin combien d'autres qui n'ont que l'expérience sans science , ou pour mieux dire , qui présument d'avoir l'expérience , sans l'avoir effectivement ! Quels dangers d'illusion & d'égarement ! Où sont donc , ô mon Dieu , les autres , ces lampes luisantes & ardentes , posées dans votre maison pour éclairer & pour embraser vos enfans ? Que le nombre en est petit ! Où sont-ils ? Et qui osera espérer de les trouver ? Heureux ceux qui les trouvent ! Qu'ils en rendent graces & qu'ils en profitent. Ames droites , ames simples , où êtes-vous ? Qu'on me dise où vous êtes , & je dirai , où sont

les bons Directeurs : car c'est à vous que Dieu les donnera ; vous les ferez par vos prières ; Dieu les formera exprès pour les desseins qu'il a sur vous , puisque vous êtes sans réserve livrées à sa grace ; le reste gémera avec des secours imparfaits , mais le reste n'est pas digne de mieux. Le Pere céleste donne à chacun de ses enfans , selon la mesure de sa foi & de la simplicité de son abandon.

L E T T R E

S U R L A

CONFESSION ET LA COMMUNION.

Vous m'avez fait , Madame , une question à laquelle il me semble que je n'ai répondu qu'à demi , sur les Confessions & sur les Communions.

L'Eucharistie a été instituée comme un pain , c'est-à-dire , comme l'aliment le plus familier ; & les Peres l'appellent le pain quotidien. Les premiers fidèles rompoient tous les jours ce pain sacré avec joie & simplicité de cœur. En vain , dit S. Chrysostome , célébrons-nous les my-

stères, si personne n'y participe. Assister à la Messe sans y participer par la Communion, est une action comme estropiée. C'est ne remplir qu'à demi l'intention de J. C. quand il a institué ce Sacrement. Il n'y a que notre indignité qui doive nous exclure de cette Communion du pain quotidien. Tous les Chrétiens y sont appelés. Ils font violence au Sacrement, quand ils s'en privent. Toute notre vie doit donc tendre à recevoir ce pain de vie le plus souvent que nous pouvons. Il ne faut point croire avoir rempli notre devoir à cet égard, jusqu'à ce que nous puissions atteindre à la Communion de tous les jours. L'Eucharistie n'est offerte par le Prêtre, qu'afin que le fidèle en vive. Ces deux actions se rapportent l'une à l'autre ; & il manque quelque chose au Sacrifice, quand le Laïque se tient comme interdit loin des autels, n'osant manger la victime offerte pour lui.

Cependant les idées présentes sont bien éloignées de ces idées pures. On est presque mal édifié d'un Prêtre qui ne dit point la Messe tous les jours, & on seroit surpris de voir un Laïque qui communieroit tous les jours de la semaine.

Pourvu que le Laïque vive en bon Laïque, il peut & doit communier tous les jours, s'il est libre, comme le bon Prêtre, s'il est libre, peut & doit offrir tous les jours. J'excepte seulement les personnes qui sont assujeties ou à des règles de communauté où tout tire à conséquence, ou à des engagements du monde dans lesquels il faut garder des mesures. J'avoue aussi que les gens qui aiment leurs imperfections, & qui sont volontairement dans des péchés veniels, sont indignes de cette Communion quotidienne. Mais pour les âmes simples, droites, prêtes à tout pour se corriger, dociles & humbles, c'est à elles qu'appartient le pain quotidien. Leurs infirmités involontaires, loin de les en exclure, augmentent leur besoin de se nourrir du pain des forts.

Rien n'est donc plus contraire à l'institution du Sacrement & à l'esprit de l'Eglise, que de vouloir respecter l'Eucharistie en la recevant rarement. Pourvu qu'on soit pur, le vrai respect est de la recevoir fréquemment. On ne peut point se dire: je suis pur; mais il ne faut jamais se juger soi-même. Il faut se laisser juger par un conseil pieux & modéré.

La règle pour la Confession est contraire à celle de la Communion. La Communion est un aliment de vie. Plus on peut le prendre, plus on se nourrit & on se fortifie. Au contraire la Confession est un remède. Il faut tendre à en diminuer le besoin. Je sai bien que le besoin ne cessera jamais entièrement; car nous commettrons toujours des fautes en cette vie; mais du moins il faut tâcher de diminuer un besoin, que nous ne pouvons faire cesser absolument.

Le pouvoir que J. C. a donné à ses ministres de lier & de délier, de remettre & de retenir les péchés, est absolu & sans restriction. Ils ne sauroient remettre les péchés secrets, qu'on ne leur découvre point. Ce ministère suppose donc la déclaration des péchés, ou publique, ou du moins secrète. Voilà la Confession. Quand elle n'est qu'auriculaire, c'est le moins que l'Eglise puisse demander. Mais enfin il faut que le pécheur s'accuse. Pour le ministre, il a une puissance sans restriction pour remettre tous les péchés; à plus forte raison les véniels. Il ne paroît point dans l'antiquité qu'on se confessât aussi fréquemment qu'on le fait parmi nous,

de ces péchés véniels. Les Peres, sur tout S. Augustin, assurent qu'ils sont remis par l'oraison dominicale, par les jeûnes de l'Eglise, & par les aumônes. Principalement ces péchés sont effacés par l'amour de Dieu. Ce feu consume nos imperfections comme la paille. Beaucoup de péchés légers sont remis à l'ame qui aime beaucoup. Nous lisons les vies de ces anciens Peres de l'Eglise, & leurs Historiens nous racontent leur mort avec un grand détail, sans parler des fréquentes Confessions de nos jours. C'est qu'ils vivoient très-purement, & qu'il ne paroît pas qu'on se confessât régulièrement en ce tems-là, quand on n'avoit à s'accuser que de ces fautes légères & vénielles, qu'on n'aime point, quand on aime Dieu bien sincèrement.

J'avoue que l'usage présent de l'Eglise est bien différent, Mais ce changement de discipline ne doit pas étonner. La puissance de remettre les péchés véniels, est constamment donnée au Prêtre. Le fidele peut donc y avoir recours, quand cet usage lui devient salutaire. Beaucoup de grands Saints l'ont pratiqué avec fruit. Il y a des ames qui se purifient admirable-

ment par cette voie. Ce seroit une indis-
crétion scandaleuse que d'ôter cette con-
solation & cette source de grace, à quan-
tité de consciences délicates qui en ont
besoin. Il est vrai qu'il faut craindre d'en
faire une pure habitude, un appui sensi-
ble & trompeur, une décharge de cœur
sans se corriger. On croit souvent avoir
tout fait en disant ses péchés. On se con-
fie avec excès à l'efficace de l'absolution.
On trouve un amusement & un ragoût
d'amour propre à parler si souvent de soi :
celui à qui on parle, est un Confesseur
qu'on a choisi, & dont on est quelque-
fois entêté. Autant que la confession est
amère aux grands pécheurs qui la prati-
quent rarement, autant devient-elle dou-
ce & commode à ces personnes dévotes
qui s'y apprivoisent, & qui y cherchent
une certaine routine de dévotion qui tient
lieu de tout.

Les Confesseurs sages & fermes doi-
vent donc discerner le besoin de leurs pé-
nitens, & l'usage qu'ils font de leurs Con-
fessions pour les rendre plus ou moins
fréquentes. J'ose dire en général que la
matière fort souvent n'est pas traitée avec
assez de sérieux & de sobriété. Pour les

M m ij

personnes droites & éclairées, elles doivent, ce me semble, faire deux choses, L'une, de se confesser autant qu'il le faut, même au-delà de leur besoin, pour le bon exemple. L'autre, de se conformer avec respect à la discipline présente, qui est très sainte, & de tâcher d'en tirer du fruit, en se confessant avec un cœur abaissé & docile.

L E T T R E I.

A U N E

RELIGIEUSE CARMELITE.

Que direz-vous de moi, ma chère Sœur? Je n'ai pas encore eu un moment libre pour lire votre Vie du B. Jean de la Croix. Mais je m'en vais la lire au plutôt, & bien exactement. Pour vos lettres où vous me parlez de ses maximes, je les approuve du fond de mon cœur. Ces maximes sont de l'esprit de Dieu, & il ne peut jamais y en avoir de contraires qui ne soient pernicieuses. Il y a même dans ces maximes bien entendues, de grands principes de vie intérieure, qui

demandent beaucoup d'expérience & de grace. Ce que je souhaite de vous, ma chère Sœur, c'est que vous ne vous fassiez jamais un appui des talens humains dans votre obéissance. N'obéissez point à un homme, parce qu'il raisonne plus fortement, ou parle d'une manière plus touchante qu'un autre; mais parce qu'il est l'homme de Providence pour vous & qu'il est votre Supérieur, ou que vos Supérieurs agréent qu'il vous conduise, & que vous éprouvez, indépendamment du raisonnement & du goût humain, qu'il vous aide plus qu'un autre, à vous laisser subjugué par l'esprit de grace, & à mourir à vous-même. Le Directeur ne nous sert guères à nous détacher de notre propre sens, quand ce n'est que par notre propre sens que nous tenons à lui. O ma chère Sœur, que je voudrois vous appauvrir du côté de l'esprit ! Ecoutez S. Paul : *Vous êtes prudents en J.C; pour nous, nous sommes insensés pour lui.* Ne craignez point d'être indiscret. A Dieu ne plaise que je veuille de vous aucune indiscretion; mais je ne voudrois laisser en vous qu'une sagesse de pure grace, qui conduit simplement les âmes fidèles, quand elles ne se laissent

M m iij

aller , ni à l'humeur ni aux passions , ni à l'amour propre , ni à aucun mouvement naturel. Alors ce qu'on appelle dans le monde esprit , raisonnement & goût , tombera. Il ne restera qu'une raison simple , docile à l'esprit de Dieu , & une obéissance d'enfant pour nos Supérieurs , sans regarder en eux autre chose que Dieu. Je le prie d'être lui seul toutes choses en vous.

L E T T R E I I.

A L A M E S M E.

J'Ai beaucoup pensé à vous devant Dieu , depuis deux ou trois jours. Je ne saurois souffrir votre esprit , ni le goût que vous avez pour celui des autres. Je voudrois vous voir pauvre d'esprit , & ne vous reposant plus que dans le commerce des simples & des petits. Les talens sont de Dieu , & ils sont bons quand on en use sans y tenir. Mais , quand on les recherche , quand on les préfère à la simplicité , quand on dédaigne tout ce qui en est dépourvu , quand on veut toujours le plus sublime dans les dons de Dieu ,

on n'est point encore dans le goût de pure grace. Au nom de Dieu , laissez-là votre esprit , votre science , votre goût , votre discernement. Le B. Jean de la Croix donnoit bien moins à l'esprit que vous. Plus d'autre esprit , que l'esprit de Dieu. La véritable grâce nous fait tout à tous indistinctement ; elle rabaisse tous les talens , elle applanit tout , elle fait qu'on est ravi d'être avec les gens les plus grossiers & les plus idiots , pourvu qu'on y soit pour faire la volonté de Dieu. Pardon , ma chère Sœur , de mes indiscretions. Mille & mille fois tout à vous en N. S. J. C.

L E T T R E I I I.

A L A M E S M E.

J'Ai pensé , ma chère Sœur , à tout ce que vous m'avez dit en si peu de tems ; & Dieu fait combien je m'intéresse à tout ce qui vous touche. Je ne saurois assez vous recommander de compter pour rien toutes les lumières de grace , & les communications intérieures qu'il vous paroît que vous recevez. Vous êtes encore dans

Mm iv

un état d'imperfection & de mélange, où de telles lumières sont tout au moins très-douteuses & très-suspectes d'illusion. Il n'y a que la conduite de foi qui soit assurée, comme le B. Jean de la Croix le dit si souvent. Ste. Thérèse même paroît avoir presque perdu toute lumière miraculeuse dans la septième demeure du Château de l'Âme. Vous avez un besoin infini de ne compter pour rien tout ce qui paroît le plus grand, & de demeurer dans la voie, où l'on ne voit rien que les maximes de la pure foi, & la pratique du parfait amour. Je me souviens de vous avoir écrit autrefois là-dessus une lettre. Si elle contient quelque chose de vrai, servez-vous-en comme de ce qui est à Dieu ; & si j'y ai mis quelque chose qui soit mauvais, rejetez-le comme mien. J'avoue que je souhaiterois pour votre fureré que M. votre Supérieur, qui est plein de mérite, de science & de vertu, vous tint aussi bas que vous devez l'être. Il s'en faut beaucoup que vous ne soyez dans la véritable lumière qui vient de l'expérience de la perfection. Vous n'êtes que dans un commencement, où vous prendrez facilement le change avec bonne intention, & où l'approba-

tion de vos Supérieurs & de vos anciennes, est fort à craindre pour vous. Vous avez une sorte de simplicité que j'aime fort, mais elle ne va qu'à retrancher tout artifice & toute affectation. Elle ne va pas encore jusqu'à retrancher les goûts spirituels, & certains petits retours subtils sur vous-même. Vous avez besoin de ne vous arrêter à rien, & de ne compter pour rien tout ce que vous avez, même ce qui vous est donné; car ce qui vous est donné, quoique bon du côté de Dieu, peut être mauvais par l'appui que vous en tirerez en vous-même. Ne tenez qu'aux vérités de la foi pour crucifier sans réserve, encore plus le dedans que le dehors de l'homme. Gardez dans votre cœur l'opération de la grace, & ne l'épanchez jamais sans nécessité. Il y auroit mille choses simples à vous dire sur cette conduite de foi; mais le détail n'en peut être marqué ici, car il seroit trop long, & on ne sauroit tout prévoir. J'espère que Dieu vous conduira lui-même, si vous êtes fidèle à contenir toute la jalousie de son amour, sans écouter votre amour propre. Je le prie d'être toutes choses en vous, & de vous préserver de toute illusion; ce qui arrivera,

si vous allez , comme dit le B. Jean de la Croix , toujours par le non - savoir dans les vérités inépuisables de l'abnégation de vous-même. N'en cherchez point d'autres. Tout à vous en J. C. N. S. A lui seul gloire à jamais.

L E T T R E I V.

A L A M E S M E.

SI je vous ai écrit , ma chère Sœur ; sur les précautions dont vous avez besoin , ce n'est pas que je croie que vous vous trompiez , mais c'est que je voudrois que vous fussiez loin de tous les pièges. Celui de l'approbation de toutes les personnes de votre maison , n'est pas médiocre. D'ailleurs , vous n'avez point d'expérience ; vous n'avez que de la lecture , avec un esprit accoutumé au raisonnement depuis votre enfance. On pourroit même vous croire bien plus avancée que vous ne l'êtes. Voilà ce qui me fait tant désirer que vous marchiez toujours dans la voie de la plus obscure foi & de la plus simple obéissance. Vous ne sauriez trop abbattre votre esprit , ni vous défier trop

de vos lumières, & de toutes les graces sensibles. Il ne faut pas les rejeter, afin que Dieu en fasse en vous tout ce qu'il lui plaira, supposé qu'elles viennent de lui : mais il ne faut pas s'y arrêter un seul instant ; & cela n'empêchera point leur effet, si c'est Dieu qui en est la source. Tout ce que vous m'avez écrit me semble bon, & je vous prie de n'aller pas plus loin. Communiquez-vous peu aux autres. Ne le faites que par pure obéissance, & d'une manière proportionnée au degré de chaque personne. Il faut que les ames de grace se communiquent comme la grace même, qui prend toutes les formes. Ce n'est pas pour dissimuler, mais seulement pour ne dire à chacun que les vérités qu'il est capable de porter, & réservant la nourriture solide aux forts, pendant qu'on donne le lait aux enfans. Le dépôt entier de la vérité, est dans la Tradition indivisible de l'Eglise. Mais on ne le dispense que par morceaux, suivant que chacun est en état d'en recevoir plus ou moins. Je serai très-aise de savoir de vos vues & de vos dispositions, tout ce que Dieu vous mettra au cœur de m'en con-

fier ; mais je crois que le tems le plus convenable pour cette communication , sera celui de mon retour. Alors j'irai vous rendre une visite où nous pourrons parler ensemble ; après quoi vous me confierez par écrit , ou de vive voix , tout ce que vous voudrez , pourvu que vos Supérieurs l'approuvent. En attendant , je prierai N. S. de vous détacher de tous vos proches , pour ne les aimer plus qu'en lui seul , & pour vous faire porter la Croix dans l'esprit de J. C. Tout le zèle empressé que vous aurez pour le salut de vos parens , leur sera peu utile. On voudroit par principe de nature communiquer la grace : elle ne se communique que par mort à soi-même & à son zèle trop naturel. Attendez en paix les momens de Dieu. J. C. dit souvent : *mon heure n'est pas encore venue*. On voudroit bien la faire venir ; mais on la recule , en voulant la hâter. L'œuvre de Dieu est une œuvre de mort , & non pas de vie ; c'est une œuvre où il faut toujours sentir son inutilité & son impuissance. Telle est la patience , & la longanimité des Saints. Plus on a de talens , & plus on a besoin d'en éprouver l'impuissance. Il faut être brisé & mis

En poudre , pour être digne de devenir l'instrument des desseins de Dieu. Vous m'obligerez sensiblement , si vous voulez bien témoigner à la Mere Prieure , & aux autres de votre maison , combien je les révere,

L E T T R E V.

A L A M E S M E.

JE ne puis assez vous redire ce que j'ai pris la liberté de vous dire tant de fois. Craignez votre esprit , & celui de ceux qui en ont. Ne jugez de personne par là, Dieu , seul bon Juge , en juge bien autrement. Il ne s'accommode que des enfans , & des petits pauvres d'esprit. Ne lisez rien par curiosité , ni pour former aucune décision dans votre tête sur aucune de vos lectures. Lisez pour vous nourrir intérieurement dans un esprit de docilité & de dépendance sans réserve. Communiquez - vous peu , & ne le faites jamais que pour obéir à vos Supérieurs. Soyez ingénue comme un enfant à leur égard. Ne comptez pour rien ni vos lumières ni les graces extraordinaires. De-

meurez dans la pure foi, contente d'être fidèle dans cette obscurité, & d'y suivre sans relâche les commandemens & les conseils de l'Evangile, expliqués par votre Règle. Sous prétexte de vous oublier vous-même & d'agir simplement sans réflexion, ne vous relâchez jamais pour votre régularité, ni pour la correction de vos défauts. Demandez à vos Supérieurs qu'ils vous en avertissent. Soyez fidèle à tout ce que Dieu vous en fera connoître par autrui, & acquiescez avec candeur & docilité, à tout ce qu'on vous en dira, & dont vous n'aurez point la lumière. Il faut s'oublier pour retrancher les attentions de l'amour propre, & non pour négliger la vigilance qui est essentielle au véritable amour de Dieu. Plus on l'aime, plus on est jalouse contre soi, pour n'admettre jamais rien qui ne soit des vertus les plus pures que l'amour inspire. Voilà, ma chère Sœur, tout ce qui me vient au cœur pour vous. Recevez-le du même cœur dont je vous le donne. Je prie N. S. qu'il vous fasse entendre mieux que je ne dis, & qu'il soit lui seul toutes choses en vous. Il fait à quel point je suis en lui intimement uni à vous.

L E T T R E V I.

A L A M E S M E.

J'Ai reçu, ma très-honorée Sœur, une réponse de la personne qui vous est si chère; elle ne tend qu'à entrer en dispute, & qu'à vouloir m'y engager avec ses Ministres. Cette dispute avec eux n'aboutiroit à rien de solide. Je me bornerai à lui répondre doucement sur les points qui peuvent toucher le cœur, en laissant tomber tout ce qui excite l'esprit à des contestations. La prière ôte l'enflure du cœur, que la science & la dispute donnent. Si les hommes vouloient prier avec amour & humilité, tous les cœurs seroient bientôt réunis; les nouveautés disparaîtroient, & l'Eglise seroit en paix. Je souhaite de tout mon cœur, que Dieu vous détache à mesure qu'il vous éprouve. Les dépouillemens les plus rigoureux sont adoucis, dès-que Dieu détache le cœur des choses dont il dépouille. Les incisions ne sont nullement douloureuses dans le mort; elles ne le sont que dans le vif. Quiconque mourroit en tout, por-

teroît en paix toutes les croix. Mais nous sommes foibles , & nous tenons encore à de vaines consolations. Les soutiens de l'esprit sont plus subtils que les appuis mondains. On y renonce plus tard , & avec plus de peine. Si on se détachoit des consolations les plus spirituelles, dès que Dieu en prive, on mettroit sa consolation, comme dit l'Imitation de J. C. à être sans consolation dans sa peine. Je serois ravi d'apprendre l'entière guérison de vos yeux ; mais il ne faut pas plus tenir à ses yeux, qu'aux choses plus extérieures. Je serai jusqu'au dernier soupir de ma vie intimement uni à vous , & dévoué à tout ce qui vous appartient , avec le zèle le plus sincère.

L E T T R E V I I.

A L A M E S M E,

25, Décembre 1711,

JE voudrois, ma très-honorée Sœur , être à portée de vous témoigner plus régulièrement par mes lettres, combien je vous suis dévoué. Ce que Dieu fait, ne ressemble

ressemble point à ce que les hommes font. Les sentimens des hommes changent ; ceux que Dieu inspire, vont toujours croissans , pourvu qu'on lui soit fidèle.

On ne peut être plus touché que je le suis de vos maux ; je leur pardonne de vous empêcher de faire des exercices de pénitence. Les maux qu'on souffre , ne sont-ils pas eux-mêmes des pénitences continuelles que Dieu nous a choisies , & qu'il choisit infiniment mieux que nous ne les choisirions ? Que voulons-nous, sinon l'abbattement de la chair & la soumission de l'esprit à Dieu ? A l'égard de vos lectures , je ne saurois les regretter , pendant qu'il plaît à Dieu de vous en ôter l'usage. Tous les livres les plus admirables mis ensemble , nous instruisent moins que la croix. Il vaut mieux d'être crucifié avec J. C. que lire ses souffrances ; l'un n'est souvent qu'une belle spéculation , ou tout au plus , qu'une occupation affectueuse : l'autre est la pratique réelle , & le fruit solide de toutes nos lectures & oraisons. Souffrez donc en paix & en silence , ma chère Sœur ; c'est une excellente oraison , que d'être uni à Jesus sur la croix. On ne souffre point en paix pour l'amour de

Dieu , sans faire une oraison très-pure & très-réelle. C'est pour cette oraison qu'il faut laisser les livres , & les livres ne servent qu'à préparer cette oraison de mort à soi-même. Vous connoissez l'endroit , où S. Augustin parlant du dernier moment de sa conversion , dit qu'après avoir lu quelques paroles de l'Apôtre , il quitta le livre , *Et ne voulut point continuer de lire , parcequ'il n'en avoit plus besoin , Et qu'une lumière de paix s'étoit répandue dans son cœur.* Quand Dieu nourrit au dedans , on n'a pas besoin de la nourriture extérieure. La parole du dehors n'est donnée , que pour procurer celle du dedans. Quand Dieu , pour nous éprouver , nous ôte celle du dehors , il la remplace par celle du dedans , pour ne nous abandonner pas à notre indigence. Demeurez donc en silence & en amour auprès de lui. Occupez-vous de tout ce que l'attrait de la grace vous présentera dans l'oraison , pour suppléer à ce qui vous manque du côté de la lecture. O que J. C. parole substantielle du Père , est un divin livre pour nous instruire ! Souvent nous chercherions dans les livres de quoi flater notre curiosité , & entretenir en nous le goût de l'esprit.

Dieu nous sèvre de ces douceurs par nos infirmités ; il nous accoutume à l'impuissance , & à une langueur d'inutilité qui attriste , & qui humilie l'amour propre. O l'excellente leçon ! Quel livre pourroit nous instruire plus fortement ? Ce que je vous demande très-instamment , est de ménager vos forces avec simplicité , & de recevoir dans vos maux les soulagemens qu'on vous offre , comme vous voudriez qu'un autre à qui vous les offririez , les reçût dans son besoin. Cette simplicité vous mortifiera plus que les austérités que vous regrettez , & qui vous sont impossibles ; au reste , Dieu se plaît davantage dans une personne accablée de maux , qui met sa consolation à n'en avoir aucune pour le contenter , que dans les personnes les plus occupées aux œuvres les plus éclatantes. *Sur qui jetterai-je mes regards de complaisance , dit le Seigneur , si ce n'est sur celui qui est pauvre , petit & écrasé intérieurement ?* Leurs lumières , leurs sentimens , leurs œuvres , soutiennent les autres ; mais Dieu porte ceux-ci entre ses bras avec compassion. Pleurez , sans vous contraindre , les choses que vous dites que Dieu vous ordonne de sentir ; mais j'ai-

N n ij

me bien ce que vous appelez *votre stupidité*. Elle vaut cent fois mieux que la délicatesse & la vivacité de vos sentimens sublimes, qui vous donneroient un soutien flateur. Contentez-vous de ce que Dieu vous donne, & soyez également délaissée à son bon plaisir dans les plus grandes inégalités. Encore une fois, ménagez votre corps & votre esprit; l'un & l'autre est abbatu. Au reste, je répons à votre lettre le lendemain de sa réception, c'est-à-dire le 25. Décembre, quoiqu'elle soit dattée du 30. d'Août. Je n'oublierai pas devant Dieu la personne que vous me recommandez, & je serai jusqu'à la mort intimement uni à vous avec zèle en notre Seigneur.



L E T T R E V I I I.

A L A M E S M E.

*Au sujet de la mort de Mr. l'Abbé
de Langeron son fidèle & plus an-
cien ami. 17. Janvier 1711.*

JE n'ai point la force que vous m'attribuez; j'ai ressenti la perte irréparable que j'ai faite, avec un abbattement qui montre un cœur très-foible. Maintenant mon imagination est un peu apaisée, & & il ne me reste qu'une amertume & une espèce de langueur intérieure. Mais l'adoucissement de ma peine ne m'humilie pas moins que ma douleur. Tout ce que j'ai éprouvé dans ces deux états, n'est qu'imagination & qu'amour propre; j'avoue que je me suis pleuré, en pleurant un ami qui faisoit la douceur de ma vie, & dont la privation se fait sentir à tout moment. Je me console comme je me suis affligé, par l'assitude de la douleur & par besoin de soulagement. L'imagination qu'un coup si imprévu avoit faisie & troublée, s'y accoutume & se caline. Helas! Tout est vain

en nous , excepté la mort à nous-mêmes que la grace y opère. Au reste , ce cher ami est mort avec une vue de sa fin , qui étoit si simple & si paisible , que vous en auriez été charmée. Lors même que sa tête se brouilloit un peu , ses pensées étoient routes de grace , de foi , de docilité , de patience & d'abandon à Dieu. Je n'ai jamais rien vu de plus édifiant & de plus aimable. Je vous raconte tout ceci pour ne vous représenter point ma tristesse , sans vous parler de cette *joie de la foi* , dont parle S. Augustin , & que Dieu m'a fait sentir en cette occasion. Dieu a fait sa volonté , il a préféré le bonheur de mon ami à ma consolation. Je manquerois à Dieu & à mon ami même , si je ne voulois pas ce que Dieu a voulu. Dans ma plus vive douleur , je lui ai offert celui que je craignois tant de perdre. On ne peut être plus touché que je le suis , de la bonté avec laquelle vous prenez part à ma peine. Je prie celui pour l'amour de qui vous le faites , de vous en payer au centuple.





DU

RETOUR A L'EGLISE

ET DE LA VOIE

DE LA PURE FOY.

Les cinq Lettres suivantes ont été écrites à une Personne qui vouloit se convertir à la Religion Catholique & qui s'étoit adressée à M. DE FENELON Archevesque de CAMBRAY, pour s'instruire.

 L E T T R E I.
La vraie & l'unique Eglise.

IL n'y a qu'une seule vraie Religion, & qu'une seule Eglise épouse de JESUS-CHRIST. Il n'en a voulu qu'une ; les hommes ne sont pas en droit d'en faire plusieurs. La Religion n'est pas l'ouvrage du raisonnement des hommes; c'est à

eux à la recevoir telle qu'elle leur est donnée d'en-haut. Un homme peut raisonner avec un autre homme ; mais avec Dieu il n'y a qu'à prier , qu'à s'humilier , qu'à écouter , qu'à se taire , qu'à suivre aveuglément. Ce sacrifice de notre raison est le seul usage que nous puissions faire de notre raison même , qui est foible & bornée. Il faut que tout cède , quand la raison suprême décide. Encore une fois , JESUS-CHRIST n'a voulu qu'une seule Eglise , & qu'une seule Religion : il n'y a donc plus qu'à composer ensemble l'Eglise nouvelle avec l'ancienne , & celle qui livre l'homme à son orgueil , en le faisant juge , quoiqu'il soit visiblement incapable de juger , avec celle qui use de l'autorité qui lui est promise par son époux , pour fixer les esprits incertains , pour guider les ignorans , pour humilier les superbes , & pour les réunir tous.

Je reviens au besoin de prier. C'est la prière qui finiroit toutes les disputes. Heureux les hommes que la vanité ne rend point jaloux de leur liberté , qui sont sincèrement neutres entre leur pensée & celle d'autrui , qui se défient de la leur , & qui sont souvent recueillis en silence devant

devant Dieu , pour écouter l'esprit de grace ! Dès qu'on a eu au dedans de soi cet esprit humble & pacifique , on est bien avancé. On sent d'abord sans controverse , que c'est dans le sein de l'Eglise Catholique qu'on devient petit , & qu'on apprend à mourir à soi , pour vivre dans la dépendance.

LETTRE II.

Nécessité d'une autorité visible.

JE prie Dieu de tout mon cœur , qu'il vous fasse sentir combien les hommes les plus éclairés ont besoin d'humilier leur esprit sous une autorité visible. Les mystères nous sont proposés pour dompter notre raison , & pour la sacrifier à la suprême raison de Dieu. La Religion n'est qu'humilité ; on n'est digne de la trouver , on ne la pratique même , qu'autant qu'on s'abaisse intérieurement , qu'on reconnoît sa foiblesse , & qu'on croit sans comprendre.

Quand on entre dans le détail des points contestés , on voit d'abord que nos frères

Tome IV.

OO

séparés de nous, ont voulu justifier leur séparation, en nous imputant des erreurs & des idolâtries dont nous sommes infiniment éloignés, Ce détail démontre l'injustice du schisme, & la nécessité de se réunir. Mais de plus, il faut toujours revenir au point principal ; c'est celui d'une autorité visible qui parle & qui décide, pour soumettre, pour réunir & pour fixer tous les esprits dans une même explication des saintes Ecritures. Autrement, ce livre divin, qui nous a été donné pour nous humilier, ne serviroit qu'à nourrir notre vaine curiosité, notre présomption, la jalousie de nos opinions & l'ardeur des disputes scandaleuses. Il n'y auroit qu'un seul texte des saintes Ecritures ; mais il y auroit autant de manières de les expliquer, autant de Religions que de têtes. Que diroit-on d'une République qui auroit des loix écrites, mais où tous les particuliers seroient libres de s'élever au dessus des décisions des magistrats sur la police ? Chacun, le livre des loix en main, voudroit corriger les jugemens des magistrats, & on disputeroit au lieu d'obéir ; & pendant la dispute, le livre des loix, loin de réunir & de soumettre les

esprits, seroit lui-même le jouet des vaines subtilités de tous les citoyens. Une telle République seroit dans l'état le plus ridicule & le plus déplorable.

Mais comment peut-on croire que JESUS-CHRIST, ce divin législateur de l'Eglise, l'ait abandonnée à ce desordre, que le moins prudent de tous les hommes n'auroit pas manqué de prévoir & de prévenir ? Il faut donc une autorité qui vive, qui parle, qui décide le texte sacré, & qui soumette tous ceux qui veulent l'expliquer à leur mode. Quand on est présomptueux, on supporte impatiemment le joug de cette autorité : mais dès qu'on le secoue, on tombe dans la licence monstrueuse des opinions, dans la multitude honteuse des Religions opposées, & enfin dans cette indifférence entre les Sectes, qui dégénère en irreligion dans les nations du Nord.



O oij

L E T T R E I I I.

Écouter l'Eglise : se reformer soi-même.

ON ne peut être plus touché , M. , que je le suis , de la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Vous ne sauriez desavouer que Dieu frappe à la porte de votre cœur. Il vous fait sentir qu'il ne doit jamais y avoir qu'une seule Eglise , qu'elle a les promesses de son époux , qu'en vertu de ces promesses elle nous enseigne toute vérité nécessaire au salut , & qu'elle nous préserve de toute erreur qui nous exclûroit du royaume céleste. Il n'y a plus qu'à écouter , qu'à suivre cette Eglise par tout où elle sera , sans craindre de s'égarer. C'est en nous écoutant nous-mêmes par curiosité , par présomption , par goût de critique & d'indépendance , que nous tombons dans l'illusion. La séparation est contre l'ordre établi par J E S U S - C H R I S T , Voyez les sociétés séparées. Elles se vantoient de se séparer pour réformer le culte & pour purifier la religion. Qu'ont-

elles fait après tant de disputes scandaleuses & de guerres sanglantes ? Elles ont réduit presque tout le Nord à l'incertitude , à l'indifférence , & enfin à l'irreligion. Les branches séparées se séchent & tombent. La tige que l'on croyoit morte , reverdit : elle porte des fruits abondans.

Si vous voulez une sérieuse réforme , ne la commencez point au dehors , comme les Protestans , par une critique âcre & hautaine. Tournez-la contre vous-même , humiliez-vous profondément , défiez-vous de vos foibles lumières , travaillez à mourir à vos goûts naturels : n'écoutez point les délicatesses de votre amour propre , rabaissez votre cœur noble , fier & élevé : ne comptez point sur votre courage. Voulez-vous trouver Dieu ? Rentrez souvent au dedans de vous en silence pour l'y écouter. Faites taire votre imagination , pour vous occuper de la présence de Dieu , pour lui demander l'accomplissement de vos devoirs , & la correction de vos défauts. O l'heureuse & solide réforme ! Plus vous vous reformerez ainsi , moins vous voudrez réformer l'Eglise. Si le véritable esprit de prière entre

O o iij

dans votre cœur , & parvient à le posséder , vous trouverez le trésor enfoui dans la terre , vous goûterez la manne cachée , vous ne craindrez plus que de n'être pas pauvre avec votre époux. Vous serez incapable de craindre jamais de manquer des vrais biens avec lui. Vous sentirez sa toute-puissance , son amour infini sans cesse occupé de vos besoins. Si vous ne voulez pas m'en croire , essayez-le ; vous le verrez. Ne manquez point à Dieu , il ne vous manquera jamais. Je prie le maître , d'agir & au dedans & au dehors , pour vous procurer tout dans les bornes du nécessaire. Vous ne serez jamais si riche , que quand vous renoncerez aux richesses superflues pour votre salut. Vous ne serez point tant honorée , que quand vous aurez fait ce sacrifice. Vous n'aurez que la gloire à craindre en cet état.



L E T T R E I V.

*Combats à effuyer avant que de re-
naître. Le repos vient après qu'on
s'est rabaisé , corrigé , recueilli.*

JE ne m'étonne nullement de l'état violent où vous vous trouvez. Le règne de Dieu , dit le S. Esprit , souffre violence. On ne renaît point sans douleur. Vous auriez tort , si vous ne sentiez pas une extrême peine à quitter tout ce qui vous étoit le plus cher , & à vous renoncer vous-même. On ne meurt pas sans le sentir ; mais celui qui vous afflige , fera lui-même votre consolateur. La vérité vous délivrera. Alors vous serez véritablement libre. Vous goûterez la consolation de sacrifier à Dieu vos anciens préjugés.

Il est vrai que la Religion Catholique vous donnera contre votre amour propre, des leçons d'humilité dont vous aurez un peu à souffrir , parce que la Religion où vous avez été nourrie , flatoit votre présomption naturelle , & vous rendoit juge

O o iv

de la parole de Dieu même. Mais vous sentirez la vérité de ces paroles de JESUS-CHRIST : *Apprenez de moi , que je suis doux & humble de cœur , & vous trouverez le repos de vos ames.* Vous trouverez un repos intérieur à vous rabaisser & à vous corriger, que vous n'avez jamais trouyé à vous croire & à vous énorgueillir. Le grand point est, de vous accoutumer à vous recueillir , à chercher le royaume de Dieu, qui est au dedans de vous , & à vous taire pour écouter l'esprit de grace. Il vous montrera les défauts à corriger, & les vertus à acquérir par le principe de l'amour de Dieu.

L E T T R E V.

Réflexions sur les paroles de JESUS-CHRIST en faveur de son unique Eglise , capables de ramener à l'unité & à la vérité tous nos freres errans.

J'Entre de tout mon cœur , M. , dans toutes vos peines ; elles doivent être très-grandes. Que ne voudrois-je point

faire & souffrir pour vous les épargner ! Mais Dieu ne nous a mis en ce monde que pour y souffrir , & pour y mériter le royaume du ciel par notre patience. Heureux ceux que le monde croit malheureux , & qui n'ont point de part à ses vaines joies ! Heureux ceux auxquels il est donné d'être attachés à la croix avec le fils de Dieu ! Cette doctrine est insupportable à l'amour propre , mais on ne peut en douter sans ébranler la foi chrétienne , & elle devient douce par l'onction de l'amour de Dieu. J'avoue qu'il est facile de parler des croix , & difficile de les porter avec un courage humble & désintéressé. Mais que puis-je faire , sinon vous dire les vérités de l'Evangile , comme je voudrois qu'on me les dît dans une épreuve aussi violente que la vôtre ? Voici les principales réflexions que je vous prie de faire.

1°. J. C. parle ainsi : *Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise , qu'il soit pour vous comme un payen & comme un publicain.* Remarquez qu'il ne dit pas : si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise de son pays , ou celle d'entre les diverses Eglises à laquelle il se trouve attaché par sa naissance & par

ses préjugés. Il ne suppose point plusieurs Eglises , entre lesquelles chacun soit libre de choisir à sa mode. Il n'en suppose qu'une seule , qu'il veut être à jamais son unique épouse. Elle doit être tout ensemble unique , universelle , & subsistante dans tous les siècles. Elle doit parler à toutes les nations qui sont sous le ciel , & faire entendre sa voix d'un bout de l'univers à l'autre.

Ce n'est point une Eglise invisible & composée des seuls *élus* que chacun mette où il lui plaît suivant ses préjugés , & que personne ne puisse montrer au doigt. C'est la cité élevée sur le sommet de la montagne , que tous les peuples voyent de loin : chacun fait le lieu où il peut la trouver , la voir & la consulter. Elle répond , elle décide ; on l'écoute , on la croit ; malheur à quiconque refuse de lui obéir ! Il doit être retranché de la société des enfans de Dieu , comme un payen & comme un publicain.

2^e. Un pere terrestre , quoique très-imparfait , ne peut souffrir qu'aucun de ses enfans divise sa famille , sous prétexte de la réformer selon ses idées. Cröyez-vous que notre pere céleste , qui aime tant l'u-

nion , & qui veut que ce soit à cette marque qu'on reconnoisse les enfans , souffre sans indignation , que quelqu'un d'entre eux soit assez présomptueux & assez dénaturé pour diviser sa famille , qu'il a voulu par le mérite de son propre sang consumer à jamais dans l'unité ? L'époux ne veut qu'une seule épouse ; il a horreur de la pluralité. Le schisme qui fait plusieurs Eglises , malgré J. C. qui n'en veut qu'une seule , est donc le plus grand des crimes. C'est celui de Coré , de Dathan & d'Abiron , qui voulurent partager le sacré ministère. La terre doit engloutir , & le feu du ciel consumer ceux qui déchirent l'épouse unique pour en faire plusieurs.

3°. En vain nos frères séparés soutiendront que l'ancienne Eglise étoit tombée en ruine & en désolation par son idolâtrie , en sorte qu'il a fallu en former une autre en sa place. Si l'Eglise visible avoit pu être un seul jour trompeuse & idolâtre , J. C. se seroit bien gardé de dire absolument & sans restriction , pour toutes les nations & pour tous les siècles : *Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise*. Il auroit induit par là ses enfans en erreur. Il n'eût

pas manqué de dire tout au contraire : Si quelqu'un écoute l'Eglise pendant les siècles d'erreur & d'idolâtrie où elle tombera , qu'il soit pour vous comme un payen & comme un publicain. Cette défense expresse d'écouter l'Eglise devoit, selon le plan de nos frères séparés , avoir été faite pour presque tous les siècles , puisque de leur propre aveu , le monde a été pendant presque tous les siècles , depuis les Apôtres jusques à la prétendue réforme des Protestans , sans avoir aucune autre Eglise , que celle qui enseignoit , qui administroit les sacremens , qui disoit la messe , qui honoroit les images , & qui prioit les Saints , comme nous le faisons. Loin de dire : Gardez-vous bien d'écouter l'Eglise dans ces siècles d'aveuglement , J. C. dit au contraire pour tous les jours sans exception , jusqu'à celui où il reviendra juger le monde : *Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise , qu'il soit pour vous comme un payen & un publicain.*

Il assure ailleurs que cette Eglise , loin de tomber en idolâtrie , & de rendre par là le schisme nécessaire , sera fondée sur la pierre , en sorte que les portes de l'Enfer , c'est-à-dire , les conseils de l'erreur , ne prévau-

dront point contre elle. C'est promettre précisément , que ce que nos frères prétendent être arrivé , n'arrivera jamais. J. C. dit encore en quittant son Eglise naissante pour monter au ciel : *Allez , instruisez toutes les nations , les baptisant au nom du Pere , du Fils & du saint Esprit ; & voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.* C'est au corps des Pasteurs qu'il s'adresse , pour leur confier le ministère de l'instruction , & de l'administration des Sacremens. Il parle d'une Eglise visible , qui a un corps de Pasteurs , avec des peuples conduits par eux. Il s'agit d'une Eglise qu'on voit , qu'on entend , qu'on croit , qui enseigne , qui décide , qui baptise.

4^o. Enfin l'événement s'accorde parfaitement avec la promesse de J. C. Il avoit prédit que l'ivraye se mêleroit avec le bon grain dans le champ du souverain pere de famille. C'est ce qui est arrivé. Il s'est glissé dans l'Eglise , des relâchemens & des abus dont elle gémit , & qu'elle travaille à réformer. Mais la réforme ne doit jamais se faire par la séparation : au contraire Notre-Seigneur crie : *Laissez ces deux espèces de grain , savoir le pur fro-*

ment & l'ivraye , croître ensemble jusqu'à la moisson , qui est la consommation des siècles , de peur qu'en arrachant le mauvais grain , vous ne déraciniez aussi le bon. C'est avec cette patience , ce ménagement , ce zèle pour conserver l'unité , qu'il faut travailler de concert à une douce & pacifique réforme.

Pour la chute de l'Eglise dans l'idolâtrie , J. C. a répondu qu'elle n'arriveroit jamais ; aussi n'est-elle jamais arrivée. L'Eglise n'a jamais adoré du pain ; elle n'adore que le corps de J. C. sur sa parole expresse , prise simplement à la lettre. Elle ne connoît aucun autre médiateur que J. C. Elle prie seulement nos frères du ciel , comme nos frères de la terre , de prier pour nous par notre commun & unique médiateur J. C. Elle n'honore les images que comme de simples peintures par rapport aux mystères qu'elles nous représentent. Il est donc clair comme le jour , que nos frères séparés ont calomnié l'Eglise pour justifier leur séparation , en l'accusant d'impiété & d'idolâtrie. Si elle n'est ni idolâtre ni impie , le schisme qu'ils ont fait avec tant d'animosité & de scandale , est le crime de Coré , de Da-

han & d'Abiron, puisqu'ils refusent d'écouter l'Eglise avec laquelle J. C. enseigne tous les jours : chacun d'eux doit être regardé comme un payen & comme un publicain.

5°. Ne dites point que vous n'avez pas fait le schisme, que vous le trouvez fait, que vous êtes bien fâchée que vos ancêtres l'aient fait, & que vous ne sauriez le défaire. Ne le faites point pour votre personne ; c'est tout ce que je vous demande au nom de J. C. Ne ratifiez point, ne confirmez point, ne continuez point par votre choix, un schisme si injuste & si contraire à la règle de J. C.

6°. Si vous voulez voir quelles sont les suites du schisme, jetez les yeux sur les Eglises de nos frères, qui se sont séparés de nous avec tant de hauteur & d'insulte, se vantant d'être les réformateurs du christianisme. Qu'ont-ils réformé ? Pendant que l'Eglise Romaine, malgré les faiblesses inséparables de l'humanité, a travaillé depuis plus d'un siècle à une sérieuse réforme du Clergé & des peuples, les Eglises Protestantes semblables à des branches arrachées de leur tige, n'ont fait que se dessécher visiblement. Qu'en reste-t-il

dans tout le Nord , si-non une multitude monstrueuse de Sectes opposées? Que voit-on de tous côtés? Une curiosité effrénée, une présomption que rien n'arrête, une incertitude qui ébranle tous les fondemens du christianisme même, une tolérance qui tombe, sous prétexte de paix, dans l'indifférence de Religion, & dans l'irreligion la plus incurable.

7°. Nous ne sommes point parfaits, je l'avoue, & je vous en avertis par avance; mais nous gémissons de ne l'être pas. Vous verrez parmi nous des scandales; mais nous les condamnons, & nous désirons de les corriger. Il y en a eu jusques dans la plus pure antiquité: faut-il s'étonner qu'il en paroisse encore dans ces derniers siècles? Mais, si vous trouvez dans notre très-nombreuse Eglise, beaucoup de chrétiens qui n'en ont que le nom, & qui le deshonnorent, vous y trouverez pour votre consolation, des âmes recueillies, simples, mortes à elles-mêmes, qui sont détachées, non-seulement des vices grossiers, mais encore des plus subtiles imperfections, qui vivent de foi & d'oraison, dont toute leur conversation est déjà au ciel, qui usent du monde
comme

comme n'en usant point, & qui sont jalouses contre leur amour propre, pour donner tout à l'amour de Dieu. Si vous ne voulez pas me croire, essayez-le avec confiance en Dieu. Venez, goûtez, & voyez combien le Seigneur est doux.

8°. J'avoue que vous avez un très-rigoureux sacrifice à faire; mais écoutez J. C. *Celui*, dit-il, *qui aime son pere & sa mere plus que moi, n'est pas digne de moi.* Voudriez-vous vous rendre indigne de J. C. pour contenter votre famille? Voudriez-vous faire comme ce jeune homme qui, après avoir cru en J. C. & avoir été aimé de lui, l'abandonna triste & découragé, parceque J. C. lui proposa de renoncer à ses richesses? La chair & le sang ne révèlent point ce sacrifice, il n'y a que la grace qui puisse l'inspirer. Ecoutez encore la vérité même : *Celui qui hait son ame*, c'est-à-dire la vie, *pour ce monde, la sauve pour l'éternité.* Voudriez-vous préférer une vie si courte, si fragile, si épineuse, au Royaume de Dieu, qui est déjà si proche de vous? Les martyrs ont souffert la mort pour la vérité; refuserez-vous de souffrir pour elle les douces croix d'une vie retirée & frugale? Les tourmens

des martyrs n'étoient-ils pas plus terribles , que les peines qui sont attachées à la vertu , & que l'espérance du ciel adoucit ? Après tout , que sacrifierez vous à Dieu ? Les délicatesses d'une vie molle, les vanités mondaines, les ragoûts de l'amour propre qui se tournent en peines & en remords. Abandonnez-vous sans ressource à Dieu , & il ne vous abandonnera jamais. Cherchez par préférence son Royaume ; & les secours temporels vous viendront comme par surcroît. Souvenez-vous qu'un pain descendu du ciel a nourri pendant quarante ans au desert le peuple de Dieu. Les oiseaux du ciel ne sèment ni ne moissonnent ; Dieu en a soin. Vous oubliera-t'il ? *Quand même* , dit Dieu , *une mere oublieroit son fils unique , le fruit de ses entrailles ; pour moi , je ne vous oublierai jamais.*



*Acte dressé après les cinq Lettres précédentes , & signé par M. ** pour embrasser la doctrine Catholique sur les points controversés par les Protestans , & pour abjurer les erreurs contraires. Profession de foi sur chacun de ces points.*

1^o. **J**E déclare qu'après avoir prié , lu & examiné , je me suis déterminée à vivre & à mourir dans le sein de l'Eglise Catholique , Apostolique & Romaine , où nous avons toujours cru que nos ancêtres faisoient leur salut , avant la séparation qui a été faite sous le nom de réforme. C'est une Eglise visible qui comprend, outre les *élus* qui sont inconnus ici bas , tous ceux qui font profession du christianisme dans cette société ; elle est l'Eglise de tous les tems , depuis les Apôtres jusqu'à nous. C'est elle qui nous a conservé le sacré dépôt des Ecritures & le Baptême. C'est elle qui a la succession non interrompue des Pasteurs , depuis JESUS - CHRIST jusqu'à notre tems. C'est

P p ij

elle qui est répandue dans toutes les nations connues de la terre. J'embrasse toute sa doctrine, & je m'attache à son culte.

2°. Je crois que cette Eglise est l'unique épouse du fils de Dieu. Autant que l'Evangile m'apprend à me défier de moi-même, à être humble, docile, soumise aux pasteurs, parceque *celui qui les écoute, écoute J. C. même*; autant suis-je assurée par les promesses, que cette Eglise ne se trompera jamais. Quiconque refuse de l'écouter & de la croire, doit être regardé *comme un payen & comme un publicain*. Elle est fondée *sur la pierre*, & les *portes de l'Enfer*, qui sont les conseils de l'erreur, ne prévauront jamais contre elle. J. C. fera avec le corps visible de ses Pasteurs, *enseignant* la doctrine qu'ils enseignent, & *baptisant*, c'est-à-dire, administrant les Sacremens qu'ils administrent tous les jours sans aucune interruption, *jusqu'à la consommation du siècle*. Voilà ce qui me persuade que cette Eglise, qui est la seule qu'on trouve dans tous les siècles, a conservé, malgré les *portes de l'Enfer*, une doctrine saine, un culte pur; puisque J. C. ne cessera jamais un seul jour, d'enseigner & de baptiser avec elle.

3°. De là je conclus que cette Eglise n'a jamais pu *tomber en ruine & en désolation* par l'idolâtrie ; puisque , si cette ruine étoit arrivée , les promesses de la vérité même se trouveroient fausses , *les portes de l'Enfer* auroient *prévalu* , & J. C. n'auroit point continué d'enseigner & de baptiser avec une Eglise idolâtre.

4°. Je crois qu'il ne peut arriver aucun cas , où il soit permis de se séparer de cette Eglise. La preuve en est claire comme le jour , dès qu'on a compris l'étendue des promesses. J. C. ne veut avoir qu'une seule épouse , toujours fidèle , & toujours indivisible. De quel droit ferions-nous plusieurs Eglises , nous qui savons qu'il n'en a voulu qu'une seule , & qu'il a demandé à son pere , qu'elle fût *une & consommée en unité* , comme il l'est avec son pere même ? N'est-ce pas une témérité sacrilège , que d'entreprendre de diviser l'épouse que l'époux a voulu rendre indivisible ? Peut-on , pour justifier la séparation , accuser cette Eglise d'idolâtrie , elle dont il est dit par le S. Esprit même , que *les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre elle* ; que J. C. sera tous les jours , sans aucune interruption , enseignant &

baptisant *avec elle jusqu'à la consommation du siècle* ; que *quiconque ne l'écouterait point avec docilité, doit être regardé comme un payen & comme un publicain*, c'est-à-dire, comme un impie & comme un idolâtre, comme un homme indigne de la société des enfans de Dieu ; que cette Eglise est *la colonne & l'appui de la vérité* ; qu'enfin *elle n'a ni ride ni tache* ? Une Eglise superstitieuse & idolâtre, pourroit-elle être *sans ride & sans tache* aux yeux de son époux ? Il est donc vrai par les promesses, que l'Eglise ne peut jamais tomber, ni dans l'idolâtrie, ni dans l'erreur contre la foi ; & par conséquent il ne peut jamais arriver aucune cause légitime de nous séparer d'elle.

5^o. Je crois qu'il n'appartient point à chaque particulier d'expliquer le texte sacré de l'Ecriture selon son propre sens, indépendamment de l'Eglise. Comme c'est elle à qui Dieu a confié ce texte, pour nous le distribuer selon nos dispositions, c'est aussi à elle à nous en apprendre le vrai sens. La même autorité qui nous assure que ces livres sont divins, nous assure aussi de l'interprétation qu'on doit leur donner ; autrement, chacun feroit dire à l'E-

écriture tout ce qu'il s'imagineroit y trouver par les préventions; & les hommes, avec un seul livre divin, feroient autant de Religions, qu'ils inventeroient de vaines subtilités pour l'expliquer. Tel est le malheureux fruit de la réforme prétendue. Je ne sai combien de Sectes trouvent les doctrines les plus opposées dans les mêmes passages. La vraie Religion ne peut être trouvée & mise en pratique, que par une humble défiance de nos faibles lumières. Qu'y-a-t'il de plus orgueilleux, que de fonder le choix de sa Religion, sur ce qu'on présume d'entendre mieux l'Ecriture, que cette Eglise de qui on la tient? Qu'y-a-t'il de plus superbe, que de vouloir juger de l'Eglise par son propre sens sur le texte de l'Ecriture, au lieu que nous devons juger du sens de l'Ecriture par l'autorité de cette Eglise, qui nous la donne & qui nous l'explique.

6°. Je crois que J. C. n'a point laissé son Eglise dépourvue de ce qui est nécessaire pour garder quelque subordination dans toute société réglée, je veux dire un chef visible, qui soit le premier de tous les Pasteurs, qui préside parmi eux, & qui soit le centre de l'unité Catholique;

en sorte que tous les membres demeurassent unis & subordonnés à ce chef. C'est le successeur de S. Pierre, remplissant sa chaire à Rome, que je reconnois pour être ce Pasteur principal, suivant cette parole de J. C. : *Tu es Pierre, & c'est sur cette pierre que j'édifierai mon Eglise.* Je sai que toute la sainte antiquité a regardé ces paroles, non comme bornées à la personne de S. Pierre, qui devoit mourir bientôt ; mais comme étendues à ses successeurs, qui doivent perpétuer cet ordre si nécessaire, & servir de pierre fondamentale pour l'unité, jusqu'à la fin des siècles.

7°. Je crois que quand on apperçoit des abus, des superstitions, & des scandales dans cette Eglise, on doit se souvenir que cette Eglise naissante même, n'étoit pas exemte de cet inconvénient ; que les Sectes qui ont prétendu établir la réforme, souffrent tous les jours l'ignorance, les abus grossiers, les vices contagieux, & qu'elles tolèrent les erreurs les plus énormes sur la Religion. Il faut, selon la parole de J. C. *laisser croître le mauvais grain avec le bon, de peur qu'on arrache le bon & le mauvais ; il faut souffrir l'un,*

l'un, pour conserver l'autre *juſqu'à la moisſon*. Souvent une critique âpre & hautaine, un zèle amer, une prévention contre l'Eglise, nous groſſit les objets. Il falloit demeurer en eſprit de paix & de charité dans le ſein de l'ancienne Eglise, pour lui aider à faire une réforme modérée. Quand on ſe ſépare d'elle, on veut la combattre, & non la réformer. La réforme la plus preſſée, eſt celle de corriger la préſomption des réformateurs, qui veulent être les juges de l'Eglise & de l'Ecriture par leur propre ſens, pour corriger tout à leur mode. Pour moi, je ne veux me mêler que de la réforme de ma perſonne, pour m'humilier & pour me corriger de mes défauts. Je laiſſe à l'Eglise le ſoin de réformer les abus, dont je ne ſuis pas reſponſable; je comprends même, qu'elle ne peut le faire que peu à peu, & qu'elle eſt toujours à recommencer.

8°. Je ne ſaurois craindre aucun reproche de J. C. au jour de ſon jugement, pour avoir pris avec une religieuſe ſimplicité, ſelon la tradition de l'Eglise, les paroles par leſquelles le Sauveur a inſtitué l'Euchariftie. Que Luther faſſe dire à J. C. *Ceci eſt du pain où mon corps ſe trouve caché :*

Tome IV,

Q9

que Calvin lui fasse dire : *Ceci est la propre substance de mon corps , qu'on recevra quoiqu'elle n'y soit point , & que ce ne soit que du pain ;* que Zuingle lui fasse dire : *Ceci n'est point mon corps , & ce n'en est que la figure.* Pour moi , je ne veux faire rien dire à J. C. & je me borne à croire , que *ceci* , c'est-à-dire , ce qui étoit du pain , n'est plus ce qu'il étoit , & que la parole toute-puissante du Fils de Dieu , qui fait ce qu'elle dit , a changé la substance de ce pain , en celle du corps de J. C. rompu sur la croix , & de son sang répandu pour notre salut. Les dons de l'amour de Dieu sont réels. Comme le Fils a pris par son incarnation une chair réelle , & non en figure ; de même il nous a donné réellement , & non en simple figure, cette même chair dans l'Eucharistie. La loi nouvelle réalise les dons , qui n'étoient qu'en figure dans l'ancienne loi. C'est ainsi que l'Eucharistie est plus précieuse , & plus salutaire que ce pain miraculeux qu'on nomme la *Manne*.

9°. Luther peut donner une contorsion aux paroles de J. C. pour lui faire dire , *Ceci contiendra mon corps au seul moment où vous le mangerez ;* pour moi , je

ne veut point restreindre les paroles générales & absolues du Sauveur. Il a dit sans restriction : *Ceci est mon corps* : qu'on le mange ou qu'on ne le mange point, la parole demeure vraie à la lettre. Qu'y-a-t'il de plus odieux, que d'attaquer l'ancienne Eglise, & de lui faire un crime, d'avoir pris religieusement à la lettre les paroles de J. C. dans l'institution de ce Sacrement ?

10°. L'Eglise naissante, qui accomplissoit les prophéties pour la gloire & pour le règne de J. C. donnoit l'Eucharistie aux petits enfans, sous la seule espèce du vin. Elle la donnoit souvent aux absens, pendant les persécutions, & aux mourans, sous la seule espèce du pain. Faut-il s'en étonner ? Les Protestans, qui n'admettent dans l'Eucharistie que du pain, figure du corps, & que du vin, figure du sang de J. C. peuvent souffrir avec impatience, qu'on ne leur laisse que l'une des deux figures : qu'on les prive de l'autre, c'est retrancher la moitié des figures, & du Sacrement qu'elles composent. Mais cette sainte antiquité qui avoit, comme les Catholiques de nos jours, des idées de réalité sur ce mystère, ne craignoit point

Qq ij

de donner indifféremment l'Eucharistie sous les deux espèces, ou sous l'une des deux seulement. J. C. *ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus*, dit l'Apôtre. Son corps immortel ne peut plus être séparé de son sang. La séparation des deux espèces n'est faite, que pour représenter dans le sacrifice, la séparation violente qui fut faite de cette chair & de ce sang pour nous sur la croix. D'ailleurs nous savons que la chair, maintenant inséparable du sang, est avec lui sous l'espèce du pain, & que le sang, inséparable de la chair, est avec elle sous l'espèce du vin. Pouvons-nous craindre d'être privés de quelque fruit du Sacrement, quand nous recevons sous une seule espèce J. C. tout entier, lui qui est l'unique source de toutes les grâces ? Que craignons-nous, puisque nous imitons l'Eglise naissante, qui accomplissoit si glorieusement les promesses de son époux ?

11°. Je crois que l'oblation & la manducation de J. C. dans l'Eucharistie, est un vrai, propre & propitiatoire sacrifice. J'entens l'Apôtre qui dit : *Nous avons un autel, duquel n'ont pas le pouvoir de manger, ceux qui servent encore au tabernacle Judaique. Voilà un autel, & une victime*.

me qu'on mange sous la loi nouvelle. Il est vrai que c'est précisément la même victime qui a été immolée sur la croix. Il est vrai que c'est la même unique oblation, par laquelle la victime se présente à jamais à son Pere en notre faveur; soit qu'elle le fasse elle seule dans le sanctuaire céleste, soit qu'elle le fasse ici-bas par les mains des Prêtres. Mais l'Eucharistie y ajoute la manducation réelle de la victime; ce qui est d'un prix infini en soi. C'est ce que l'Eglise a toujours nommé le sacrifice de l'autel.

12°. J. C. a donné à ses ministres la puissance *de lier & de délier* les pécheurs, en sorte que tous les péchés qu'ils remettront ici bas, seront remis au ciel, & que tous ceux qu'ils retiendront, seront retenus. Cette rémission n'est pas moins nécessaire pour les péchés secrets, que pour les péchés publics. Les premiers sont souvent encore plus énormes. Les ministres de J. C. peuvent-ils juger s'il faut les remettre ou les retenir, si le pécheur ne les déclare pas, ou en public, ou du moins en secret? La confession secrète n'est donc qu'un adoucissement par rapport à la nécessité de soumettre les péchés au jugement des mini-

Qq iij.

freres de J. C. De là vient que cette règle a toujours été conservée par l'Eglise avec tant de fruit. Plus elle est humiliante , plus elle est salutaire. Eh ! De quoi avons-nous besoin dans la pénitence , si-non de confondre notre orgueil , qui est la source de tous nos péchés ? Qu'y-a-t'il de plus efficace que ce remède pour nous corriger ? Peut-on croire que J. C. nous a laissé manquer d'un remède si nécessaire , & que les hommes l'ont suppléé par leur industrie ? Peut-on s'imaginer qu'une discipline si capable de révolter l'orgueil & d'irriter l'amour propre , ne soit qu'une invention humaine ?

13°. Je n'ai aucune peine à admettre avec l'Eglise sept Sacremens. Je comprends qu'un Sacrement est un signe , ou cérémonie instituée par l'autorité divine , & à laquelle quelque grace a été attachée. Pourquoi refuserois-je de croire sur une autorité si décisive, 1°. Que nous sommes purifiés du péché originel dans le Baptême , & que d'enfans corrompus du vieil-homme , nous devenons les enfans de l'homme nouveau, qui est J.C. 2°. Que nous sommes affermis en lui par la confirmation , pour ne rougir point de son

Évangile , & pour porter patiemment la croix du nom chrétien : 3°. Que la rémission de nos péchés est nous donnée au nom de J.C. quand nous les confessons en esprit de pénitence : 4°. Que J. C. dans l'Eucharistie , est le pain descendu du ciel , pour donner la vie au monde : 5°. Que l'extrême - Onction , comme S. Jacques l'enseigne , efface les péchés , & fortifie contre les tentations du dernier combat : 6°. Qu'il y a , comme S. Paul le dit à Timothée , une grace attachée au ministère , qui est confié aux Pasteurs par l'imposition des mains : 7°. Que l'assistance & la bénédiction de l'Eglise répand une grace dans le Mariage pour unir en J.C. les deux époux , malgré *les tribulations de la chair* , & pour préparer une postérité chrétienne.

14°. Je vois par l'histoire des Machabées , que la prière pour les morts étoit en usage solennel dans la Synagogue , long-tems avant J. C. Je vois qu'elle a été continuée par l'Eglise chrétienne dès ses commencemens les plus purs. Cette prière ne peut pas être faire en vain , ni d'une façon aveugle. L'Eglise , en demandant le soulagement des fidèles , suppose visiblement, qu'ils sont dans quelque peine.

Qq iv

dont ils peuvent être soulagés par son intercession. C'est, dit S. Augustin, *qu'il y a des chrétiens, qui n'ont pas vécu assez mal pour être exclus du royaume du ciel, ni assez bien pour y entrer d'abord.* Parce que rien n'y entre avec la moindre tache, ils ont besoin d'expier certains péchés qui ne vont point à la mort. Ce pénible retardement de leur bonheur est un Purgatoire, où ils passent *comme par le feu.* L'Eglise a toujours cru, que ses prières pouvoient contribuer à leur soulagement, & à l'avancement de leur repos. Peut-on refuser à l'Epouse du Fils de Dieu, de s'unir à elle dans une si pieuse demande ?

15°. L'Eglise nous invite à prier nos frères qui sont déjà au ciel, comme ceux qui sont encore sur la terre, afin qu'ils prient pour nous par J. C. notre commun & unique Médiateur. Dieu lui-même, qui pouvoit accorder immédiatement leur pardon aux ennemis de Job, sur leur demande immédiate, les assujettit à le demander par l'entremise de Job, qu'ils avoient condamné. C'est ainsi que Dieu nous accorde, en faveur des prières pures des Saints qui sont ses amis, ce qu'il ne nous accorderoit peut-être pas sur nos seules

prières moins dignes de lui. Si nous ne blessions point notre unique Médiateur, en demandant les prières des hommes pécheurs & exposés aux tentations du pèlerinage, à combien plus forte raison devons-nous unir nos prières à celles de l'Eglise, pour obtenir les suffrages de la Mere de Dieu, & des autres Saints, qui voyent Dieu face à face, & qui sont impeccables à jamais dans son sein ?

16°. L'Eglise dès les premiers tems a honoré les tombeaux des Martyrs, où elle alloit chanter leur victoire, & offrir le sang de l'Agneau, pour lequel ils avoient répandu le leur. Elle conservoit précieusement leurs reliques; & les reliques faisoient une infinité de miracles, comme nous l'apprenons des anciens Peres. Peut-on craindre la superstition, en imitant par un culte si pur, l'antiquité la plus éclairée ?

17°. L'Ecriture a dit, il est vrai : *Vous ne ferez point d'images taillées*; mais elle ajoute aussi-tôt, *pour les servir*, c'est-à-dire, pour les adorer. D'ailleurs il y avoit des images dans le Temple, & jusques sur l'Arche. A Dieu ne plaise que nous adorions les images comme des divinités. Nous ne les servons pas; au contraire nous

nous en servons. Elles ne sont que de simples représentations des visions miraculeuses de l'Ecriture, des actions de J. C. & des Saints; si elles sont gâtées ou indécentes, nous les brisons sans scrupule. Les images instruisent les ignorans, & touchent les personnes les mieux instruites. Elles mettent les mystères du salut comme devant nos yeux. Pourquoi refuserions-nous de nous unir à l'Eglise dans une pratique si ancienne, si pure, si exempte d'idolâtrie, si dégagée des superstitions populaires qu'on tâche d'en écarter, enfin si propre à nourrir la piété des fidèles?

18°. L'Eglise a établi par ses Canons, des pénitences longues & rigoureuses pour la réparation de divers péchés. Ne peut-elle pas, quand elle le juge à propos, dispenser ses enfans d'une partie de cette rigueur, quand elle les trouve humbles, dociles, & touchées du desir d'une sincère conversion? C'est ce qu'on nomme *indulgence*. L'Eglise ne peut-elle pas user de cette condescendance, sans flater la mollesse des pécheurs impénitens, & sans les dispenser de la pénitence évangélique? Ne doit-on pas même croire, que quand l'épouse prie l'époux céleste, pour ceux

qui n'ont pas accompli dans leur sincère conversion toutes les œuvres de la pénitence convenable, une intercession si pure doit sans doute opérer beaucoup en faveur de ces âmes ? De tels suffrages sont précieux ; les abus qu'on peut faire en ce genre malgré l'Eglise, ne diminuent point cette vérité.

19°. Je renonce à toute société qui est séparée de cette Eglise, dans laquelle je veux vivre & mourir. Je me sépare de tous ceux qui rejettent la doctrine & son culte. Je prie Dieu qu'il les éclaire & qu'il les touche, afin qu'il ne se fasse d'eux & de nous *qu'un seul troupeau sous un seul pasteur*. Est-il permis à un fils de diviser toute la famille, & d'en soulever une partie contre l'intention du père commun, qui a voulu les tenir inséparablement unis ? Que si cette division d'une simple famille est si criminelle, à combien plus forte raison les Novateurs sont-ils coupables, quand ils divisent, malgré le père céleste, l'Eglise qui est sa famille, en séduisant les peuples, & en leur promettant qu'ils entendront mieux l'Ecriture que le corps des Pasteurs, auxquels les promesses ont été faites ?

20°. Je promets de suivre avec une

vraie soumission de cœur, toutes les décisions que cette Eglise a faites, & qu'elle pourra faire, pour la conservation du dépôt de la foi. Ainsi Dieu me soit en aide & ses saints Evangiles.

L E T T R E

Sur le détachement du Monde.

J'Ai tort, Madame, puisque vous êtes sûre de m'avoir fait l'honneur de m'écrire ; je suis charmé d'être confondu & de voir vos bontés. Mais votre santé trouble un peu ma joie : Dieu veuille que l'air de la campagne, un peu de promenade, & un vrai repos d'esprit, vous rétablissent parfaitement. Pour moi, je ne suis plus qu'un squelette qui marche & qui parle, mais qui dort & qui mange peu : mes occupations me surmontent, & je ne me couche jamais sans laisser plusieurs de mes devoirs en arrière. Un vaste diocèse est un accablant fardeau à soixante-trois ans. J'ai beaucoup trop d'affaires, & vous n'en avez peut-être pas assez pour éviter l'ennui ; mais la sagesse consiste à savoir s'a-

inuser. Trompez-vous vous-même, Madame; inventez des occupations qui vous raniment. Les jours sont longs, quoique les années soient courtes; il faut accourcir les jours en se traitant comme un enfant; cette enfance est une sagesse profonde. Souvenez-vous que vous ne feriez dans le plus beau monde, rien de plus solide que ce que vous faites dans la langueur & dans l'obscurité de votre solitude; vous entendriez beaucoup de mauvais discours; vous verriez beaucoup de personnes importunes & méprisables avec des noms distingués; vous seriez environnée de pièges & d'exemples contagieux; vous sentiriez les traits de l'envie la plus maligne; vous éprouveriez votre propre fragilité; vous auriez bien des fautes à vous reprocher. Il est vrai que vous paroîtriez être plus dans l'abondance; mais vous n'auriez qu'un superflu très-dangereux; la vanité le dépenseroit, & vous rendroit peut-être encore plus dérangée, & plus embarrassée que vous ne l'êtes; vous ne songeriez sérieusement, ni à Dieu, ni à vous, ni à la mort, ni à votre salut; vous seriez, comme les autres, enivré, enforcée, endurcie. Ne vaut-il pas mieux

demeurer un peu tristement loin du monde , sous la main de Dieu , qui vous fera goûter les espérances de la Religion , & qui vous détachera des faux biens dont il vous dépouille. En vérité, Madame , je vous donne de bon cœur les conseils que je prends pour moi-même. Le monde ne donne que des plaisirs de vanité. D'ailleurs il est plein d'épines , de troubles , de procédés lâches , trompeurs & odieux ; il faut que nous soyons bien gâtés , puisque nous avons tant de peine à demeurer loin du mal. J'ai vu ici , pendant trois ou quatre ans , l'Armée & une grande partie de la Cour. Quoique j'aye mille sujets de me louer de leur politesse , je me sens infiniment soulagé de ne les voir plus. Pour la dépense , je me croirois riche , si je n'avois à dépenser chaque année que deux mille francs , comme en ma jeunesse. Secouez le joug du superflu ; faites-vous riche sans argent ; vous êtes dispensée de tout , & heureuse de mépriser pour l'amour de Dieu , tout ce qui vous manque.

Je prendrai la liberté de vous envoyer mon nouyel ouvrage pour votre Pere Recteur ; je l'aime & je le révere , puisqu'il entre dans vos peines. Rien n'éga-

le mon zèle , mon dévouement & mon respect.



EXTRAITS DE DEUX LETTRES PARTICULIERES.

LETTRE I.

JE profite avec beaucoup de joie , M. R. D. de l'occasion de M. de. . . pour vous souhaiter santé , paix , joie & fidélité à Dieu , avec largeur de cœur dans toutes les épines de votre état. Plus les affaires deviennent difficiles , plus vous devez y agir avec foi. Ne hésitez point par respect humain. Ne prenez aucun parti , ni par timidité naturelle , ni par un certain sentiment soudain qui pourroit ne venir que de vivacité d'imagination , mais par la pente du fond de votre cœur devant Dieu seul , après que vous avez écouté sans pré-
vention les raisons des hommes. Ménagez beaucoup votre santé qui est très-déli-

cate, & qui pourroit très-facilement s'al-
térer. Non seulement l'effort d'un grand
travail épuise, mais encore une suite d'oc-
cupations tristes & gênantes accable insen-
siblement. L'ennui & la sujettion minent
sourdement la santé. Il faut se relâcher &
s'égayer. La joie met dans le sang un bau-
me de vie : *la tristesse dessèche les os* ; c'est
le S. Esprit même qui nous en avertit. Il
faut que le vrai bien vienne par le dedans,
& se repande ensuite au dehors. Il en est
de la grace pour l'ame, comme des alimens
pour le corps. Un homme qui voudroit
nourrir ses bras & ses jambes, en y ap-
pliquant la substance des meilleurs ali-
mens, ne se donneroit jamais aucun em-
bonpoint. Il faut que tout commence par
le centre, que tout soit digéré d'abord dans
l'estomac, qu'il devienne chyle, sang, &
enfin vraie chair. C'est du dedans le plus
intime, que se distribue la nourriture de
toutes les parties extérieures. L'Oraison
est comme l'estomac, l'instrument de tou-
te digestion. C'est l'amour qui digère
tout, qui fait tout bien, & qui incorpore
à soi tout ce qu'il reçoit. C'est lui qui
nourrit tout l'extérieur de l'homme dans
la pratique des vertus. Comme l'estomac
fait

Fait de la chair, du sang, des esprits pour les bras, pour les mains, pour les jambes & pour les pieds, de même l'amour dans l'oraison renouvelle l'esprit de vie pour toute la conduite. Il fait de la patience, de la douceur, de l'humilité, de la chasteté, de la sobriété, du desintéressement, de la sincérité, & généralement de toutes les autres vertus autant qu'il en faut, pour réparer les épuisemens journaliers. Si vous voulez appliquer les vertus par le dehors, vous ne faites qu'une symétrie gênante, qu'un arrangement superstitieux, qu'un amas d'œuvres légales & judaïques, qu'un ouvrage inanimé. C'est un sépulchre blanchi. Le dehors est une décoration de marbre, où toutes les vertus sont en bas relief; mais au dedans il n'y a que des ossemens de morts. Le dedans est sans vie; tout y est squelette, tout y est desséché, faute de l'onction du S. Esprit. Il ne faut donc pas vouloir mettre l'amour au dedans par la multitude des pratiques entassées au dehors avec scrupule; mais il faut au contraire, que le principe intérieur d'amour cultivé par l'oraison à certaines heures, & entretenu par la présence familière de Dieu dans la jour-

née , porte la nourriture du centre aux membres extérieurs , & fasse exercer avec simplicité en chaque occasion , chaque vertu convenable pour ce moment-là. La piété prise ainsi devient douce , commode aux autres ; simple , exacte , ferme , sans être ni scrupuleuse ni âpre.

Je vous suis toujours dévoué sans réserve , comme je le dois.

L E T T R E I I.

BOn jour , mon cher petit enfant. M. vous dira de nos nouvelles ; mais il ne vous sauroit dire combien il me tarde de vous savoir guéri. Je n'en ai point une impatience inquiète. J'attends même en paix les momens de Dieu , dont la volonté m'est infiniment plus chère que vous & que moi mis ensemble. Mais enfin mon cœur penche vers votre guérison , & je soumets ce desir sans réserve au bon plaisir de celui qui est l'unique lien de notre amitié. Ne trouvez pas mauvais que je vous aime d'un tel amour , puisque c'est du même amour que je veux aimer Dieu , & moi en lui seul. J'ai pensé plusieurs

fois par raport à votre état à ces paroles de S. Paul : *Per patientiam curramus ad propositum nobis certamen ; aspicientes in autorem fidei & consummatorem Jesum , qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem , confusione contempta.*

Le monde est bien éloigné de comprendre que la patience est une course vers notre véritable but. On s'imagine au contraire , que la patience est une inaction. D'ailleurs le monde ne comprend point que notre but est un combat. Les hommes veulent parvenir à un repos plein de gloire & de délices. Il est néanmoins vrai qu'un combat soutenu avec patience jusqu'à la fin de notre vie , est le plus grand des biens selon la foi. Nous ne pouvons espérer ce bien , qu'en tournant sans cesse nos regards vers Jésus , auteur & consommateur de notre foi. Il faut , comme lui , préférer la croix aux joies empoisonnées du siècle , & mépriser les mépris des libertins. Tâchons de le faire avec paix , douceur & gayeté. Pourquoi serions-nous moins gais que les impies , nous qui n'avons rien à faire de difficile , que par amour , & avec l'espérance d'un royaume éternel , pendant que ces impies ont tant

R r ij

à craindre & rien à espérer. Rejouissons-nous donc au Seigneur.

Il faut être patient jusqu'au bout : patient avec les maux, patient avec les remèdes, patient avec vous-même. Il faut être patient sur son impatience. Il faut s'attendre, se ménager, se supporter, se corriger peu à peu, comme on corrigeroit un autre homme, qu'on ne voudroit ni décourager ni flater. Le grand point est de ne faire jamais l'entendu, & de montrer sa foiblesse aux vrais amis. Une foiblesse montrée avec ingénuité, sans réserve, & avec la petitesse des enfans de Dieu, se tourne en force ; comme au contraire la force montrée se tourne en vanité, en fausseté & en foiblesse arrogante. Ouvrez-vous, livrez-vous, & soyez bon petit enfant. Il faut, sans se lasser de soi, ni se flater jamais, recommencer sans cesse à se jeter entre les bras du Pere des miséricordes, pour se corriger.

Il ne faut point nous croire bien avancés, quoique nous nous renfoncions souvent en Dieu avec simplicité & confiance enfantine. Il ne faut point aussi nous décourager de retourner librement à ce centre de notre cœur malgré nos misères. Mais

le grand point est d'être ouvert, ingénu contre soi-même, pour se déposséder du fond de son cœur, & pour en donner la part à ceux qui peuvent nous aider pour notre avancement.

Ne soyez point en peine de moi. Je suis triste; mais en paix & en soumission à Dieu. La douleur des hommes est dans l'imagination. Les maux les plus pénibles qu'on voit venir de loin, nous accoutument peu à peu à eux. On souffre plus long-tems; mais on souffre moins au dernier coup, parceque le dernier coup ne surprend presque plus. Ma peine est une langueur paisible, & non une douleur violente.

Je vous porte à l'Autel dans mon cœur pendant la messe. Je suis avec vous devant Dieu pendant la journée. Epuisez les remèdes, je vous en conjure. Il faut n'y retourner plus, ou par l'entière guérison, ou par le mauvais succès qui vous en abusera.

Dieu vous bénisse & vous rende petit, simple, ouvert, ingénu, détaché & souple à toutes ses volontés. Lui seul fait, mon cher petit enfant, avec quelle tendresse je vous aime.

L E T T R E

Ecritte deux jours avant sa dernière maladie. A Cambray le 3^e. Décembre 1714.

JE reçois , Madame , diverses lettres , où l'on me presse de plus en plus de vous voir au plutôt , de m'ouvrir à vous sans réserve , & de vous engager à la même ouverture. Je ne sai d'où me viennent ces lettres. Je suppose que ces personnes inconnues pour moi , sont instruites à fonds des graces que Dieu vous fait. Je serois ravi d'en profiter , quoique je n'aye jamais eu aucune occasion de vous voir. Je me recommande même de tout mon cœur à vos prières. Enfin je vous conjure de me faire savoir en toute simplicité , tout ce que vous auriez peut-être au cœur de me dire. Il me semble que je le recevrais avec reconnoissance & vénération. Vous pouvez compter sur un secret inviolable. Pour ce qui est de vous aller voir , je ne manquerois pas de le faire , si vous étiez dans mon diocèse ; mais vous savez mieux qu'un

autre, les réserves qui sont nécessaires dans toutes les communautés. Un tel voyage surprendroit tout le pays, & pourroit même vous causer de l'embarras. Les lettres sont sans éclat. Je recevrai avec ingénuité, & même, je l'ose dire, avec petitesse, tout ce que vous croirez être selon Dieu, & venir de son esprit. Quoique je sois en autorité pastorale, je veux être, pour ma personne, le dernier & le plus petit des enfans de Dieu. Je suis prêt, ce me semble, à recevoir des avis, & même des corrections, de toutes les bonnes ames. Je ne cherche qu'à être sans jugement & sans volonté propre dans les mains de l'Eglise notre Sainte Mere. Parlez donc en pleine liberté, si Dieu vous donne quelque chose pour mon édification personnelle. Je voudrois être *soumis* , comme parle l'Apôtre, *à toute créature humaine* , pour mourir à mon amour propre & à mon orgueil. C'est sur les lettres de gens inconnus, que je vous parle avec tant de franchise. Vous ne me connoissez point. Je ne devrois pas, selon la sagesse humaine, faire ces avances : mais j'ai oui dire que vous cherchez Dieu. En voilà assez pour un homme, qui ne veut chercher que lui. C'est avec la plus grande

sincérité que je vous honore, Madame;
& que je vous suis dévoué en N. S. J. C.

L E T T R E

*Ecrite la veille de sa mort, au Révé-
rend Pere Confesseur du Roi.*

A Cambrai le 6. Janvier 1715.

JE viens de recevoir l'extrême-Onction.
C'est dans cet état, mon Révérend Pe-
re, où je me prépare à aller paroître de-
vant Dieu, que je vous prie instamment
de représenter au Roi mes véritables sen-
timens. Je n'ai jamais eu que docilité
pour l'Eglise, qu'horreur des nouveautés
qu'on m'a imputées. J'ai reçu la condam-
nation de mon livre avec la simplicité la
plus absolue. Je n'ai jamais été un seul
moment de ma vie sans avoir pour la per-
sonne du Roi la plus vive reconnoissance
& le zèle le plus ingénu, le plus profond
respect & l'attachement le plus inviola-
ble. Je prends la liberté de demander à
Sa Majesté deux graces, qui ne regardent,
ni ma personne, ni aucun des miens. La
première est, qu'il ait la bonté de me
donner

donner un successeur pieux , régulier , bon , & ferme contre le Jansénisme , lequel est prodigieusement accrédité sur cette frontière. L'autre grâce est , qu'il ait la bonté d'achever avec mon successeur , ce qui n'a pu être achevé avec moi pour Messieurs de S. S. Je dois à Sa Majesté le secours que je reçois d'eux. On ne peut rien voir de plus apostolique & de plus vénérable. Si Sa Majesté veut bien faire entendre à mon successeur, qu'il vaut mieux qu'il conclue avec ces Messieurs ce qui est déjà si avancé , la chose sera bien-tot finie. Je souhaite à Sa Majesté une longue vie , dont l'Eglise aussi-bien que l'Etat ont infiniment besoin. Si je puis aller voir Dieu ; je lui demanderai souvent ces graces. Vous sçavez , mon révérend Père , avec quelle vénération je suis votre très-humble & très-obéissant serviteur.

FRANÇOIS, *Arch. Duc de Cambray.*

Fin du quatrième Volume.

